



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

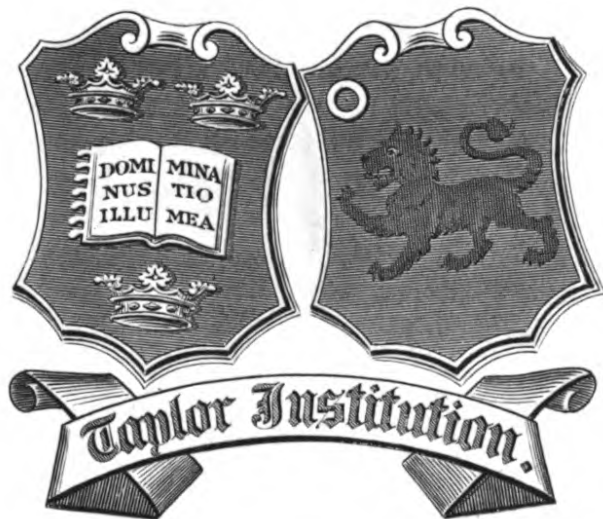
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



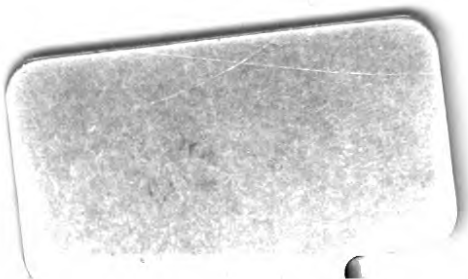
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

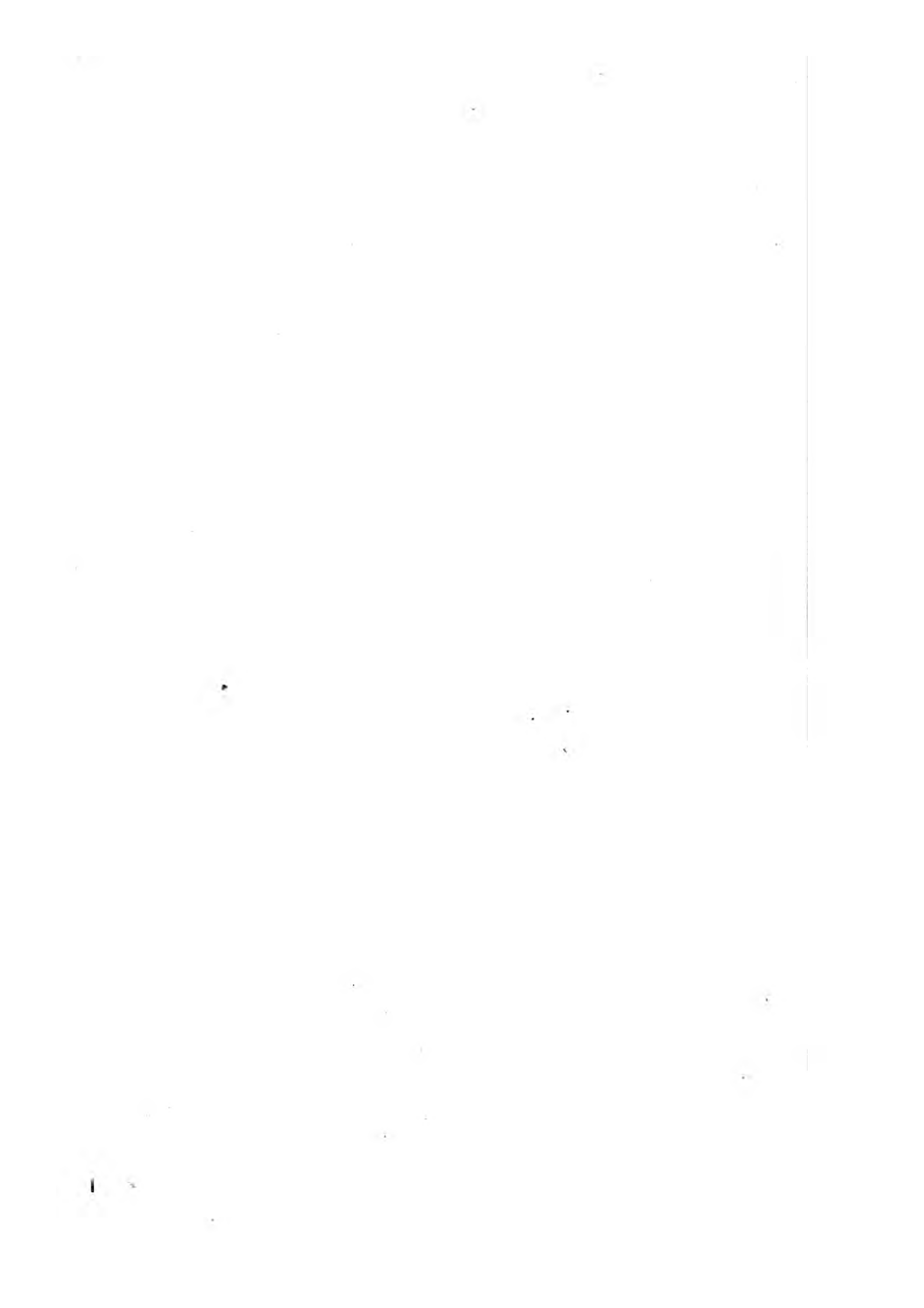


~~NS 30 a 5~~



Vet. Fr. III B. 1713





POÉSIES INTIMES

— MÉLODIES —

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE MÉRY

Format grand in-18.

LES AMOURS DES BORDS DU RHIN.....	1 VOL
ANDRÉ CHÉNIER.....	1 —
LA CHASSE AU CHASTRE.....	1 —
LE CHATEAU DES TROIS TOURS.....	1 —
LE CHATEAU VERT.....	1 —
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE.....	1 —
UN CRIME INCONNU.....	1 —
LES DAMNÉS DE L'INDE.....	1 —
UNE HISTOIRE DE FAMILLE.....	1 —
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS (2 ^e édition).....	1 —
MONSIEUR AUGUSTE (2 ^e édition).....	1 —
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU.....	1 —
UNE NUIT DU MIDI.....	1 —
LES NUITS ANGLAISES.....	1 —
LES NUITS D'ORIENT.....	1 —
LES NUITS ESPAGNOLES.....	1 —
LES NUITS ITALIENNES.....	1 —
LES NUITS PARISIENNES.....	1 —
LE PARADIS TERRESTRE.....	1 —
POÉSIES INTIMES.....	1 —
SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS.....	1 —
THÉÂTRE DE SALON (2 ^e édition).....	1 —
NOUVEAU THÉÂTRE DE SALON.....	1 —
LES UNS ET LES AUTRES, souvenirs contemporains.....	1 —
URSULE (2 ^e édition).....	1 —
LA VIE FANTASTIQUE.....	1 —

POÉSIES INTIMES

— MÉLODIES —

PAR

MÉRY

Épqs.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

• 1864

Tous droits réservés



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

(DE LA 1^{re} ÉDITION)

La plupart de ces poésies sont inédites et remontent à diverses époques de la vie de l'auteur. M. Méry ne comptait jamais les publier ; son système est celui-ci : les poésies intimes ne doivent pas sortir du cercle de l'intimité ; l'oiseau chante pour l'arbre, et non pour le public.

Cédant à de vives instances d'amis, M. Méry a livré à son éditeur un nombre très-considérable de poésies inédites, en lui permettant de choisir à sa convenance. Ce choix a été fait et s'est accru de quelques pièces déjà publiées dans les journaux et revues. Plusieurs, parmi les inédites, appartiennent, par leurs sujets, au caprice et à l'imagination, et leurs héroïnes sont des

Iris en l'air, pour nous servir de l'expression très-juste et très-spirituelle de Boileau.

Des satires, des poèmes politiques et *Napoléon en Égypte*, avec leurs éditions innombrables, ont signalé les premiers pas de M. Méry dans la carrière littéraire : pourtant, sa vocation spéciale n'était pas là où le hasard de ses débuts l'avait poussé. Le poète ne choisit pas son point de départ : il subit quelquefois l'impérieuse volonté d'une circonstance. Le volume que nous publions aujourd'hui place M. Méry sous un jour tout nouveau et dans un genre de poésie qui est sans doute celui de sa prédilection.

Par une expresse volonté de l'auteur, aucun ordre n'a été observé dans la classification des pièces de ce livre. La dernière seulement est placée à la fin à cause de sa longueur. Le hasard a placé les autres.

POÉSIES INTIMES

— MÉLODIES —

LA VIE

Sur l'épine ou sur la rose
Vivons calmes, en tout lieu,
Notre vie est une chose
Qu'il faut laisser faire à Dieu.

Que le jour meure ou renaisse,
En hiver comme en été,
Éternisons la jeunesse
Par l'éternelle gaité.

Cueillons les heures chéries
Sans souci de la saison,
En été sur les prairies,
En hiver près du tison.

Donnons-nous des couleurs vives,
Donnons-nous le teint vermeil,
Le jour avec des convives,
La nuit avec le sommeil.

Laissons ouvrir notre porte,
Tranquilles dans la maison,
Qu'un messager nous apporte
L'ambrosie ou le poison.

Si du sort qui sur nous veille
Nous ignorons le chemin,
Faisons-nous toujours la veille
Le bonheur du lendemain.

C'est au hasard qu'il faut vivre :
Or, vivons insoucieux ;
Notre existence est un livre
Qui nous tombe écrit des cieux.

SUR LA TERRASSE. DES AYGALADES

De ce haut perron où les roses
Montent pour toucher notre main.
On peut voir d'un coup d'œil trois choses :
La mer, la ville et le chemin.

La mer nous dit : Crains mes naufrages,
J'ai noyé mes meilleurs amis ;
Et ceux qui bravaient mes orages
Dans mon algue sont endormis.

La ville nous dit : Je suis pleine
De fracas, de brume et d'ennuis ;
Mes jours sont voués à la peine,
Et je manque d'air pour mes nuits.

Le chemin nous dit : Mon ornière
Mène aux pâles climats du Nord ;
On trouve à ma borne dernière
Les peuples assis dans la mort.

Or, la vie est ici dans l'ombre
Pleine d'un air délicieux,
Au milieu de ces fleurs sans nombre,
Comme les étoiles des cieux ;

Sous ces toits rougis par la tuile,
Baignés par un azur divin,
Où naît l'arbre qui donne l'huile,
Le pampre qui donne le vin ;

Au pied des montagnes arides,
Dont les fleurs couvrent les sommets,
Où le printemps des Hespérides
Commence et ne finit jamais ;

Sous ce ciel plein de mélodies,
Doux échos du divin séjour,
Sur ces collines arrondies
Comme les choses de l'amour ;

Sous ces verdoyantes arcades,
Qui conseillent le doux sommeil,
Dans l'arc-en-ciel de ces cascades
Qui pleuvent avec le soleil.

MÉLODIES.

Sur ces bords où tout nous convie
Vivons d'extase et de langueur ;
Cet air est celui de la vie,
La fête des sens et du cœur ;

Vivons dans ce limpide espace,
Et, sans songer au lendemain,
Laissons à la foule qui passe
La mer, la ville et le chemin.

PENSÉE

Hormis l'amour, dans ce monde,
L'amour, céleste démon,
Tout est vanité profonde,
Comme l'a dit Salomon.

L'APPARITION AU BAL

1829

Un soir, j'étais au bal ; les belles jeunes filles
Parlaient mode nouvelle, ou dansaient en quadrilles.
Et dans un angle obscur du salon trop étroit,
Pendant que, seul de tous, j'écoutais d'un air froid
Les airs napolitains, les vives barcarolles,
Les valse emportant d'amoureuses paroles,
ELLE parut, laissant le châle au corridor,
Avec ses blonds cheveux noués au peigne d'or,
Son cou blanc et si pur, son visage de fée,
Et sa robe de bal sous le sein agrafée,
Riante et gracieuse ; ainsi d'un pas léger
Les femmes de Paris marchent sous l'oranger,
Quand, jetant ses couleurs aux pelouses fleuries,
Le tiède mois de mai pare les Tuileries.

MÉLODIES.

Bientôt on l'entoura : les agiles danseurs
Lui prodiguaient en rond d'enivrantes douceurs ;
Tous voulaient l'entraîner à la salle bruyante
Où bondit sous l'archet la valse tournoyante.
Et la vierge riait ; c'était le premier soir
Qu'aux banquettes d'un bal elle venait s'asseoir.

Moi, danseur invalide et prophète morose,
Je me disais le sort de cette jeune rose.
Pour l'engager au bal par des mots obligeants,
Précipitez-vous tous, folâtres jeunes gens !
Un jour, quelque époux grave, ennemi du mystère,
Tout radieux d'orgueil au sortir du notaire,
Après festins de noce et galants madrigaux,
Couvrira ce front pur de baisers conjugaux.
Le lendemain, honteux des nocturnes délices,
Il parlera de banque et de bruits de coulisses,
Et maudira son joug en suppliant le ciel
De supprimer le quart de sa lune de miel.
Quelle erreur ! il fallait à la vierge inquiète
Un compagnon d'élite, une âme de poète,
Un homme qui comprit tout ce qu'un jeune cœur
Peut recéler d'amour sous un rire moqueur !
Qui lui dirait : Oh ! viens loin d'un monde peu sage :
Le feu de ces cristaux ternit ton frais visage ;
Quitte le bal poudreux et ce brillant essaim
Dont le souffle a flétri le bouquet de ton sein ;
Viens aux pins odorants de la verte colline,

En robe sans festons de blanche mousseline,
Ni toque de velours, ni peigne, ni turban,
Ni satin hérissé d'un fantasque ruban ;
Mais une fraîche rose en cheminant cueillie,
Et fixée au chapeau de paille d'Italie,
Un cothurne inventé pour ton pied enfantin,
Dans tes doigts ton mouchoir tout parfumé de thym.
Et puis, tous deux assis, quel bonheur de lui dire
De ces mots qu'on invente et qu'on ne peut écrire,
Ces mots mystérieux qui font trembler la voix,
Prononcés, dans les pins, pour la première fois !
Et dans ce corps divin plonger toute son âme,
Respirer ardemment son doux parfum de femme,
Effleurer de la main ses longs cheveux dorés,
Environner d'amour ses genoux adorés !
Alors, dans cet excès de délirante extase,
Si je voyais frémir le blanc fichu de gaze,
Si, répondant aux miens, des pleurs silencieux
Passaient dans son regard comme un nuage aux cieux ;
Si, les genoux ployés aux pieds de mon idole,
J'entendais vaguement quelque douce parole,
Ce serait le bonheur ! Le bonheur... Ici-bas,
Notre âme le devine, et ne le trouve pas.

AOUT ET NOVEMBRE

1840

Dans ce beau soir, où le poète
Vous vit pour la première fois,
Il vous disait, baissant la tête,
Il vous disait, baissant la voix :

« La nuit a replié ses voiles,
Le rivage est plein de gaité ;
C'est l'heure de vivre aux étoiles,
Les nuits sont les jours de l'été !

C'est l'heure sublime et touchante
Où, dans les tamaris amers,
On entend le duo que chante
Le pin avec le flot des mers ;

C'est le beau mois où, dans l'espace,
La lune salue en naissant
L'étoile de Vénus qui passe
Sur les pointes de son croissant ;

C'est la saison de vive flamme,
Où l'homme écoute à son réveil
Chanter l'antique épithalame
De notre terre et du soleil !

Le ciel, lumineuse merveille,
A mis ses astres les plus beaux,
Et, pour éclairer notre veille,
Il allume tous ses flambeaux.

A minuit, le ciel étincelle ;
La mer est son miroir dormant,
Allons voguer sur la nacelle,
Entre ce double firmament. »

Ah ! ce fut la nuit sans pareille !
Je marchais à votre côté,
Votre voix douce à mon oreille,
Et dans mes yeux votre beauté !

Où sont tant de choses aimées,
Baume divin de mes ennuis ?
Et mes collines embaumées,
Et mes hymnes des tièdes nuits ?

Et la mer qui parlait aux grèves, .
Beaux sites tant de fois dépeints ?
Et le sommeil doré de rêves
Sur la mousse où chantent les pins ?

Plus d'été ! le ciel monotone
Me dit que l'hiver est vainqueur ;
Le vent désolé de l'automne
M'a versé l'amertume au cœur !

Rien n'exalte plus mon envie,
La sombre nuit tombe sur moi ;
Lève-toi, soleil de la vie,
O soleil d'amour, lève-toi !...

LES HEURES

Les heures sont des fleurs l'une après l'autre écloses
Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour ;
Il faut donc les cueillir comme on cueille des roses,
Et ne les donner qu'à l'amour.

Ainsi que de l'éclair rien ne reste de l'heure
Qu'au néant destructeur le temps vient de donner ;
Dans son rapide vol embrassez la meilleure,
Toujours celle qui va sonner ;

Et retenez-la bien au gré de votre envie,
Comme le seul instant que votre âme rêva ;
Comme si le bonheur de la plus longue vie
Était dans l'heure qui s'en va !

Vous trouverez toujours, depuis l'heure première
Jusqu'à l'heure de nuit qui sonne douze fois,
Les vignes sur les monts inondés de lumière,
Les myrtes à l'ombre des bois.

Aimez, buvez : le reste est plein de choses vaines
Le vin, ce sang nouveau, sur la lèvre versé,
Rajeunit l'autre sang qui vieillit dans nos veines
Et donne l'oubli du passé.

Que l'heure de l'amour d'une autre soit suivie !
Savourez le regard qui vient de la beauté :
Être seul, c'est la mort ! Être deux, c'est la vie !
L'amour, c'est l'immortalité !

SUR L'ÉCORCE D'UN ARBRE

Un jour de fête,
Un jour de deuil,
La vie est faite
En un clin d'œil.

SOUS LES PINS DU CHATEAU DE ***

1840

La fraîcheur descend de l'arbre
Sur le marbre,
Sur la rose et le gazon,
Sur les charmantes prairies,
Si fleuries,
Qui courent à l'horizon.

Sous la verdoyante arcade
La cascade
Tombe avec l'ombre du soir,
Avec l'odeur exhalée
De l'allée,
Ainsi que d'un encensoir.

Assis sous l'ombre flottante,
Douce tente
Déployée en verts rameaux,
On ressent au fond de l'âme
Cette flamme
Qui donne l'oubli des maux.

On voit tomber de la source,
Dans sa course,
L'eau d'une naïade en pleurs,
Et qui mollement arrive
Sur la rive
Pour jouer avec les fleurs.

Tout donne joie au village
Qu'au bel âge
Avec tant d'amour j'aimai,
Lorsque les joyeuses filles
Aux charmilles
Cueillaient les roses de mai.

Que manque-t-il à ta fête,
O poète ?
Ton regard ne sourit pas...
— La femme que j'ai laissée,
La pensée,
Errante sur tous mes pas.

LA MEILLEURE MUSIQUE

MAI 1839

A l'heure où la femme
N'ose refuser,
Quand la lèvre en flamme
Lui chante un baiser ;

A l'heure où les gerbes
Sont d'un or vermeil,
A l'heure où les herbes
Brûlent au soleil ;

A l'heure où repose
Le pauvre faucheur,
Où la jeune rose
N'a plus de fraîcheur,

Oiseau qui fredonne
L'amour dans les airs,
Cygne qui nous donne
Ses derniers concerts ;

Ruisseau qui babille
Sous le vert rameau,
Chant de jeune fille
Dansant sous l'ormeau ;

Mélodie immense,
Orchestre enchanté,
Qui meurt ou commence
Dans les nuits d'été ;

Brise des collines,
Golfe murmurant,
Saule qui t'inclines
Sur l'onde en pleurant,

Douces harmonies,
Vous ne valez pas
Deux bouches unies
Qui se parlent bas.

SÉRÉNADE NAPOLITAINE

La vague vient de Sorrente,
Odorante,
Sur nos têtes Vénus luit ;
Comme toi fille de l'onde,
Belle blonde,
Elle va dorer ta nuit.

Vénus voit ton hyménée :
Elle est née
Sur ces flots que nous aimons ;
Elle embaume de sa bouche
Et ta couche,
Et l'oranger de ces monts.

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes
Au balcon des corridors ;
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Entends-tu dans de doux rêves,
Sur les grèves,
Fuir le flot napolitain ?...
Entends-tu la voix touchante
Qui te chante,
A bord du canot lointain ?

Entends-tu les mandolines
Aux collines
Où se font les doux larcins ?
Les vagues napolitaines,
Les fontaines
Qui tombent dans les bassins ?

Entends-tu la douce brise
Qui se brise
Dans les jasmins espagnols,
Dans les myrtes de nos îles,
Doux asiles
Où chantent les rossignols ?

Ah ! toutes ces harmonies
Sont unies ;
Elles parleront demain
A la vierge de la veille
Qui s'éveille
Voilant ses yeux de sa main.

Demain, fleurs des Hespérides,
Monts arides,
Ciel d'azur, golfe enchanté,
Tu les verras reparaitre,
Et pour être
Le cadre de ta beauté.

Dans cette nuit amoureuse
Sois heureuse
Aux bras de ton jeune amant.
Jouis de l'heure présente
Séduisante :
Car l'heure à venir nous ment.

AVANT LE BAL DE LA VILLA

SONGE D'UNE NUIT D'AUTOMNE

ITALIE, 1834

Partons pour la villa voisine,
Les grands pins nous y conduiront ;
Leur parfum d'ambre et de résine
Charmera les fleurs de ton front.
Elle est tiède, cette soirée,
Et comme en juin tu t'es parée.
Sur ton corsage de satin,
Trop échancré par ta Palmyre,
Jette pourtant un cachemire :
Il fait froid quand vient le matin.

Mon Dieu ! comme te voilà belle !
Voyons s'il ne te manque rien...

Comme ta rivière étincelle !
Que cette robe te va bien !
De quel goût elle est agrafée !
Comme Beppo t'a bien coiffée !
Vraiment j'ai du bonheur à voir
Tomber des cheveux aux oreilles
Ces belles grappes de groseilles :
Le rouge est charmant sur le noir.

A ton front quelle pure ligne
Sous tes cheveux forme un croissant !
Comme il est beau, ton cou de cygne
Qui toujours ondule en dansant !
Jeunes danseurs et jeunes filles
T'admireront dans les quadrilles
Comme une reine dans sa cour ;
Sur tes épaules toutes nues
Combien de lèvres inconnues
De loin frissonneront d'amour !

Un instant pour moi reste encore :
Quand je suis seul, tu m'appartiens ;
Le bal ne finit qu'à l'aurore,
Laisse-moi ta main que je tiens.
Bientôt que de mains empressées,
Par ton corsage caressées,
Dans les valsest'enlèveront !
Eh bien, je jure de me taire

En voyant ta danse adultère,
La glace aux pieds, la flamme au front.

Laisse-moi voir comme en un rêve
Qui me conseille un doux larcin
Cet astre double qui se lève
Sur l'horizon pur de ton sein !
Ces bracelets, couple timide,
A tes bras d'agate fluide
N'osent pas servir d'ornements ;
Et sous cette robe divine
Tout ton corps, qu'un regard devine,
Fait l'aumône à tes diamants !

Dans ce songe tu me rappelles
La déesse qu'on cherche en vain,
Inconnue au ciseau d'Apelles
Et fille d'un sculpteur divin :
Cette Vénus qui dans Capoue
Offrit le duvet de sa joue
Aux lèvres du jeune Annibal ;
Cette Vénus, chef-d'œuvre unique,
Qui change en robe sa tunique,
Cette nuit, pour danser au bal.

Je vais mourir de jalousie,
Et je meurs rien que d'y penser !
O mon Dieu ! quelle fantaisie

Pousse les femmes à danser ?
Eh bien, nous tous tant que nous sommes,
Graves maris ou jeunes hommes,
D'honneur, nous ne comprenons pas
Le sot plaisir qu'on trouve à faire,
Dans une brûlante atmosphère,
Des figures avec des pas !

Oui, partons : le premier quadrille
Se prépare, va le saisir ;
Cours à cette vitre qui brille,
C'est l'astre adoré du plaisir.
Mon Dieu ! si par mon imprudence
Tu manquais une contredanse,
J'aurais des remords trop cuisants !
Va ! Je veux ce que tu désires ;
Sois coquette, et par des sourires
Réponds à mille courtisans !...

APRÈS LE BAL DE LA VILLA

SONGE D'UNE NUIT D'AUTOMNE

1834

Le parc ferme ses grilles,
Danseurs et jeunes filles
Ont brisé les quadrilles ;
Les lustres sont éteints ;
La foule se retire,
Nous entendons bruire
Ses longs éclats de rire
Sous les arbres lointains.

Tout dort depuis la veille ;
Nul voisin ne s'éveille ;
Bientôt à mon oreille
Résonne un bruit charmant :

C'est ta porte embaumée
Ouvrant l'alcôve aimée,
Et qui s'est refermée
Sous le doigt d'un amant.

Oh ! viens que je t'admire !
Quitte ton cachemire,
Ta robe de Palmyre ;
Montre, sans refuser,
Ta bouche demi-close,
Coussin de velours rose,
Où murmure et se pose
L'extase et le baiser ;

Et ce qui fait ma gloire,
Ta chevelure noire,
Tes épaules d'ivoire,
Festin de volupté ;
Et, sans guimpe et dentelle,
Ces formes d'immortelle
Qu'inventa Praxitèle
Sur son marbre enchanté !

Nos Vénus des Musées,
Par les siècles usées,
Seraient toutes brisées
Auprès de ton miroir,
Si sa glace fidèle

Conservait le modèle
Que je place auprès d'elle,
Pour doublement te voir !

Oh ! que de mains pressées,
D'amoureuses pensées,
De flammes insensées,
Tu laisses après toi !
A ce monde en délire
Qui briguaient ton sourire
Maintenant je puis dire :
Cette femme est à moi !

Pour cette nuit donnée,
Cette heure fortunée,
Sitôt morte que née
Avec l'aube du jour,
Quel trésor de largesse,
Quel fleuve de richesse
Exiges-tu, maitresse ?... —
Cette chanson d'amour !

LOIN D'ELLE

A LA CAMPAGNE

1836

Si l'absence la voile
A mes ennuis,
Je la vois dans l'étoile
Des belles nuits ;

Dans le souffle qui ride
Le doux gazon,
Et dans l'azur limpide
De l'horizon.

Je l'écoute en silence,
J'entends sa voix
Dans le son qui s'élance
Du sein des bois ;

Dans les chants des fontaines
Aux claires eaux,
Dans les forêts lointaines
Pleines d'oiseaux ;

Dans le pin qui résonne
Mélodieux
Sous cette ardente zone,
Pays des dieux ;

Dans le flot qui s'avance,
Italien,
Aux côtes de Provence
Comme un lien ;

J'aspire son haleine
En arrivant
Sous l'arbre de la plaine,
La lèvre au vent ;

Cette éternelle image,
Qu'on ne voit pas,
Reçoit mon tendre hommage
A chaque pas ;

Toujours elle se lie
A mon côté ;
La nature est remplie
De sa beauté.

EN REVENANT DE LA MER

A L. G***

1839

C'était l'heure où le ciel se constelle de mondes,
Où Dieu, pour embellir ces bords que nous aimons,
D'une main a plongé le soleil dans les ondes,
De l'autre fait lever la lune sur les monts !

O chaste souvenir d'une soirée heureuse !
La mer semblait venir de l'horizon lointain
Pour baiser mollement de sa vague amoureuse
 Vos jolis pieds dans leur satin.

L'astre des nuits brillait en inclinant son disque,
Et, pour vous laisser voir, il rallumait le jour ;
On eût dit un sultan regardant l'odalisque
 Qu'il a promise à son amour.

De sa gaze d'argent l'atmosphère sereine
Caressait votre corps et luisait après vous ;
Et, comme le velours des tapis d'une reine,
A vos pieds le sable était doux.

Moi, de toute ma force et de toute mon âme,
Oh ! que j'aurais voulu de mes mains retenir
Ce fugitif instant de douceur et de flamme
Passant pour ne plus revenir !

LE BAISER ET LA LARME

L'un et l'autre n'ont plus de charme
Quand le cœur vient à se briser ;
Le baiser commence une larme,
La larme finit un baiser.

ÉPITHALAME SUR LE LAC

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger ;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

La nuit sereine
Tombe des cieux ;
Suivons la reine
De ces beaux lieux.
Suivons l'épouse
Sur la pelouse
Où nous allons,
L'épouse aimée,

Fleur embaumée
De nos vallons.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger ;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

Cueille aux prairies,
Au pied des monts,
Les fleurs chéries
Que nous aimons :
C'est ta couronne,
L'été la donne
Pour un instant.
A la chapelle,
L'hymen t'appelle,
L'amour t'attend.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger ;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

Charmante fille
Fraîche d'appas,
Tout ce qui brille
Ne dure pas ;
L'amour t'invite,
Savoure vite

Ce premier jour ;
 Vois l'hirondelle :
 Souvent comme elle
 Passe l'amour !

La nuit vient, l'étoile étincelle,
 L'air à la voile est plus léger ;
 Attachons l'humide nacelle
 Aux racines de l'oranger.

ACROSTICHE

1836

V nge et femme à la fois, d'elle-même inconnue,
 M étéore divin qui traversa la nue
 V l'heure où son époux cherchait un astre au ciel ;
 T e nom qu'elle a reçu, cet album doit le taire,
 I l brille dans ces mots à l'ombre du mystère ;
 V la lèvre, il se fond comme un rayon de miel.

BRUNE ET BLONDE

1840

Belle brune et belle blonde,
Pourquoi vous aimez-vous tant ?
Pourquoi donc, à chaque instant,
Votre bouche fraîche et ronde
D'un humide feu s'inonde
Sous un baiser haletant ?

Pourquoi, sous les voûtes d'ombre
Qui voilent l'azur des cieux,
Dans le parc silencieux,
Cherchez-vous un recoin sombre,
Où vos caresses sans nombre
Pour témoins n'ont que vos yeux ?

Vous déflorez trop de choses
Pour vos deux futurs maris ;
Ils attachent tant de prix
Aux fleurs de la veille écloses,
A ces fruits, peints par des roses,
Qu'aucun baiser n'a mûris !

A MADEMOISELLE C. G***

APRÈS LE BALLET DE LA PÉRI

AVRIL

C'est le mois des charmantes choses :
L'aurore a de fécondes pleurs,
Et les sœurs des lis et des roses,
Les femmes, caressent les fleurs,
Sylphide à l'aile diaphane,
Nul souffle mondain ne profane,
Nulle main vénale ne fane
Ces fleurs qu'un poète vous doit ;
Vous ne rencontrerez personne
Entre ma main qui vous les donne
Et votre main qui les reçoit.

EN REVENANT DE LA CAMPAGNE

AVEC UN BOUQUET

SEPTEMBRE 1839

Tantôt j'étais aux champs, triste, tête baissée,
Sur chaque noble fleur jetant une pensée,
Et vous la renvoyant par le chemin de l'air
Couverte de parfums, vive comme l'éclair.
Et, lorsque j'eus compté, dans ma marche indolente,
Ce sérail odorant, l'arbre, la fleur, la plante,
Depuis la violette obscure sur le sol
Jusqu'au pin lumineux qui monte en parasol,
Je sentis que mon cœur se serrait à l'idée
Que demain chaque fleur, expirante et ridée,
Tomberait au soleil, sans avoir un instant
Réjoui vos beaux yeux de son lustre éclatant.
Alors, comme un faucheur coupe les hautes herbes,
Et, sous l'été brûlant, met les épis en gerbes,

J'ai moissonné ces fleurs à travers les chemins,
Toutes, et n'ayant pas assez de mes deux mains,
Toutes dignes de vous, toutes de noble tige,
Avec leurs noms heureux, leur parfum, leur prestige.
Et puis, tièdes encor de leur charmant berceau,
J'ai fait de tant de fleurs un immense faisceau,
Un sublime bouquet, comme jamais poète
N'en offrit à l'autel la veille d'une fête ;
J'ai pris tout un jardin, et je vous l'ai porté
Avec les doux rayons du dernier jour d'été !

AVEC UNE FLEUR DE *FORGET-ME-NOT*

Ne m'oubliez pas, je vous prie,
Les yeux fixés sur cette fleur ;
Elle arrive de la prairie,
Elle gardera sa couleur.

A l'heure où notre soif s'abreuve,
Sous le ciel brûlant de l'été,
Buvez de l'eau de chaque fleuve,
Hormis du fleuve de Léthé.

SOUHAITS

A L*** G***

1839

A vous la joie, à vous les fêtes,
Les tissus de toutes couleurs,
Les triomphes et les conquêtes,
Les chansons de tous les poètes,
Les parfums de toutes les fleurs !

A vous toutes les harmonies
Que le printemps chante le soir,
Toutes les essences unies
Au souffle embaumé des génies
Dans la colline et l'encensoir !

A vous tous les brillants trophées
Qui séduisent l'œil des amours,

Toutes les perles agrafées
Par la main habile des fées
Aux plis des robes de velours !

A vous les myrtes des vallées
Qui couronnent un front charmant,
Les guirlandes d'or ciselées
Et les couronnes étoilées
Dont se pare le firmament !

A vous, dans les nuits engourdies,
Le chant qui donne un doux réveil !
A vous toutes les mélodies,
Toutes les notes applaudies
Sous le lustre et sous le soleil !

Oh ! si, par mes désirs de flamme,
J'obtenais ces biens précieux,
A pleines mains, de cœur et d'âme,
Je vous les donnerais, Madame,
Pour un sourire de vos yeux.

LA DANSEUSE

A MADemoiselle CLAIRE G***,

après une représentation du ballet de Giselle

Comme la rapide gazelle
Qui lutine aux bords des étangs,
Comme la verte demoiselle
Qui joue avec l'air du printemps,
Avec les filles de Giselle
Riez toujours, dansez longtemps.

Bayadère, sylphide, almée,
La femme de tous les amours,
La femme entre toutes aimée
Est celle qui danse toujours !

La femme naquit pour la danse,
Son pied s'émeut au moindre son,
Et pour s'agiter en cadence
Il n'a pas besoin de leçon.

Quand la veille elle nous enchante,
Nous en rêvons le lendemain ;
Avec son pied blanc elle chante,
Et parle avec sa blanche main ;

Tous ses jours sont des jours de fête,
Comme les fêtes du sérail ;
Et les beaux pays, pour sa tête,
Épuisent l'or et le corail.

Charme des yeux, elle sait plaire
A nos jours pleins de longs ennuis,
Doux rayon, elle nous éclaire
Dans les froides brumes des nuits.

Toujours une grâce nouvelle
Éblouit notre œil enchanté,
Quand la gaze voile et révèle
Sa radieuse nudité.

C'est l'illusion, fleur vivante,
Fantôme serein du plaisir,
Que toute sagesse nous vante,
Que toute lèvre veut saisir ;

C'est le charmant reflet d'un songe
Qui rayonne sur tous nos pas,
Comme l'amour, divin mensonge,
Seul rêve qui ne trompe pas.

C'est un ange d'amour qui passe
Devant le regard ébloui,
Et qui laisse après dans l'espace
L'ombre d'un corps évanoui.

Comme la rapide gazelle
Qui lutine aux bords des étangs,
Comme la verte demoiselle
Qui joue avec l'air du printemps,
Avec les filles de Giselle
Riez toujours, dansez longtemps.

DÉPART

1840

Vous allez donc quitter notre brillant Midi
Pour les brouillards de plomb, pour le ciel engourdi
 Qui sur votre Angleterre pleure !
C'est bien : il faut vouloir ce que veut le destin !
Maudit soit le clocher qui, dimanche matin,
 De ce départ sonnera l'heure !

Rappelez-vous là-bas, sur l'Océan lointain,
Le parfum amoureux et la voix de satin
 De la mer où vous êtes née ;
Aux pays du brouillard, de la pluie et du vent,
Pensez de cœur et d'âme, oh ! pensez bien souvent,
 A notre Méditerranée !

Rappelez-vous nos bois sur le golfe voisin,
Nos coteaux émaillés d'olive et de raisin,
Nos montagnes et nos vallées :
Le Prado, qui, toujours tout heureux de vous voir,
Pour votre front divin toujours faisait pleuvoir
L'or et l'azur dans ses allées !

Rappelez-vous les pins, le ciel étincelant,
Gemenos et Saint-Pons, la Baume de Roland,
Le sable des rives aimées ;
Les verts tapis de mousse où l'on aime à s'asseoir,
Le sourire de l'aube et les brises du soir
Sur les collines embaumées !

Rappelez-vous ces bords que vous avez chéris,
Et les saules riants et les vieux tamaris
Que l'Huveaune tranquille arrose,
Et la falaise avec son dôme oriental,
Où votre beauté pure avait pour piédestal
Un grand rocher de granit rose !

Et, ce qui vaut bien mieux que les monts et les bois,
Que les pins, que la mer à l'amoureuse voix,
Que notre ciel de douce flamme,
Que tout ce que le cœur et les yeux aiment tant,
Souvenez-vous qu'ici vous laissez en partant
Un cœur le frère de votre âme !

ITALIA

A MADAME LA COMTESSE ***, QUE J'AVAIS RENCONTRÉE EN ITALIE,
ET QUE JE RETROUVAIS A PARIS

1835

Sur ce globe où l'on se promène,
Le cœur flétri, les yeux en pleurs,
Dans notre terrestre domaine,
Où l'épine couvre les fleurs,
Pour avoir un moment de trêve,
Pour jouir de quelque doux rêve
Et charmer un chagrin cuisant,
Il faut que l'agile pensée
Ressaisisse une heure passée
Et s'endorme sur le présent.

Dans ces jours où la mort commence,
Quand il fait noir à l'horizon,
Lorsque Paris, la ville immense,
M'étouffe comme une prison,
Courbé par la mélancolie,
Je pense à la belle Italie :
Elle console mes ennuis ;
Je vois avec les yeux de l'âme
Le soleil de ses jours de flamme
Et les étoiles de ses nuits.

Vous qui comprenez les poètes,
Et qui prenez de votre main
Des roses pour toutes les fêtes,
Un crêpe noir le lendemain,
Si parfois la brume qui passe
Devant vous répand dans l'espace
Ennui secret, vague chagrin,
Et si votre vitre qui pleure
Ne vous fait pas rêver à l'heure
Où le jour deviendra serein ;

Oh ! rappelez-vous ces vallées
Vierges du souffle des hivers,
Ces villas aux longues allées
De peupliers et de pins verts ;
Ces horizons aux grandes lignes,
Ces ormeaux mariés aux vignes

Qui pendent sur le grand chemin,
Et, pleurantes aux bords des fleuves,
Ces calmes cités, nobles veuves
Du grand peuple qui fut Romain !

Rappelez-vous ces nuits sereines,
Pleines de joie et de doux bruits,
Ces bals, où présidaient les reines,
Ces concerts de toutes les nuits ;
Ces quadrilles aux danses vives ;
Ces festins où tous les convives
S'appelaient par des noms si beaux ;
Ces fêtes, mourant à l'aurore,
Lorsque le jour venait éclore
Aux pâles lueurs des flambeaux !

Surtout rappelez-vous Florence,
Cette sirène aux doux liens,
Qui vous fait oublier la France
Avec ses chants italiens ;
Qui conte sur ses promenades,
Ou sous les hautes colonnades,
Ses fastes graves ou badins,
Et vous endort avec ses brises
Sur les marbres de ses églises
Ou sur les fleurs de ses jardins !

Il est d'autres villes au monde

Pleines de splendides bazars,
De jardins qu'un fleuve féconde,
De temples meublés par les arts ;
D'autres où l'air que l'on respire,
Et qui dans les arbres soupire,
Est suave comme le miel ;
Mais c'est dans la seule Italie
Que l'œuvre de l'homme s'allie
Aux magnificences du ciel !

EMPOLI

A MADemoiselle AMÉLIE DE SAINT ***

Empoli *, doux rivage
Aux riantes maisons,
Beau fleuve, tiède plage
De fleurs et de gazons :

Sur tes molles collines
Chantent avec le vent
Les douces mandolines,
Les cloches du couvent.

C'est toi qui nous l'annonce
Cette ville, ta sœur,

* Délicieux village à quelques lieues de Florence ; toutes les jeunes filles y travaillent aux chapeaux de paille.

Que la bouche prononce
Avec tant de douceur.

Empoli, quand on foule
Ton bienheureux gazon,
Florence se déroule
Et luit à l'horizon.

Dans ta vive auréole
D'azur et de gaité,
Le jour léger s'envole
Comme un songe d'été ;

Toujours on s'y réveille
Sur un riant chemin ;
Le bonheur de la veille
Renaît le lendemain.

Aux chants de la folie,
Tressez dans ces vallons
La paille d'Italie,
Filles aux cheveux blonds ;

Devant la fraîche place
Qui vous voit réunir,
Le voyageur qui passe
Emporte un souvenir.

ÉPITHALAME AUX BORDS DE L'ANIO

A MADAME F***

1834

Anio, tu reflètes
A tes deux horizons
Toutes les violettes
Qui bordent tes gazons.

Ton eau limpide arrose,
Avec un joyeux son,
Le jasmin et la rose
Qui parent le buisson.

Ta naïade prépare,
Au midi du verger,
La blanche fleur qui pare
L'épouse et l'oranger.

Mais ces fleurs que ton onde
Réjouit en courant
Ont une reine blonde
Dans ce bois odorant :

C'est la fleur qui s'habille
De soie et de satin,
La veille jeune fille,
Et femme ce matin,

Celle que ta pelouse
Vit courir si souvent ;
Aujourd'hui jeune épouse
A son bonheur rêvant.

Change ton eau mouvante
En un miroir poli
Pour cette fleur vivante,
Reine de Tivoli.

A L'ILE DE MALTE

SUR LE ROUCAS-ROSE, AU BORD DE LA MER

SEPTEMBRE 1839

Malte, rocher de fleurs, plein de tièdes asiles,
Sois bénie à jamais entre toutes les îles,
C'est toi qui la vis naître !... et d'un air caressant
Tu couvris le berceau du bel ange naissant !
Dis-moi : — Quand elle vint se révéler au monde,
Que de paillettes d'or le ciel mit sur ton onde !
N'est-ce pas que ce jour fut un jour bien serein,
Qu'un plus tendre concert monta du flot marin ;
Que, pour mieux réjouir cette fille des anges,
Un vent plus doux baisa tes fleurs et tes oranges ;
Que même sur les rocs de tes vallons déserts
La rosée, à midi, tomba du haut des airs,
Que les papillons d'or et les vives abeilles
Respectèrent les fleurs promises aux corbeilles,
Afin que rien d'impur, à son premier festin,
N'arrêtât sur sa lèvre un sourire enfantin !...

Île sainte, dis-moi, toi qui l'as caressée,
Lorsque tu recueillis sa première pensée,
Dis-moi quels cris d'amour célestes ou mondains
Éclatèrent partout dans tes mille jardins ;
Quand l'enfant, arrivée à son âge de femme,
Éblouit le soleil sur ton rocher de flamme,
Et qu'elle illumina de ses regards premiers
Les dômes ondoyants des gracieux palmiers ,
N'est-ce pas que ce fut une divine fête ?
Qu'un nuage de fleurs environna sa tête,
Qu'une brise d'amour descendit de ton ciel,
Plus douce mille fois que le lait et le miel ?...
Jamais, depuis le jour où, sur ces mêmes plages,
Vénus, abandonnant son lit de coquillages
Au murmure de l'onde, au doux chant des oiseaux,
Belle à ravir, sortit de l'écume des eaux,
Jamais, oh ! non, jamais, la mer intelligente
Qui vole de Marseille au golfe d'Agrigente
N'entendit retentir sur le flot enchanté
Un cri plus triomphal, hymne de la beauté !...
Si ton nom prononcé m'attendrit, île sainte,
Ce n'est point pour les murs qui bornent ton enceinte,
Ce n'est point pour les noms de tes vieux chevaliers,
Qui dorment dans un cloître, à l'ombre des piliers,
Ni pour ta noble gloire, en cent combats acquise !...
C'est que ton plus doux fruit, ta fleur la plus exquise,
Ta fille la plus belle, au déclin d'un beau jour,
A passé devant moi dans un rêve d'amour !

LA CHANSON DE RAPHAEL

Rafaello disait à sa maitresse :

Stella, je veux,

Je veux demain obtenir une tresse

De tes cheveux :

Celle qui flotte à ton cou de madone

Blanc et poli,

Celle qu'au vent ton caprice abandonne

A Tivoli ;

Celle qui joue à travers tes dentelles

Dans la saison

Où tu vas voir bondir les cascates

Sur le gazon,

Lorsque tu viens parmi les jeunes filles,
Fleur de gaité,
Avec ton souffle embaumer les quadrilles
Des bals d'été ;

Celle que j'aime et qui vers moi s'incline
Quand nous parlons
Tout bas le soir, au pied de la colline,
Dans les vallons ;
Celle qui flotte entre tes mains unies,
Quand, l'œil fermé,
Tu vas le soir chanter aux litanies :
Ora pro me.

J'attends de toi ce doux présent ; j'espère
L'avoir demain ;
Je le ferai bénir par le saint-père,
Mon Dieu romain.
Et j'en serai bien plus fier, ô ma belle !
Venant de toi,
Que Léon dix n'est fier de sa chapelle
Peinte par moi.

A TORQUATO TASSO

A Saint-Onuphre, près du tombeau de saint Pierre,
Une pieuse main a décoré le tien ;
C'est là que bien souvent, les pleurs sous la paupière,
Avec ton ombre j'ai savouré l'entretien.

Que de fois je t'ai dit : O poète sublime,
O frère de Virgile, Italien latin,
Toi qui sus retrouver la harpe de Solime
Et l'hymne de Sion sur le mont Palatin ;

Poète noble et grand, dont l'âme fut blessée,
Et qui chantas, pour nous, l'étendard de la croix,
Godefroy de Bouillon et la sainte odysée,
Et ce camp des croisés commandés par vingt rois ;

Le mont où s'accomplit un céleste mystère,
Le jardin tout baigné des pleurs d'un saint amour,
Et l'église où l'on voit le sombre sanctuaire
Dont les croisés parlaient en pleurant au retour.

Poëte de foi pure et de vive croyance,
Quels furent pour tes chants ta vie et ton destin ?
Dis-nous que t'ont produit tes hymnes de vaillance,
Quels princes t'ont admis à leur royal festin ?

Toi, le chantre des lieux témoins d'un saint prodige,
Tu promenais partout un amour sans espoir,
Des Alpes à l'Arno, du vieux Tibre à l'Adige,
Lieux si doux à connaître et si doux à revoir ;

Et cet amour brûlant d'une flamme éternelle,
Où les siècles ont mis leur grave majesté,
Ne trouva devant lui qu'une femme rebelle
Mesurant sa noblesse avec ta sainteté !

TRINITÉ DU POÈTE

Fleurs qu'adore
La beauté,
Ciel que dore
La gaiété,
Hors la ville,
Frais asile,
Mer tranquille :
C'est l'été !

Lune pleine,
Mer qui luit,
Tiède haleine
Qui la suit,

Sous la treille,
Douce veille,
Sans pareille :
C'est la nuit !

Feu qui dore
Tout séjour,
Et dévore
Chaque jour,
Deuil et fête,
Dans la tête
Du poète :
C'est l'amour !

A UNE JEUNE FILLE MALADE

Astre qui brille
Aux feux du jour,
Charmante fille,
Pense à l'amour :
Oui, la mort blême
Marche à grands pas ;
Mais, quand on aime,
On ne meurt pas.

SOUPÇON INJUSTE

TIBUR, 1834

L'aube n'est pas levée encore,
Où courez-vous, le front riant?
Allez-vous remplacer l'aurore,
Vieille concierge d'Orient?

Et, dans un élan qui vous pose
Sur la cime du mont vermeil,
Avec vos jolis doigts de rose
Ouvrir les portes du soleil?

Quel souci vague ou quelle idée,
Ou quel songe au réveil soudain,
Fleur vivante, vous a guidée
Vers les sœurs de votre jardin?

Tout dort dans la villa de marbre :
Le ruisseau pur dort dans les prés,
L'oiseau sous les feuilles de l'arbre,
La cigale sur le cyprès.

— Je vais, bien avant la lumière,
Là-bas, aux bords de l'Anio,
Rendre visite à la chaumière
Du bon vieillard Antonio.

J'ai su qu'il était en souffrance :
Quand la nuit couvrait l'horizon
Il aura rêvé l'espérance,
Je veux que son rêve ait raison.

J'ai là des pièces d'or sans nombre ;
Me comprenez-vous ? — En effet,
Deux choses se cachent dans l'ombre :
Le crime comme le bienfait.

A ZOÏLE

CHANT D'UN GARDIEN DU SÉRAIL

Mouna, chère au sultan, l'odalisque choisie,
La fleur du lac Néhoul, la perle de l'Asie,
Vient de sortir du bain, les cheveux ondoyants ;
D'aloès et d'iris ma main l'a parfumée
Avec un saint respect ; elle est la bien-aimée
D'Achim, commandeur des croyants !

Mais à quoi pense donc ce fils du grand prophète ?
Comment peut-on aimer une femme ainsi faite ?
Son pied est si petit, que ma main le voilait.
Elle a de grands yeux noirs, une longue paupière,
Un cou de cygne, un sein aussi dur que la pierre,
Un corps aussi blanc que le lait.

Elle est affreuse à voir ! Aussi, quand je dénoue
Ses cheveux qui s'en vont ruisseler sur sa joue,
Et les agrafes d'or de ses voiles soyeux,
Quand elle est nue et que sa jambe délicate
Divise l'eau qui fume aux baignoires d'agate,
De dégoût je ferme les yeux !

Je les ferme encor plus quand, sortant des baignoires,
Elle tord dans ses mains ses longues tresses noires,
Et, le corps embaumé du doux parfum des eaux,
Elle va s'incliner à la fenêtre ouverte
Pour entendre, à l'abri de la persienne verte,
Le chant matinal des oiseaux.

Puis je suis condamné, pauvre esclave tartare,
Pour servir son caprice, à prendre une guitare,
A tirer quelques sons de mes doigts complaisants.
La danse est son bonheur de fille, elle en raffole !
Et je vois s'agiter, dans sa nudité folle,
Tout son ivoire de quinze ans !

Quel métier ! et que l'homme est fou quand il se livre
A ces amusements si vains, au lieu de vivre
Sans femme et sans amour, comme nous vivons, nous !
Oh ! nous sommes trop fiers dans notre indépendance
Pour couvrir de baisers une folle qui danse
Et pour l'adorer à genoux !

A SA FILLE ZOË

Fille charmante de Zoïle,
Je voudrais bien, douce Zoé,
Vivre avec toi, seul dans une île,
Comme Robinson Crusoé.

Ce bonheur, dont je désespère,
Aurait double charme pour moi :
Je ne verrais jamais ton père,
Et je te verrais toujours, toi !

UNE VEILLE DE FÊTE

A MADemoiselle CLAIRE G***

J'ai choisi les fleurs les plus belles
Pour vous les présenter demain ;
Le croirez-vous ? pas une d'elles,
Au marché, n'a tenté ma main.

J'ai vu la fleur que rien n'égale,
Le lis des reines et des rois,
Et la rose que le Bengale
Réchauffe pour les pays froids ;

Les fleurs qui naissent près du Gange,
Et que le soleil cultiva
Pour la lèvre et les yeux d'un ange
Ou pour les pieds de mon Héva ;

Le lavantera de Cythère,
Fleur d'argent aux clochettes d'or,
Que la sultane avec mystère
Offre aux émirs de Bengador ;

Les fleurs à tige aristocrate,
Rose de Chine et dahlia,
Mélant à la teinte écarlate
L'ivoire du magnolia.

Ces fleurs que la grâce décore,
Hélas ! on l'a dit bien souvent,
Attendez quelques jours encore,
Il faut jeter leur cendre au vent.

Et, lorsqu'elles tombent fanées,
Il semble, en voyant leur pâlour,
Que l'amour qui les a données
Va se flétrir comme la fleur.

Mais ces vers, qu'un rayon de flamme
Sur cette page gravera,
Rayons du cœur et fleurs de l'âme,
Jamais rien ne les fanera.

L'AMOUR DE MIDI

A VIRGILE

ÉCRIT A TIBUR, 1834.

Sous les pins de Tibur, au feuillage sonore,
Toi, tu l'as bien connu cet amour qui dévore,
A l'heure de midi, quand la flamme est dans l'air,
Quand le soleil, dorant le roc de la sibylle,
Fait pleuvoir ses rayons sur le fleuve immobile,
Change la cascade en éclair ;

Quand, sous les feux du ciel, la campagne se ride
Aux ardeurs du Lion et de l'été torride,
Et qu'un chaud zéphyr joue avec les épis blonds,
Et qu'on entend de loin en notes inégales,
Sur l'écorce des pins retentir les cigales,
Mugir les bœufs dans les vallons ;

A l'heure où le dieu Pan, sous des arceaux de lierre,
Enseigne un air d'amour à la nymphe écolière
Et chante, en alternant la flûte avec la voix ;
Où l'Apollon berger abandonne ses chèvres,
Et va, la flamme au front et le baiser aux lèvres,
Poursuivre Daphné dans les bois ;

A l'heure où, vers Tibur, devant les cascates,
Les myrtes de l'amour, le thym, les immortelles,
Les genêts aux fleurs d'or, les clochettes d'iris,
Les sauvages œillets, les humbles violettes,
Exhalent sous les monts, immenses cassolettes,
Le parfum aimé de Cypris.

Il semble alors que tout, dans la zone agrandie,
Arbres, fleuves, gazons, couronnés d'incendie,
S'agitent dans les bras d'un invisible amant,
Et que, dans les sillons embrasés de l'espace,
Chaque étincelle d'or est un baiser qui passe
Chargé des feux du firmament !

Tant de siècles éteints, ô Virgile ! ô mon maître !
Ces feux brûlent encor ton divin hexamètre,
Soit qu'il chante Phyllis, soit qu'il chante Didon,
Ou soit que, par l'erreur d'un caprice profane,
Il refuse la robe et le lin diaphane
A la bergère Corydon.

Oui, tous les aiguillons de la chair et de l'âme
Scandent, sous le soleil, tes dactyles de flamme,
Et notre corps glacé, dans la neige engourdi,
Se donne, avec tes vers, une amoureuse fête,
Et sent vibrer au cœur, comme dit le prophète,
La flèche qui vole à midi!*

Aujourd'hui, toute chose ici s'est écroulée ;
Mais la brise de feu par ton cœur exhalée,
Mais les divins amours que ton vers nous a peints,
Sous la roche où, brisé, le vieux temple s'incline,
Vivent avec l'écho, parlent sur la colline,
Chantent avec la voix des pins !

Et toujours, à midi, quand, sous la verte arcade,
La voix des pins se mêle au bruit de la cascade,
Quand les grelots d'argent brillent sur les cyprès,
Si, joyeuse au soleil, une nymphe moderne,
Fille de Tivoli, vient fouler la luzerne
Et cueillir des fleurs dans les prés,

On croit la reconnaître ; un jour tu l'as chantée :
Oui, c'est Chloé la brune, ou sa sœur Galatée,
Qui fuit quand on l'a vue ; oui, c'est Amaryllis
Ou la blonde Aglaé, si chère au vieux Silène,

* A sagitta volante in die, ab incurso et demonio meridiano. (DAVID, Psaumes.)

Aglaé qui secoue, en volant sur la plaine,
Une blanche gerbe de lis.

Oui, c'est bien une nymphe, en robe de bergère,
Car elle a déposé sa tunique légère,
Qu'elle livre flottante aux feuilles des roseaux,
Et l'on voit, à travers le rideau des vieux saules,
L'ivoire savoureux de ses fraîches épaules
S'arrondir au-dessus des eaux.

En ce moment divin, si toute la nature,
Si la création, comme la créature,
S'agite sous le feu dont l'amour l'inonda,
C'est qu'une jeune fille, aux caresses de l'onde,
Toute nue, a livré sa tête brune ou blonde,
Cherchant le cygne de Lédà;

C'est qu'après deux mille ans cette nymphe romaine,
Fille de tes amours, naquit sur ton domaine,
Sous la treille où ta main cueillit les pampres verts,
Et que le frais Tibur, aux vierges de ta race,
Donne, sans l'épuiser, cette éternelle grâce
Souvenir vivant de tes vers !

Mais tu n'as pas tout dit, ô prince des poètes !
Tu n'as pas révélé dans tes strophes discrètes
D'autres baisers, conquis à l'ombre des rameaux,
Car tu n'as pas toujours, avec ta main hardie

Dénoué les tissus des nymphes d'Arcadie
Et des Phyllis de tes hameaux !

Que de fois, à Tibur, quand tes nobles convives
Se couronnaient de lierre, et de ses feuilles vives
Refroidissaient l'ardeur des ivresses du vin ;
Que de fois, t'éloignant de ces vulgaires scènes,
Tu cherchas, sous les pins du palais de Mécènes,
Ta muse au visage divin !

Celle-là n'était point une obscure bergère,
Cueillant, pour ses brebis, les fleurs de la fougère :
C'était une Léda du noble sang romain,
Avec tous les trésors que le désir réclame,
Ses lèvres de corail pour tes lèvres de flamme,
Sa blanche gorge pour ta main !

Quel latin inouï saluait sa venue !
Quel dactyle éclatait, quand tu la voyais nue
Sous le dôme embaumé des pins mélodieux,
Et que, la caressant sur les tièdes pelouses,
Tu chantaient ton extase, et tu rendais jalouses
Toutes les amantes des dieux !

Et, comme Raphaël, brisé par les caresses,
Tu tombas sous le feu des brûlantes ivresses,
A Naples, sans avoir voulu te reposer !
Dans la couche d'amour, champ d'honneur des poètes,
Tu mourus, en riant, comme on meurt dans les fêtes,
Et ton dernier soupir fut un dernier baiser !

LES FEMMES DE PARIS *.

Au concours du monde
Qu'en ce jour je fonde,
Femmes de Paris,
Vous aurez le prix.

Charmantes, ou belles,
Douce, ou rebelles,
Qui les voit un jour
A connu l'amour.
Leur bouche mi-close
D'ivoire et de rose
Invite au baiser
Sans le refuser.

* M. Alfred Mutel a demandé à l'éditeur, et a obtenu l'autorisation de mettre cette poésie en musique.

L'œil plein de tendresse
Nous tient sa promesse,
Le lis de leur sein
Invite au larcin.
Quand la mousseline
Sur elles s'incline,
Son contour charmant
Jamais ne nous ment.
Leur voix nous enchante,
Leur parole chante
Un air qui fera
Honte à l'Opéra.
Entendez-les rire,
Rien ne peut décrire
L'harmonieux son
De cette chanson.
Dans les Tuileries
Vertes et fleuries
L'œil suit enchanté
Leur robe d'été.
A travers l'espace
Quand leur souffle passe,
D'exquises odeurs
Parfument les fleurs.
Quand leur esprit glose
Sur la moindre chose,
Les rubis à flots
Parent tous les mots ;

Et les infidèles
Qui passent près d'elles
Deviennent constants
Jusqu'à soixante ans.

MINORA CANAMUS *.

C'est pour
L'amour,
Charmante
Amante,
Que la
Villa
Se pare
De feux,
Prépare
Ses jeux,
Ses fêtes
Coquettes,

* L'auteur a écrit cette pièce devant un musicien qui prétend que les vers ont toujours dix syllabes de trop pour un compositeur.

Ses longs
Salons,
Ses marbres,
Ses arbres,
Ses chants
Touchants,
Son ombre
Si sombre,
Ses beaux
Flambeaux,
Sa mousse
Si douce ;
Et lourds
Velours,
Fougère
Légère,
Tapis
D'épis
Que brise
La brise,
Vergers,
Bergers,
Prairies
Fleuries,
Ses longs
Vallons,
Retraites
Secrètes ;

Azur
Si pur,
Étoiles
Sans voiles,
Gaité
D'été,
Verdure
Qui dure
Dix mois
Aux bois,
Aux treilles
Vermeilles,
Aux pins
Alpins,
Aux rives
D'eaux vives :
Dans la
Villa,
Ces choses
Écloses
Sont pour
L'amour !

A OVIDE

Oui, tu fus malheureux entre tous les poètes !
Oui, la foudre en passant sur les plus hautes têtes,
Les prenant pour un mont, les frappe trop souvent,
Et, comme tu l'as dit, celui que, de son aire,
L'aigle du roi des dieux touche avec le tonnerre,
S'étonne de se voir vivant.

Et tu vécus ! A vivre un instinct nous excite
Après les plus grands maux ; et tu vins chez le Scythe
Pour subir la rigueur d'un ciel plat et glacé,
Toi né dans les rayons de la zone romaine,
Arbre de poésie, exilé du domaine
Où le bonheur t'avait placé.

Je comprends les douleurs qui déchiraient ton âme
Quand tu pensais de loin aux horizons de flamme,
Ce cercle lumineux de ton pays natal ;
Au village où riait ta jeunesse première,
Au dôme étincelant d'azur et de lumière
De ton beau ciel oriental !

Oui, ton exil fut dur ! Tu ne méritais guère
Cette mort réservée aux coupables vulgaires,
O prince de l'esprit, des amours et des vers !
Et pourtant le génie, inextinguible flamme,
Ce baume de l'exil et ce soleil de l'âme,
En printemps changea tes hivers !

O poète ! il est donc une force inconnue
Qui fait jaillir des fleurs sur une lande nue,
Qui des climats glacés réchauffe l'horizon,
Fait sourire le cœur quand la paupière pleure,
Et donne des sons doux et des ailes à l'heure
Si lente dans une prison ?

Les vers ont adouci ton agonie amère !
Tout poète, ici-bas, souffre depuis Homère ;
Mais tout poète garde un baume précieux
Qu'aux vulgaires malheurs le vieux Destin refuse,
Baume qu'a préparé la secourable Muse
Ou dans l'Olympe ou dans les cieux.

NAISSANCE D'ÈVE

Délicieux moment, où l'âme peut connaître
Le charme de la vie et le bonheur de naître !
A mon premier réveil, j'aime, je sens, je vois,
Je pense, et ma pensée arrive avec ma voix.
Je connaissais déjà tout ce qui m'entourne,
L'astre qui me sourit, l'azur qui me couronne,
L'eau qui baigne mes pieds. Sans doute, en me créant,
Dieu m'a tout révélé dans la nuit du néant.

Cette eau vive qui ruisselle,
Miroir d'ange si fidèle,
Où la femme se voit belle,
Fait le charme de mes yeux :

Sous cet arbre qui m'enchanté
J'aime encore l'air que chante
L'oiseau libre, voix touchante
Que la terre donne aux cieux ;
Mais vous, filles de l'aurore,
Fleurs que l'aube fait éclore,
Quand sa flamme vous colore,
Je vous aime cent fois mieux.

Fleurs qu'un ange m'a données,
Sœurs divines, sœurs aînées,
Sur ces rives fortunées
Rien n'égale vos couleurs ;
Fraîches roses, rien n'égale
Votre grâce virginale,
Quand la brise matinale
Vous émaille de ses pleurs :
C'est un ange qui m'apprête
Tant d'extases pour ma fête,
Tant d'étoiles sur ma tête,
Sur ma couche tant de fleurs !

CHŒUR DES FLEURS

Dieu nous créa d'un sourire,
Tout jardin est notre empire ;
L'air que ta bouche respire,
C'est nous qui le parfumons :

Nous sommes les fleurs aimées
Par l'aurore ranimées
Sous les brises embaumées
Que Dieu souffle sur les monts.
Le soleil nous donne une âme,
Nous colore de sa flamme,
Pour nous unir à la femme,
Notre sœur par la beauté :
Chacune de nous, près d'elle,
Voudrait, compagne fidèle,
Avoir à sa tige une aile
Pour voler à son côté !

▲ ****

Madame, acceptez donc ces fleurs :
Ce sont, charmante souveraine,
Des sujets de toutes couleurs
Qui viennent saluer leur reine.

PAYSAGE

A L*** G***

1839

Mer sublime, à nos pieds terrible et mugissante,
Rocs voisins, tout couverts d'une mousse naissante,
Phare blanchi d'écume à l'horizon lointain,
Sillon d'azur qui mène au rivage latin,
Vaste forêt de pins qui dans l'azur s'incline,
Sentiers de fleurs tracés au flanc de la colline,
Immense promontoire, archipel dépouillé,
Qu'un flot d'argent fluide a de tout temps mouillé,
Lumineuse campagne et divin paysage,
Que je trouve aujourd'hui si beau sur mon passage,
Oh ! je vous donnerais sans un regret, demain,
Pour un seul gant tombé de sa charmante main !...

TO THE SAME

1840

La ville se livrait au repos ; c'était l'heure
Où, dans les vieilles tours, le sombre minuit pleure ;
J'étais sur le rivage avec l'homme puissant
Qui vous avait, la veille, admirée en passant,
Avec le grand poète, étonnant météore,
Qui traversa votre ombre et l'illumine encore :
La mer était tranquille et suspendait ses bruits
Pour écouter Victor parlant au Dieu des nuits,
Et le phare lointain, seul astre dans la nue,
Dorait d'un long rayon sa noble tête nue :
Moi, j'embrassais au vol un moment aussi doux,
Mon oreille au poète, et ma pensée à vous !...

A LA STATUETTE DE MARIE TAGLIONI

DANS L'ATELIER DE M. BARRE

Avril 1837

De l'atelier qui te dérobe
A l'avidé regard mondain,
Sors avec ta flottante robe,
Nymphé du céleste jardin.
Paris te promet son hommage,
O pure et gracieuse image
Qui palpitas sous le ciseau !
Que d'ovations te sont dues !
Viens à nous les mains étendues,
Comme les ailes de l'oiseau.

Le sculpteur qui te fit si belle
T'a fermé l'atelier natal ;

Échappe-toi, nymphe rebelle,
Et laisse-lui le piédestal.
Sur nos places favorisées,
Nous t'attendons dans les musées
Où sont les merveilles des arts :
Image brillante de vie,
La grande cité te convie
Au panthéon de ses bazars !

Ouvre tes ailes prisonnières
Aux accords des maîtres des chants ;
Voici les brises printanières,
Vole avec elles, fleur des champs !
Sylphide, péri, lutin, ange,
Fille du Danube ou du Gange,
Tous les chemins te sont ouverts :
Le monde est un orchestre immense,
Qui, pour toi, toujours recommence,
Et ton théâtre est l'univers !

Près des lacs aux blondes bergères,
Rossini, dessinant tes pas,
T'inonda de notes légères,
Toi que l'oiseau ne suivrait pas.
Meyerbeer, sévère génie,
Pour toi fit jaillir l'harmonie
Du marbre glacé des tombeaux ;
Adam t'ouvrit un nouveau monde,

Un palais de cristal sous l'onde,
Sylphide de l'air et des eaux.

Auber, l'harmonieux poète,
Te guide, l'orchestre à la main.
Pour te voir, l'Asie est en fête,
Ses fleurs embaument ton chemin.
Le ciel de l'Inde t'illumine ;
Déjà le bonze et le bramane
Suivent ton gracieux élan.
Secoue au regard qui t'admire
Les écharpes de Cachemire
Et les perles de Ceylan.

On plaçait, aux siècles antiques,
Sur les autels du corridor,
Les dieux pénates domestiques
Faits de marbre, d'argile ou d'or ;
En les chassant de son enceinte,
Rome prit la madone sainte,
Que toute famille adora ;
Aujourd'hui, l'artiste nous donne
Le dieu pénate ou la madone
Nés dans le ciel de l'Opéra.

La nuit, gracieuse merveille,
Quand au soir passé nous rêvons,

Auprès de la lampe qui veille,
Sous l'autel que nous t'élevons,
Il semblera que ton argile
Va briser la vitre fragile
Avec des ailes de vermeil,
Et que l'alcôve aux doux mensonges
Va t'accueillir parmi les songes
Qui nous consolent du sommeil !

A MADemoiselle TAGLIONI

AVEC UNE FLEUR D'IMMORTELLE

1837

Semons sur ses pas
Les fleurs les plus belles :
Ce sont toujours celles
Qui ne meurent pas !

EN VALSANT

Une heure ! — La pendule ment,
Il est minuit. — Quel bal charmant !
— Oui, madame ; superbe fête !
Et j'ajoute qu'elle est complète
Depuis que je valse avec vous.
— Comment trouvez-vous la toilette
De cette femme aux cheveux roux ?
— Oh ! dans des moments aussi doux,
Ma vue est toujours paresseuse,
Je ne puis voir que ma valseuse,
Quand elle est belle comme vous.
— Aimez-vous beaucoup la romance
Que ce monsieur chantait si bien ?
— Ma soirée à présent commence,

Mais avant je n'écoutais rien.
— Cette valse me plaît; est-elle
De Strauss? — Madame, je le crois.
Toute valse me paraît belle,
Car elle empêche d'être trois.
— Cet hiver abonde en soirées.
— On le dit; mais j'en use peu.
A l'Opéra, j'ai mes entrées,
Et chez moi j'ai mon coin de feu.
— Vous essayez donc la vieillesse,
Si jeune? — Je touche aux trente ans.
Il est passé, mon beau printemps!
A peine si le ciel me laisse
Du bonheur pour quelques instants.
— Certes, cette pensée est neuve.
— J'en tiens une autre, neuve aussi.
— Peut-on la savoir? — La voici:
Je vous soupçonne d'être veuve.
— C'est vrai. — Depuis? — Depuis deux ans.
— Aimez-vous beaucoup le veuvage?
— Oui. — Vous détestez l'esclavage;
Les maris sont peu complaisants,
J'ai compris. — Je vous laisse dire.
— Ah! j'ai lu dans votre sourire.
Que le veuvage vous déplaît;
Mon célibat est un martyr;
De ces deux malheurs je désire
Faire un heureux destin complet.

Je vous demande en mariage...

— A qui donc, Monsieur ? — Mais à vous :

A vous-même ; car le veuvage

Permet de choisir un époux.

Tous vos parents sont morts ? — Ils vivent.

— Tant mieux pour eux ! mais leurs efforts

Sont nuls sur vous quand ils arrivent ;

C'est donc comme s'ils étaient morts.

— Votre demande est bien précoce !

— Nous ne sommes pas en Écosse ;

Les fiancés de Lammermoor

Ne sont pas heureux en amour.

Ainsi donc point de fiançailles :

Quand je marche sur bon chemin,

Mon pied n'aime pas les broussailles,

Ainsi marions-nous demain.

— Demain ! — Ou jamais. — Je m'étonne,

Monsieur. — Ne vous étonnez point ;

C'est plus simple et moins monotone

Que de mettre un i sous un point.

— Quel est votre nom ? — Je me nomme

Pierre ou Paul ; c'est à votre choix,

Qu'importent les noms du jeune homme ?

A défaut d'un, j'en aurai trois.

J'ai des rentes sur le grand-livre,

Cent actions sur un chemin,

Vingt fois plus qu'il n'en faut pour vivre ;

La valse est finie. — A demain !

SYMBOLE

1839

Rien n'arrive au hasard dans les routes sans nombre
Que le poète suit dans la lumière ou l'ombre !

Le jour que je vous vis pour la première fois,
Et que mon cœur joyeux entendit votre voix,
Dites, ce n'était point dans un salon de ville,
Couvert aux quatre murs d'une tenture vile
Et troublé par les cris du stupide passant
Ou par l'orgue barbare à l'odieux accent.
Dieu garde une autre scène à des amours d'élite !
Éliézer trouva la belle Israélite
Près du puits où d'orgueil le palmier s'arrondit,
Où sur d'agrestes fleurs la gazelle bondit.

Moi, je vous vis lever dans l'ombre radieuse
Que donnent les grands pins, forêt mélodieuse ;
Votre voix vint frapper mon oreille ; et, marchant,
J'écoutai cette voix comme on écoute un chant.
A Montredon, l'azur du plus beau paysage,
Comme un cadre divin, bordait votre visage.
Tout, près de vous, était rayon, joie et bonheur,
Le ciel semblait donner la fête en votre honneur.
Dieu, ce peintre sublime, avait mis sur sa toile
Un fond d'azur que rien n'obscurcit et ne voile ;
Vous étiez immobile au centre des rayons,
Comme un modèle pur devant de saints crayons ;
Et vous vous enivriez, gracieuse et sereine,
Des parfums de ces fleurs dont vous êtes la reine ;
Et tout vous regardait dans la nature ; et vous,
Vous ! ne regardiez rien dans ce moment si doux.
Quel ravissant tableau ! Le soleil vous couronne :
Ce piédestal de fleurs est votre digne trône ;
A vos pieds la mer bleue et l'arbre à vos côtés
N'entonnent que pour vous des hymnes enchantés ;
Entendez-vous le son de ces vagues lointaines,
Doux et continuel, comme un bruit de fontaines ?
Tout vous fête : le ciel, les bois, les fleurs et l'eau,
Et la mer sert de frange à ce divin tableau !
Puis, la montagne ouvrit sa caverne profonde ;
Nous primes le chemin qui mène à l'autre monde,
Nous vîmes s'abaisser, cheminant à genoux,
Des roches de granit ruisselantes sur nous,

Et je priai, tout bas, nos deux anges propices
De bien garder nos pieds au bord des précipices,
Car le sol était noir et glissant le chemin,
Et le pâle flambeau mourait dans notre main.
Oh ! qu'il fallut ramper et souffrir !! Nous sortimes,
Moi, le cœur tout rempli de délices intimes,
Et vous, belle toujours, joyeuse et regardant
L'étoile qui brillait à l'horizon ardent,
Le vallon embaumé de thym, le bois sauvage,
Le long tapis de fleurs qui conduit au rivage,
Cette adorable nuit donnant avec l'été
Tant de sublime extase et de sérénité !...
Or, voilà mon histoire ; et ce qui me console,
C'est que le sort, je crois, me l'a mise en symbole ;
Tout doit être arrangé comme ce premier jour.
Trois mois mon amitié, vive comme l'amour,
A goûté près de vous une joie innocente ;
Puis l'enfer est venu, car vous êtes absente ;
Il a brisé mon front sous sa voûte d'airain,
Mais sa nuit doit cesser ; j'attends le jour serein !

CONSOLATION

Quand le rossignol chante
Son hymne de gaité
Ou sa plainte touchante
Aux tièdes nuits d'été,
Du noir marais s'élance
La coassante voix
Qui condamne au silence
Le Rossini des bois.

Lorsque de la gondole,
Sur le déclin du jour,
Monte la barcarolle
Toute pleine d'amour,

Sur les flots de la grève,
Avec d'horribles sons,
Le siroco se lève
Pour couvrir les chansons.

Et pourtant au bocage
L'oiseau chante toujours,
Sur l'arbre ou dans la cage,
Il reedit ses amours ;
Pourtant au clair de lune,
A sa voix familier,
Toujours sur la lagune
Chante le gondolier.

PHILOSOPHIE

Oui, puisque la tombe de marbre
Est notre dernière maison,
Vivons à l'air, dormons sous l'arbre,
Parlons d'amour sur le gazon !

A MADEMOISELLE C*** G***

DANS LE BALLET DE SMARRA

Je crois vous voir dans un rêve
Où mon sommeil s'égara ;
La lune pâle se lève,
C'est le soleil de Smarra.

Effleurez avec prudence
Ce noir démon de la nuit ;
Quand la jeune fille danse,
Pourquoi donc Smarra la suit ?

C'est que tout astre a son ombre,
Tout bonheur a son revers,
Tout azur a son jour sombre,
Tout printemps a ses hivers.

Il faut, quand je m'extasie
Devant vos danses, le soir,
Que sur votre poésie
Un lutin pose un point noir.

Oh ! non, je n'ai plus de doute,
Ce sombre tableau me plait,
Car l'homme sage redoute
Le bonheur, s'il est complet.

RÉMINISCENCE

Oh ! vivrais-je mille ans, toujours, sainte vallée,
Chère à mon souvenir, odorante et voilée,
Comme la cassolette au sérail d'un émir,
Toujours je te verrai dans ma vie oublieuse,
Ainsi que je t'ai vue, assis sous une yeuse,
A l'heure où mers et vents se taisent pour dormir !

RETOUR

1847

Dors pendant que je veille ; oublie
Les amertumes de ce jour,
Les orages de ma folie,
Tout enfin, hormis mon amour !

Dors, et qu'un songe plein de charmes
M'offre à toi dans les doux moments
Où mes yeux se baignent de larmes
Avec de saints ravissements !

Alors, si, dans ces heureux songes,
Je suis pour toi mourant d'amour,
Tes rêves n'ont plus de mensonges ;
A toi ma nuit, à toi mon jour !

6.

TRISTESSE

SEUL AU BORD DE LA MER

1839

Bien loin du monde,
Je viens m'asseoir,
Devant cette onde
Calme ce soir :

Sur cette grève
Pleine d'amour,
Où, comme un rêve,
Passe le jour,

Où tout m'inspire,
Où je respire
L'air embaumé,
L'œil sur ce livre,

Que Dieu me livre,
Je voudrais vivre
Comme inhumé
Dans ma paresse,
Aimant sans cesse,
Jamais aimé.

A L'EMBOUCHURE DE L'HUVEAUNE

Huveaune ! rivière modeste,
Tu séduis mon cœur enchanté,
Pure comme l'azur céleste,
Calme comme un beau soir d'été :
Sous ton berceau d'arbres tranquilles
Tu laisses le tumulte aux villes
Pleines d'orageuses clameurs.
Je t'aime, rivière charmante,
Aucun remords ne te tourmente,
Et, comme tu vivaïs, tu meurs !

THÉBAÏDE

1840

Par de vagues ennuis quand notre âme est blessée,
Il nous vient quelquefois une noble pensée
D'abandonner la ville et ceux que nous aimons,
Et d'aller vivre seuls au désert, dans les monts,
Dans quelque Thébaïde ignorée et lointaine,
Comme Paul, dans la grotte où coulé la fontaine,
Où le lierre tapisse un sombre corridor,
Où le palmier s'incline avec ses grappes d'or !
Puis, cet isolement, hélas ! nous épouvante.
Vous, femme, oseriez-vous vous inhumer vivante
Au désert, dire au monde un éternel adieu,
Et vivre anachorète, en épouse de Dieu ?

Mais être deux et vivre ainsi bien loin de Rome,,
Comme Aglaé la sainte et le grand saint Jérôme,

Et prolonger le soir, comme à l'âge chrétien,
Sous le dôme d'un arbre, un sublime entretien ;
Abandonner le corps et ne songer qu'à l'âme,
Monter ensemble au ciel sur des ailes de flamme,
Ajouter une note à cet hymne sans fin
Que tout l'univers mêle aux chants du séraphin :
Oh ! ce serait la vie ainsi que l'ont rêvée
Ceux qui sortaient du doute avec leur foi sauvée,
Répudiaient le monde, et, détournant les yeux,
Commençaient sur la terre à vivre dans les cieux !

Si ce noble désir de vivre en cénobite
Vous fait quitter, un jour, l'air que la foule habite,
Nos toits peuplés d'ennuis, ces bosquets odorants,
Ces flots bleus de la mer à vos pieds murmurants,
Cet horizon, ce ciel, ces collines heureuses,
Ces jardins caressés de brises amoureuses,
Saint Aglaé, Jérôme aura son successeur,
Vous trouverez toujours un frère, noble sœur !

QUAND ELLE REGARDAIT
LE RUISSEAU DES AYGALADES

1840

Souvent, pour amuser les reines,
Nous avons vu des courtisans
Lancer aux lions des arènes
De grands tigres aux yeux luisants.

Ce sont des jeux où le sang coule,
Et les reines, dans leur loisir,
Viennent se mêler à la foule
Pour savourer ce doux plaisir.

A cette heure, Dieu, qui vous aime,
Vous donne un spectacle plus doux
Sur ces gazons que sa main sème
Au mois de juin exprès pour vous.

Aussi de quelle âme contente
Vous contemplez ce doux tableau !
Ce n'est qu'un brin d'herbe flottante
Qui lutte avec la goutte d'eau.

IMITÉ D'APULUS

Je suis rentré bien triste en vous quittant, Madame.
Après un jour bien doux vient le moment amer :
J'avais au fond du cœur un écho de votre âme,
Le son de votre voix, des pins et de la mer !

Je déposai les fleurs qui couronnaient ma tête,
De la morne cité quand j'abordai le seuil ;
Et, quand j'eus dépouillé ma couronne de fête,
Il ne me resta plus que mon crêpe de deuil.

LE DIMANCHE

Gènes, 1834

Oh ! je n'aime pas le dimanche
 Quand je suis seul ;
Le ciel est noir, et la mer blanche,
 Comme un linceul.

J'étais sur la plage lointaine,
 Triste et flottant,
Cette plage napolitaine
 Que j'aime tant !

J'étais sur la haute colline,
 Bien loin d'ici,
Pareille à sa sœur qui s'incline
 Sur Portici !

Et la mer disait à la grève
Son chant si doux,
Et mon esprit, qui toujours rêve,
Songeait à vous.

Alors j'ai quitté bois et plage,
Vallon charmant,
Tapis de fleurs, joli village
Au bois dormant ;

Et le beau pin que rien n'égale,
Arbre enchanté,
Où chante à midi la cigale,
Oiseau d'été.

D'être seul ennuyé sans doute,
Et malheureux,
De la ville j'ai pris la route
Pour être deux.

Le ciel était noir, la mer blanche
Comme un linceul,
Rien n'est changé ; c'est un dimanche !
J'arrive..... seul !

UN SOUVENIR

Il est un souvenir qu'avant tout autre j'aime,
Et qui se perd, hélas ! dans la nuit de mes temps :
J'avais sept ans au plus ; au village de Gème *,
Pour la première fois, je riais au printemps.

Dans le bois de Saint-Pons, plein de joyeux murmures,
Vers le soir je cueillais, tout en courant, pieds nus,
Sur le gazon les fleurs, sur le buisson les mûres,
Et j'épuisais au vol tous les sentiers connus.

Tout à coup j'entendis, du côté de la source,
Des éclats de voix d'or et des accents joyeux ;

* Gème est le nom provençal de Gemeños, Tempé de notre Midi.

Je ne cueillis plus rien, je suspendis ma course,
Et n'oublierai jamais ce que virent mes yeux.

Au centre du plus beau de tous les paysages,
Un quadrille dansait en chantant, et je vis,
Dans les ombres du bois, rayonner des visages
Comme le ciel en montre aux chérubins ravis,

Des visages divins que Dieu prêtait au monde,
Des sourires plus beaux que les rayons du jour,
Des fronts purs où jouait la tresse brune et blonde,
Des lèvres de corail ouvertes par l'amour.

Tout ce que dans Tempé l'autre Arcadie étale
Avait donné son cadre à ce tableau touchant ;
Le soleil lui lançait sa gerbe horizontale
Qui perce un bois touffu, comme l'œil du couchant.

Moi, tout honteux, debout au pied d'un sycamore,
Je les suivis des yeux jusqu'au vallon lointain,
Et, quand tout disparut, je regardais encore
Le velours vert foulé par leurs pieds de satin.

Elles avaient seize ans au plus, blondes et brunes.
L'heure a beaucoup sonné depuis ce doux instant ;
Chez les vivants il doit en rester quelques-unes,
Belles toujours encore, un peu vieilles pourtant.

Or, ce livre au hasard suivra ses destinées :
Sur l'aile de la rime il ira Dieu sait où ;

Il aura rebondi peut-être, en dix années,
De la Bretagne au Var, de la Flandre au Poitou.

Si quelque aïeule ainsi, dans les vers de ce livre,
Trouve le souvenir de ces mêmes instants,
Et dans ce bois lointain rentre pour y revivre,
Qu'elle m'écrive au moins deux mots : Je les attends.

LE LAURIER DE VIRGILE

A L. G***

L'autre jour, la vapeur du paquebot agile
Rendit à notre môle un de nos bons amis ;
Il venait de la tombe où repose Virgile
Avec le saint laurier qu'il nous avait promis.
A vous ce saint laurier plein de strophes romaines ;
Personne plus que vous ne mérite ce don,
Vous, fleur de poésie éclosée en ces domaines,
Où brillèrent vos sœurs Cléopâtre et Didon.

SUR UNE FEUILLE DE LAURIER

Doux laurier que le soleil fane,
Gui sacré sur l'arbre cueilli,
Tu ne crains plus la main profane :
Une main blanche et diaphane
Dans cet écrin t'a recueilli.

Chaque feuille à sa destinée,
Feuille d'album, feuille des bois :
L'une tombe déracinée,
Elle meurt le jour qu'elle est née,
L'autre renait à votre voix !

ANNIVERSAIRE

Un an s'est écoulé !... Dites-moi, vallons sombres,
Où l'arbre et le rocher croisent leurs grandes ombres,
Doux sièges de gazon sous le pin abrités,
Nuages du couchant, étoile, mer que j'aime,
Ce jour, après un an, est-il toujours le même,
Et vous retrouve-t-il comme il vous a quittés ?

Pin, tu redis toujours tes chansons à la nue ;
Mer, toujours tu reviens à la rive connue ;
Vent du soir, ton parfum est toujours frais et doux ;
Vallon, ton aspect sombre a toujours son mystère ;
Toujours luit dans le ciel l'étoile solitaire ;
Chez vous rien n'est changé, moi je suis comme vous !

IMITÉ D'HORACE

Maître d'une maison dorée,
Un jour tu quitteras ces lieux,
Ta maison, ta femme adorée,
Doux plaisir de l'homme oublieux.

Ces beaux arbres que ta main plante,
Sans toi, verront bien des hivers,
Tes ans sont courts, leur vie est lente ;
Tu vieilliras, ils seront verts.

Sur ton cercueil que la mort plombe,
Ils te feront tous leurs adieux,
Nul ne te suivra dans la tombe,
Hormis le cyprès odieux !

DANS LA RUE

1839

Il est un astre saint' qui se lève dans l'ombre
Et qui verse la joie au fond d'un cœur aimant,
Astre qui luit encor lorsque le ciel est sombre,
Et que Dieu n'a pas mis au front du firmament ;

C'est ta main qui l'allume, ô femme tant aimée !
Et, quand je l'aperçois au milieu de la nuit,
Cet astre, seul espoir d'une attente charmée,
Le firmament s'éteint, ta seule étoile luit.

Plus d'étoiles au ciel quand ta lumière brille,
C'est l'éclipse du Sud et du Septentrion ;
Et les Pléiades d'or, radieuse famille,
Se voilent du brouillard que leur jette Orion.

Alors, qu'ai-je besoin qu'un ciel serein m'éclaire,
Quand ton soleil des nuits vient éclairer mes pas ?
Je vois à ton balcon mon étoile polaire,
Ce phare de l'amour qui ne me trompe pas !

*

Ces vers, je les ai faits, une nuit, dans un rêve,
Lorsque je m'endormis dans l'horizon lointain,
Rêve d'or qui s'éteint quand le soleil se lève,
Nuage qui se mêle aux vapeurs du matin !

AVEC UN BOUQUET DE VIOLETTES

ENVOYÉ A PARIS.

31 janvier.

Exacte en amitié, comme toujours vous l'êtes,
Que faites-vous encor sous votre ciel glacé ?
Quel oubli des saisons ! Voici des violettes
Qui vous disent pour moi que l'hiver est passé !

LA FILLE DE L'AIR

A MADEMOISELLE TAGLIONI

Ma vie est faite de songes
Inconnus dans vos cités ;
J'aime mieux leurs doux mensonges
Que vos tristes vérités.
Par mes ailes soutenue,
Je n'habite que la nue ;
La terre m'est peu connue ;
Un Dieu garde mon sommeil.
Toujours sereine et contente,
Je m'endors sous une tente
Qui se déploie éclatante
Comme un trône de vermeil.

Du haut du ciel solitaire,
A l'aurore de mes ans,

J'ai pris en dédain la terre,
Où tous les pas sont pesants.
Oh ! comme on est bien loin d'elle !
Je poursuis à tire-d'aile
L'alouette et l'hirondelle
Aussi loin que je le veux.
Quand la nuit couvre le globe,
Aux étoiles je dérobe
Des franges d'or pour ma robe,
Des rubis pour mes cheveux.

Souvent, d'une aile timide,
Je m'abats sur les roseaux,
Tout près d'une grotte humide
Où dorment de fraîches eaux.
Le doux bruit de la fontaine,
A mon oreille incertaine,
Couvre la clameur lointaine
De vos palais soucieux ;
Et, par mes lèvres rasée,
Votre campagne embrasée
Boit la divine rosée
Que je lui porte des cieux !

UN JOUR D'AVRIL

Il est un jour charmant, le plus beau de l'année,
C'est lorsqu'après l'hiver la nature fanée
Ressuscite au soleil et reprend ces couleurs
Qu'une aurore d'avril lui rend avec ses fleurs.
Tout est gai ce jour-là, tout revit, tout respire ;
L'oiseau chante, le ciel donne un premier sourire,
La terre le lui rend ; des murmures soudains,
Suspendus par l'hiver, ravissent les jardins ;
La rivière, longtemps par la glace couverte,
Embrasse enfin ses ponts, toute joyeuse et verte ;
La femme, dépouillant les fourrures du Nord,
S'épanouit à l'air, parmi les fleurs, et sort
Dans ce premier soleil qui rayonne sur elle,
En parure d'avril, jouant avec l'ombrelle,
Riant aux inconnus et donnant de l'espoir
A ces passants qu'elle est heureuse de revoir.

CHANSON DE RHODES

Sais-tu bien que tu t'exposes
Aux surprises de l'émir,
Forban de l'île des roses,
Qui, sous tes portes mal closes,
Choisis la nuit pour dormir ?

C'est l'heure où tes camarades
Répondent à ton appel ;
Plus lestes que les dorades,
Ils enlèvent dans leurs rades
Les marchands de l'Archipel.

Tu sais que la blonde aurore
Trahit ce que nous faisons ;

Tu sais que le soleil dore
Une voile grecque ou more
Suspecte aux deux horizons ?

La sombre nuit favorise
Les voiliers et les rameurs ;
La nuit, toute chose est grise,
Et nous savourons la brise
Qui nous donne ses primeurs.

Dans de lascives entraves
Ton corps s'est-il engourdi ?
Laisse dormir les esclaves ;
Le jour est la nuit des braves,
Et ton minuit est midi.

CHANT DE L'ALMÉE

PANTOUM INDIEN

Dans l'azur, région sereine,
Les colombes au vol joyeux,
Comme un collier blanc qui s'égrène,
Passent..... et je les suis des yeux.

Mon cœur gémit; d'où me vient-elle,
Une tristesse si mortelle ?

Où vont ces colombes légères
Que l'oiseau de la nuit attend ?
Où vont ces blanches messagères?...
Au palais du jour éclatant.

Durera-t-il longtemps encore,
Le sombre ennui qui me dévore ?

Ah! je vois frémir une d'elles!
Son sang a coulé, pauvre sœur!
Quittant ses compagnes fidèles,
Elle tombe aux pieds du chasseur!

Sombre tourment de ma pensée,
Comme elle aussi je suis blessée...

Hélas! innocente colombe
Tombée au doux jardin des fleurs,
Tu meurs sans avoir une tombe,
L'œil qui te voit n'a pas de pleurs!

Et, comme toi, tout m'abandonne!
Mais je suis femme, et je pardonne!

L'ÉMIR DE BENGADOR

Si tu savais que je t'adore,
Comme l'étoile aime le ciel,
Comme l'abeille du Mysore
Aime la fleur où naît le miel,
Tu viendrais, à l'heure où le Gange
Au golfe bleu va s'endormir,
Tu viendrais t'asseoir, ô mon ange,
Sous les rosiers de ton émir !

Là, ma douce reine,
Sous la nuit sereine,
Après un beau jour,
Les fleurs ranimées,

Les rives aimées,
Les nuits embaumées,
Tout parle d'amour.

Si tu venais, ô non pareille,
Comme tu faisais autrefois,
Pour dérouler à mon oreille
Toutes les perles de ta voix,
Je te donnerais, ô mon ange,
Mon beau palais de Bengador,
Qui met son jardin sur le Gange
Et sur la mer ses balcons d'or !

Là, ma douce reine,
Sous la nuit sereine,
Après un beau jour,
Les fleurs ranimées,
Les rives aimées,
Les nuits embaumées,
Tout parle d'amour.

Si tu savais quelle merveille
Change d'un signe de ma main
La pauvre fille de la veille
En sultane du lendemain,
Tu croirais demain, ô mon ange,
Que le dieu bleu du firmament
Est descendu sur notre Gange
Avec le nom de ton amant !

Là, ma douce reine,
Sous la nuit sereine,
Après un beau jour,
Les fleurs ranimées,
Les rives aimées,
Les nuits embaumées,
Tout parle d'amour.

O vierge ! tu marches l'égale
Des houris du séjour divin ;
Pour te détrôner, le Bengale
Dans ses fleurs chercherait en vain !
Viens ! oh ! viens à l'heure où le Gange
Au golfe bleu va s'endormir ;
Viens replier tes ailes d'ange
Sous les rosiers de ton émir !

Là, ma douce reine,
Sous la nuit sereine,
Après un beau jour,
Les fleurs ranimées,
Les rives aimées,
Les nuits embaumées,
Tout parle d'amour.

LA FILLE DE GOLCONDE

Près du lac bleu, tiède rivage,
Sous les cascades d'Élora,
Je vis passer dans mon jeune âge
Celle que mon cœur adora,
Et je lui dis : — Rien ne t'égale,
Trésor de perle et de corail,
Aureng-Zeb, le roi du Bengale,
Languit pour toi dans son sérail.

Oh ! qui me le rendra,
Le doux rivage
De mon jeune âge ?
Oh ! qui me redira

La voix charmante
De mon amante
Sous les cascades d'Élora ?

Je lui disais : — L'astre qui brille
Au front du dieu bleu, tous les soirs,
A moins d'éclat, charmante fille,
Que les rayons de tes yeux noirs.
Conte-moi les plaintes touchantes
De la sultane de Delhy ;
Je les aime quand tu les chantes
Avec ta voix de bengali.

Oh ! qui me le rendra,
Le doux rivage
De mon jeune âge ?
Oh ! qui me redira
La voix charmante
De mon amante
Sous les cascades d'Élora ?

Elle n'avait pas sa seconde,
Lorsqu'à seize ans elle arriva,
Avec les filles de Golconde,
A la fête du dieu Siva.
Sur vingt rivales des plus fières,
C'est elle que l'on vint choisir,
Et le sultan des cinq rivières
En fit présent à son vizir.

Oh ! qui me le rendra,
Le doux rivage
De mon jeune âge ?
Oh ! qui me redira
La voix charmante
De mon amante
Sous les cascades d'Élora ?

A l'heure où le grand tigre rôde,
Un soir, en vain, je l'attendis ;
Un jeune bonze, à la pagode,
Me la fit voir en paradis :
Elle m'attend dans l'autre vie ;
Le dieu bleu qui me la donna,
Le dieu jaloux me l'a ravie
Pour son jardin de Mandana.

Oh ! qui me le rendra,
Le doux rivage
De mon jeune âge ?
Oh ! qui me redira
La voix charmante
De mon amante
Sous les cascades d'Élora ?

A UNE CRÉOLE

Un jour d'hiver bien triste
Le souffle de janvier,
Sur les toits de l'artiste,
Agitait son clavier ;

A la femme de l'Inde
Pleurant son paradis,
Sur des notes du Pindé,
Pour l'égayer, je dis :

O nouvelle venue
Sur le pont d'un trois-mâts,
Jeune fleur inconnue
Dans nos tristes climats !

Vous qui fûtes bercée,
Loin du linceul des lits,
Sur la fleur balancée
Au chant des bengalis ;

Vous, dont le pied créole,
A son premier élan,
Fendit la vague folle
Qui baigne Ceylan ;

Comme vous devez rire
De ce que nous faisons
Sur le parquet de cire
De nos froides maisons !

Et l'amour?... Avouez, madame,
Que, dans Paris, en tout endroit,
De Chaillot jusqu'à Notre-Dame
Il est logé bien à l'étroit !

Ainsi, dans l'hôtel où vous êtes,
On compte chacun de vos pas,
Chaque maison a cinq gazettes
Qu'on parle et qu'on n'imprime pas.

Sur la rive gauche ou la droite
Les femmes ont, dans tout quartier,
Pour harem une chambre étroite
Et pour eunuque leur portier.

Au coin d'une fenêtre sombre,
Ouvverte au regard du public,
On peut se promener à l'ombre
De l'œillet et du basilic.

Votre eau de bain est mesurée,
Derrière un pudique rideau,
Par une fontaine filtrée
Ou par un sylvain, porteur d'eau.

L'hiver est long, l'été commence
Au mois de juillet, un peu tard,
Froid comme l'air d'une romance,
Ennuyeux comme saint Médard.

C'est étonnant comme on s'ennuie
Dans un château plein de gaieté !
Tout arbre n'est qu'un parapluie
Dans la quinzaine de l'été.

Si dans un bois on se retire
Pour chercher un rhume et la paix,
On ne voit pas un seul Tityre
Assis sous un tilleul épais.

Mais, par l'effet d'un jeu de prisme
Formé sous un brouillard flottant,
On voit le dieu du rhumatisme
Couché sur le bord d'un étang.

Si l'amour s'assoit sur la mousse,
Hélas ! il se lève bientôt ;
Quittant son arc, Cupidon tousse,
Et se couvre d'un paletot.

Le petit dieu, cachant son aile,
Révant au pays grec d'Othon,
Endosse un gilet de flanelle,
Et prend un bonnet de coton.

Et, dans la saison destinée
Aux douceurs des joyeux ébats,
Il s'assoit dans la cheminée,
Et lit le *Journal des Débats*.

*

O créole de l'Inde ! exilée adorable,
Reine du Chattiram aux colonnes d'érable,
Ne regrettez-vous pas, dites, les chauds abris

Où sur le bord des lacs, miroirs tièdes et calmes,
L'arbre laisse passer sous ses dômes de palmes
Un nuage de colibris?

Où le ciel à l'Éden nous oblige de croire ?
Où le magnolia sème ses fleurs d'ivoire
Sur les pieds de l'esclave et les pieds de l'émir ?
Où l'amour peut trouver, sans témoins et sans voiles,
L'alcôve d'aloës pour veiller aux étoiles,
Le lit de gazon pour dormir ?

Où, dans un lac voisin qu'un premier rayon dore,
La fille du nabab, levée avec l'aurore,
Nage en charmant l'écho de son rire d'enfant,
Et, belle de fraîcheur, par la route connue,
Rentre au toit nuptial, assise demi-nue
Sur la cime d'un éléphant ?

Amour, fleur et soleil ! ô trinité divine !
O richesse de tous, par qui Dieu se devine !
Dieu créa pour vous trois ces horizons hindoux,
Beau cadre où, sans hiver, la nature animée
Fait le soleil plus grand, la fleur plus embaumée,
Le baiser créateur plus doux !

A UNE PERRUCHE MULTICOLORE

Quand sur le perchoir de ta cage
Tu prends un maintien soucieux,
Tu penses sans doute au bocage
Où tu naquis, sous d'autres cieux.

Comme tu dois trouver étrange
Tout le fracas que nous faisons,
Toi, fille des déserts du Gange,
Pays des calmes horizons !

Oui, ta surprise est sans pareille,
Lorsqu'ouvrant l'œil tous les matins,
Dans Paris tu prêtes l'oreille
A tous ses tonnerres lointains.

En toi-même tu te recueilles,
Et dis : Que sont-ils devenus,
Ces murmures de larges feuilles,
Ce chant de mes oiseaux connus ?

Ces bruits d'eaux vives sous la zone
Que mon soleil de feu dora ?
La cataracte qui résonne
Aux solitudes d'Élora ?

La voix d'un grand fleuve, sortie
De la nuit des gouffres béants, .
Et sur le rivage engloutie
Dans le flot bleu des océans ?

Le miroir du lac qui se brise
Sous l'aile et le bec du ramier ?
Le jeu matinal de la brise
Avec la cime du palmier !

Toute cette vague harmonie
Dont la nature fait sa voix,
Qui se perd sous l'ombre infinie
De mes vallons et de mes bois ?

Pauvre oiseau, charmant cénobite,
Entre les tiens favorisé,
Oui, tout change quand on habite
Un beau pays civilisé.

Ainsi, dans ton Inde chérie,
Au fond des bois et des vallons,
Tu n'entends pas la voix qui crie :
Marchand d'habits et vieux galons !

Tu n'entends pas ces bruits de foule,
Ces pavés que nous écrasons,
Ce féroce omnibus qui roule
En déracinant les maisons ;

Et les orgues de Barbarie,
Avec leurs faussets déchirants,
Orchestre affreux qui se marie
A la voix des ténors errants ;

La clameur d'une immense ville,
Les échos de tous ses faubourgs ;
Une armée au pas qui défile
Avec musique et vingt tambours ;

Et, sous un ciel qui toujours pleure
Et chante faux sur tous les tons,
Douze mille fiacres à l'heure
Labourant cent mille piétons.

Oiseau, je veux ouvrir ta cage,
Oui, tu seras libre demain...
Non, il est trop loin, ton bocage,
Et tu n'en sais pas le chemin.

CHANT DE MOUNOUSSAMY

O stupide étranger ! quelles mœurs sont les tiennes ?
Comment donc vivez-vous dans vos cités chrétiennes ?
Quoi ! je t'ouvre ma porte et je te fais asseoir
A ma table, à côté de ma femme fidèle,
Et tout à coup, chez moi, tu veux t'emparer d'elle,
Et l'enlever le même soir !

O frère Européen ! tu te crois donc de taille,
Tu te crois donc de force à me livrer bataille,
A lutter avec moi dans mes amours ! Enfant !
Sais-tu que ma vigueur, jour et nuit sans égale,
Ravit la femme et tue un tigre de Bengale,
Comme ferait un éléphant ?

Écoute bien ceci !... lorsque le pieux bonze
Eut mis la main d'Héva dans mes deux mains de bronze
Et qu'il la fit ainsi ma femme, et nous lia,
Je conduisis, le soir, cette vierge chérie
Dans ma maison du lac, sous l'arcade fleurie
Qu'embaume le magnolia.

Mes esclaves veillaient dans les bois solitaires
Pour écarter au loin les agiles panthères,
Rien ne devant troubler la paix de cette nuit.
Je ne voulais avoir pour témoin de ma veille
Que le regard de Dieu, qui sur nous toujours veille,
Sainte étoile qui toujours luit!

Cette nuit, si chacun de mes baisers de flamme,
Arrivés sur ma lèvre et partis de mon âme,
Eût fait tomber un arbre au bois que nous aimons,
On n'aurait plus trouvé, l'aurore étant venue,
Qu'un désert sablonneux, une campagne nue,
Des bords du lac au pied des monts.

Eh bien ! quand le jour vint, je partis pour la chasse.
Mes péons m'attendaient debout sur la terrasse ;
On lança les chevaux vers les mornes lointains ;
Les jungles murmuraient des colères félines ;
Nous livrâmes bataille à toutes les collines,
Tous nos fusils furent éteints !

Nous primes nos poignards : jø montais ma cavale,
La blanche Rouvera, qui n'a point de rivale ;
Un tigre s'abattit sur son poitrail ; ma main
Le perça de trois coups ; on lui prit sa fourrure,
A mon lit nuptial elle sert de parure...

Et ma noce eut ce lendemain.

Oui, penses-tu, la force est une belle chose,
Mais que dira l'esprit quand l'amour se repose? —
Ce qu'il dira? Crois-tu, voyageur étourdi,
Que mon soleil, plus grand qu'au pays où vous êtes,
Ne réchauffe pas mieux la langue des poètes,

Avec son éternel midi?

Votre idiome sourd, aux nébuleuses teintes,
Formé d'alluvions de vingt langues éteintes,
Vaut-il la langue d'or des artistes géants
Qui sculptèrent nos monts en récitant des odes,
Et, comme des épis, semèrent les pagodes

Aux rives de deux Océans?

C'est nous qui la parlons, cette langue sonore,
Qu'un premier homme apprit au berceau de l'aurore,
Et, quand la femme entend ce que nous lui disons,
Il n'est pas un écho plus doux à son oreille.

Noble langue ! écoutons, pour trouver sa pareille,

La mer qui parle aux horizons !

Va, botaniste errant, voyageur philanthrope,
Remonte sur ton brick, va revoir ton Europe ;
Ton amour n'aurait pas ici d'heureuse fin.
Pour les trésors d'autrui bien vite tu t'enflames !
Pars ; dans ces beaux pays où nous gardons nos femmes,
Les amoureux meurent de faim !

ÉPITAPHE DE MADAME BOSIO *

Elle avait tout ce qu'on envie,
Elle reçut tout en naissant ;
Tout, excepté la longue vie :
Elle est morte en la commençant !

La Mort, jalouse de la Gloire,
Brisant un avenir si beau,
N'ensevelit pas sa mémoire
Sous le marbre de ce tombeau.

Elle n'est plus, sa gloire reste ;
Dieu le veut, respectons ses lois :
Dans les anges du chœur céleste
Il manquait, sans doute, une voix !

* Madame Bosio, célèbre cantatrice que nous avons tous applaudie aux Italiens, est morte à Pétersbourg, à la fleur de son âge : son mari lui a fait élever un magnifique tombeau dans cette ville, et m'ayant demandé une épitaphe, je lui ai envoyé les vers qui sont inscrits sur le funèbre monument.

LA SOEUR DE CHARITÉ

Le ciel est pur, la plaine est large ;
L'air sourit aux fleurs du printemps.
Clairons, tambours, sonnez la charge
Pour deux cent mille combattants !
Le soir, la victoire est certaine ;
On inscrit ce jour solennel ;
Le sergent passe capitaine,
Le major passe colonel.
Les lauriers ornent les bannières,
Les fleurs couronnent les canons ;
Les croix pleuvent aux boutonnières,
La Gloire illustre tous les noms !

Ce beau jour vivra dans l'Histoire !
Et Clio, prenant son burin,

Inscrit le nom de la Victoire
Sur un papier, feuille d'airain.
Les cités, comme les villages,
Èlèvent, sur tous les chemins,
Des arcs de fleurs et de feuillages,
Comme sous les consuls romains.
La Grande Ville, ranimée,
Se donne un long jour de repos,
Pour embrasser toute une armée
Et saluer tous ses drapeaux.

Quand le feu des combats scintille,
Sous un hangar mal abrité,
On distingue une pauvre fille,
Un ange, Sœur de charité.
Toutes ses œuvres sont bénies :
Elle passe à travers les rangs ;
Elle soigne les agonies ;
Elle console les mourants.
Après la journée immortelle,
Quand s'éteint le dernier canon,
Personne ne parlera d'elle...
Dieu seul a retenu son nom !...

BALLADE CORSE

Par un jour de mai brillant de lumière,
Du bois de sapins qui couvre les monts,
Le brigand sortit, et sur la lisière
Il vint cheminer du pas des démons.

Pourquoi son œil sombre au même instant brille ?
Qu'a-t-il aperçu marchant vers le bois ?
Un ange du ciel, une jeune fille,
Priant et chantant de sa douce voix.

Jeune fleur d'amour, jeune fleur vivante,
Elle s'avancait le cœur tout joyeux...
Et, dans un regard rempli d'épouvante,
Le bandit fatal la suivait des yeux.

Va, chemine ainsi, pauvre jeune fille,
Tes plus beaux trésors sont tes yeux charmants ;
Avec ton panier, va sous la charmille,
Et garde tes fleurs, ou tes diamants.

C'est ce qu'il disait au fond de son âme.
Une idée horrible a brûlé son front,
Sa lèvre frémit, son œil noir s'enflamme :
Quand il est tout seul, le crime est bien prompt!

Aux cœurs innocents toujours le ciel donne
Le secours sauveur qu'on n'attendait pas :
Sous un chêne vert la sainte Madone
Du Corse bandit arrête le pas.

Il reste immobile, et sur la prairie
Il laisse passer la timide enfant ;
Il la voit marcher vers sa métairie :
L'enfer est vaincu, le ciel triomphant.

Rentre dans ton bois, rien ne peut atteindre
L'angélique front que le ciel défend.
Le val est désert, le jour va s'éteindre ;
La sainte Madone a sauvé l'enfant!...

L'ÉVENTAIL

VERS IMPROVISÉS ET ÉCRITS SUR L'ÉVENTAIL DE MADAME MILLAUD.

La Fable est la seule histoire
Qui puisse éclairer nos pas ;
Aussi devons-nous la croire,
Car la Fable ne ment pas .

Donc, la Fable à son aurore
Eut Homère pour souffleur,
Et créa Zéphyre et Flore,
La brise amusant la fleur.

Quand le soleil, dans la plaine,
Brûlait un jardin charmant,
Flore reprenait haleine
Au souffle de son amant.

Quand les pauvres dieux du Pinde
Furent vendus en détail,
Zéphyre partit pour l'Inde ;
Le dieu se fit éventail.

Puis il dit : « Servons encore
« Ou mes filles, ou mes sœurs,
« Tout ce que l'Amour adore,
« Ou les femmes ou les fleurs. »

Fier de sa forme seconde,
Beau de nacre et de corail,
Il s'envola vers Golconde
Et tomba dans un sérail,

Sous le palmier où s'abrite,
Pour garder son teint vermeil,
La sultane favorite
Brouillée avec le soleil.

Du sérail à la pagode,
L'éventail prit son élan ;
L'Inde le mit à la mode
De Golconde à Ceylan.

Puis il fit le tour du globe,
Toujours donnant la fraîcheur
Au corsage d'une robe,
Au calice d'une fleur.

GÉRARD DE NERVAL

Il est mort !... Tôt ou tard le malheur se décide !...
Mort dans l'étouffement de janvier homicide,
Sur le sombre pavé d'un carrefour étroit,
Par une nuit de deuil, de misère et de froid !
Il aimait le soleil ; l'été le faisait vivre :
En juin, le long des quais, il achetait un livre,
Il vendait un article au caissier d'un journal,
Prenait à travers champs un chemin vicinal,
Et s'en allait rêvant, par les berges fleuries,
Par les souples gazons, par les molles prairies,
Écoutant les oiseaux, respirant l'air des cieux,
Et ne demandant rien, poète ambitieux !
Mais l'hiver, ah ! l'hiver !... adieu ces promenades !

Horace n'allait plus poursuivre les Ménades
Quand la neige étendait son grand linceul poli
Sur la crête des monts qui bordent Tivoli.
Gérard, emprisonné dans cette ville étroite
Et souffrant de l'onglée aux doigts de sa main droite,
N'écrivait plus ; ses yeux, par la douleur éteints,
Se tournaient vers l'azur des horizons lointains,
Vers l'Orient aimé, chimère poursuivie
Dans un rêve sans fin, le rêve de sa vie !
Voyage bien coûteux, quand il faut le payer !
L'argent manque toujours à qui sait l'employer !
Or, l'autre nuit, vaguant en pleine solitude,
Caressant du regard son rêve d'habitude,
Et souffrant, sans trouver le doux abri d'un toit,
Le froid de la douleur et la douleur du froid,
Il a désespéré de tout, et sa pensée
Pour un dernier voyage au ciel s'est adressée,
Voyage de la Mort, voyage diligent
Que font au même prix le riche et l'indigent !

A MADAME GUEYMARD *

A LILIA.

La nature, toujours avare
Des biens que nous lui demandons,
Fit pour vous une chose rare
En vous prodiguant tous ses dons :

De l'artiste les nobles flammes ;
Un chant par les anges noté ;
Et les deux grands trésors des femmes :
La grâce unie à la beauté ;

Richesses avec vous écloses !
Mais où donc avez-vous appris

* J'ai écrit ces vers sur l'album de madame Gueymard,
après la première représentation d'*Herculanum*.

Les secrets des antiques choses,
Tout ce qu'un poète a compris ?

Dans quel divin Conservatoire
Avez-vous fait les premiers pas ?
Qui vous enseigna de l'histoire
Tout ce qu'un savant ne sait pas ?

Qui vous a dicté cette antienne
Que chantait, la palme à la main,
La jeune martyre chrétienne
Aux bourreaux du cirque romain !

Quel peintre, en ce siècle trop sage
Où Raphaël ne parle plus,
Dessina pour votre visage
L'extase sainte des élus ?

Qui donc vous apprit par quels charmes,
Quel pouvoir magique et vainqueur
On peut extraire tant de larmes
Aux sources secrètes du cœur ?

Dites-nous, jeune femme, née
Si loin de l'Orient vermeil,
Dites-nous, qui vous l'a donnée,
La flamme fille du soleil ?

Ne répondez pas... Il faut taire,
Au théâtre, tous les secrets ;
Ne révélez point ce mystère,
Les hommes sont trop indiscrets.

Chantez toujours, ange ou sirène,
Lyre d'or, brise de l'été,
Jeune femme contemporaine
Des femmes de l'antiquité !

UNE TRAVERSÉE

Les nombreux passagers qui, traversant les ondes,
S'en vont, sur un vaisseau, visiter les deux mondes,
Que leur voyage soit serein ou désastreux,
S'accordent tous pour vivre en bons frères entre eux :
L'immensité des mers, flottantes solitudes,
L'avenir tout voilé de ses incertitudes,
Les périls de la veille et ceux du lendemain ;
Tout leur fait un devoir de se serrer la main ;
Et, timides, groupés sur la même coquille,
Ils forment, en passant, une seule famille.
La terre est un navire, un globe aérien,
Couvert de passagers qui ne connaissent rien,
Qui ne sauront jamais désigner ou décrire
Quel port de l'infini doit toucher leur navire,

Quel rivage infernal, ou divin, ils verront
Surgir dans l'air immense, où leurs yeux plongeront ;
Eh bien ! au lieu de faire, avec un calme sage,
Unis et fraternels, ce terrible passage ;
Au lieu de l'accomplir, ce ténébreux chemin,
Le sourire à la lèvre et la main dans la main,
Ils voyagent, troublant par la haine ou l'envie
Ce que Dieu leur donna de minutes de vie,
A la moindre raison, déchirant sans pitié
Le pacte solennel que signa l'amitié.
Et comme si la mort, à toutes les frontières,
N'engraissait pas trop bien l'herbe des cimetières,
Ces pèlerins d'une heure, ici-bas, en passant,
Batailleurs éternels, se nourrissent de sang !

LA VIE D'UN CIGARE *

RÊVERIE PHILOSOPHIQUE.

Il est brillant, il sort de cette île embaumée,
Reine des mers et jardin du soleil;
L'azur colore sa fumée,
Son premier rayon est vermeil.

Il lance à la nue
Un sillon bleu;
Tout diminue
Tabac et feu;
Songe illusoire,
Aérien;
Gloire,
Rien!

* Cette poésie a été mise en musique par M. Alfred Mutel,
et elle est en vente chez l'éditeur Girod.

Ainsi des vanités, ainsi de toute chose ,
Rêves des nuits, effacés le matin ;
Feuilles de laurier ou de rose ,
Hélas! ont le même destin!
Tout n'est que fumée ,
Dit un grand roi ,
Ma bien - aimée ,
Excepté toi.
Quel amour change
Mon doute en foi?
Ange ,
Toi.

AU BOIS SOUS LA MONTAGNE

14 août 1838, Gènes.

Six mille ans ont passé sur ces montagnes grises ;
Et la nuit, quand la mer frissonne sous les brises
Et que, tout incliné, le pin mélodieux
Au soleil qui se couche exhale ses adieux,
Un céleste parfum embaume ces vallées,
Ces grands bois de résine aux brûlantes allées,
Ces vieux rocs insurgés qui bornent l'horizon,
Ce désert sablonneux, ce sauvage gazon,
Ces tapis de granit que la mousse constelle,
Ce sol tout émaillé de thym et d'immortelle ;
Et depuis que la terre a vu son premier jour
Ces nocturnes parfums ici versent l'amour !
Eh bien ! jamais un être égaré sous l'étoile,
Dans ce discret vallon que le feuillage voile,

Jamais n'a recueilli ces doux enivremments,
Ces extases du cœur, ces bienheureux moments :
C'est toujours pour Dieu seul qu'est monté jusqu'aux
Le concert odorant de ces nuits inconnues : [nues
Jamais l'homme ne vint saisir dans ce désert
Une part du festin que son ange lui sert.
Aussi, quand j'y passai, l'autre nuit, dans un rêve,
L'arbre parlant aux monts, la mer bleue à la grève,
L'astre au ciel, vous à moi, l'univers à nous deux,
Sur ces rocs, le seul bruit de mes pas hasardeux
A réveillé partout, pour inonder mon âme,
Tout ce qui s'est perdu de parfums et de flamme,
Et mon cœur a trouvé, parmi ces pins brûlants,
Dans une seule nuit l'amour de six mille ans !

CRÉSUS A BADE

De son comptoir lointain déserteur d'un moment,
Que faisait-il, Crésus, dans ce site charmant
Qui ravit le penseur, le poète et le sage ?
Il demandait le cours du crédit autrichien,
Et, pour se divertir, il regardait un chien
 Qui regardait le paysage.

LE CREDO DES QUATRE SAISONS

Joyeux fils du poète Horace,
Dans son jardin humble glaneur,
Sur ses sillons trouvant sa trace,
Comme lui, je crois au bonheur !
Je crois au printemps qui m'enivre
Des fleurs que Dieu veut bien semer ;
Je crois à tout ce qui fait vivre
Comme à tout ce qui fait aimer.

Je crois à l'été qui nous dore
Les épis verts et les doux fruits,
Qui fait les larmes de l'aurore
Et la fraîcheur des belles nuits ;
Je crois à l'été qui nous donne

Le cœur joyeux, le teint vermeil ;
Je crois à tout ce qui rayonne,
A tout ce qui vient du soleil !

Je crois à la saison qui verse
Le sang de la vigne aux flacons ;
Qui met tous les tonneaux en perce
Aux clos champenois ou gascons ;
Je crois à tout ce que nous donne
Le Bacchus des buveurs latins ;
Je crois aux larmes de l'automne
Qui sont la gaité des festins.

Je crois à l'hiver qui rassemble
Près du tison les vieux amis,
Et nous fait parler tous ensemble
Le soir quand le couvert est mis.
Si des deux instincts de notre âme
Il faut en perdre la moitié,
Lorsque l'amour éteint sa flamme,
L'hiver fait croire à l'amitié.

A LA RUINE DE MUNZENBERG

(DANS LA HESSE ÉLECTORALE)

Lorsque ta haute tour dans un ciel pur s'élançe,
Et qu'à ses pieds on rêve, assis sur le gazon,
Quel fracas retentit, et sort de ton silence !
Quel long crépe de deuil couvre cet horizon !

O ruine ! quel bras a foudroyé tes pierres
En semant ce gazon de tant de blocs épars ?
Quel fossoyeur a mis tes donjons sous tes lierres ?
Quelle main de géant a fauché tes remparts ?

Oui, ce fut en un jour de féroce bataille
Par la plaine livrée à ce mont des vautours,
Au temps où les guerriers étaient si hauts de taille
Que pour la mesurer il leur fallait des tours !

Oui, ce fut un beau jour !... Ces voûtes étaient pleines
De pauvres laboureurs chassés de leurs vallons,
Desoldats, de vassaux, de belles châtelaines,
De vieillards entourés de jeunes pages blonds !

L'ennemi se rua partout ! Partout les tombes
S'ouvrirent, et le sang sur les fleurs ruissela :
On tua les vautours, on garda les colombes...
O gloire ! c'est ton nom que l'on donne à cela !

LE VOYAGE EN COMÈTE

SONGE D'ÉTÉ

Qui peut dire quel est son rôle ?
Va-t-elle aux horizons lointains,
Lampiste vagabonde et folle,
Rallumer les soleils éteints ?

Avec la flamme au ciel ravie,
Sœur des Titans ressuscités,
Va-t-elle aussi semer la vie
Sur les globes inhabités ?

Serait-ce le navire immense
Où montent, radieux et beaux,
Les morts envolés des tombeaux,
Quand leur éternité commence ?

Après la mort et son réveil,
Il est possible qu'on nous mette
Dans le wagon d'une comète,
Au chemin d'azur du soleil.

Aux stations de la frontière
Un ange conducteur paraît,
En criant à chaque portière :
SATURNE ! cinq siècles d'arrêt.

On se plaint !... Que peut-on faire
En un temps si raccourci ?
D'autres disent : — Je préfère
Descendre et rester ici.

A remonter on invite,
Et la comète fend l'air ;
On se plaint d'aller moins vite
Que le vent, ou que l'éclair.

On demande, avec instance,
Pour que chacun soit content,
Qu'on supprime la distance,
Et qu'on arrive en partant.

On se plaint encore d'être
A l'étroit — nous demandons
Pour chaque homme, un kilomètre
De coussins et d'édredons.

Toujours mêmes exigences,
Mêmes plaintes, mêmes cris,
Comme au temps des diligences
Sur la route de Paris.

On veut qu'à chaque seconde
L'archange, dans son cerveau,
Pour amuser tout le monde,
Découvre un monde nouveau.

On veut que dans chaque sphère
Étape de l'infini,
Tous les soirs, Dieu fasse faire
Cinq actes à Rossini.

Et quand, sur une banquette,
Part un murmure de voix,
L'ange accueille la requête
Et satisfait les convois.

Vive la mort qui nous livre
Ce voyage des élus !
Vive la mort qui fait vivre
Dans l'air où l'on ne meurt plus !

Là tous nos vœux doivent tendre :
Avec ce songe d'été
Sans ennuis on peut attendre
La fin de l'éternité.

JEAN NOEL

CHANSON *

Jean Noël, matelot de Nantes,
A sa femme disait un soir :
J'ai vu des choses étonnantes,
Et je ne veux plus les revoir.
J'ai fait cinq fois le tour du monde
Sur des navires à trois ponts ;
Je sais qu'il fait chaud à Golconde,
Et qu'il fait froid chez les Lapons.
Eh bien ! de Singapour à Nantes,
Mes yeux n'ont rien vu de plus beau
Que ton enfant, lorsque tu chantes
Pour l'endormir dans son berceau.

* Cette chanson et celle du *Credo* ont été mises en musique par Alfred Mutel, et se vendent chez l'éditeur Girod.

Vers le sud, où le vent sommeille,
J'ai vu sur les deux horizons
Les vaisseaux de la mer Vermeille
Porter de l'or pour cargaisons.
J'ai vu, dans l'Inde, des gondoles
Où les esclaves du sérail,
Au lieu de goujons et de soles,
Pêchaient la perle et le corail.
Eh bien ! de Singapour à Nantes,
Mes yeux n'ont rien vu de plus beau,
Que ton enfant, lorsque tu chantes
Pour l'endormir dans son berceau.

J'ai vu la Chine ! Oui, je l'assure,
Elle est couverte de Chinois
Et de femmes dont la chaussure
Est une coquille de noix.
J'ai vu la Chine toute pleine
Des gros rubis de Bengador,
Avec des tours de porcelaine,
Et des temples aux tuiles d'or !
Eh bien ! de Singapour à Nantes,
Mes yeux n'ont rien vu de plus beau
Que ton enfant, lorsque tu chantes
Pour l'endormir dans son berceau.

Adieu la mer, je me débarque ;
Mettons-nous à l'abri du vent ;

J'étais sujet, je suis monarque
Entre ma femme et mon enfant !
Dans l'alcôve, après le voyage,
J'ai trouvé le plus doux climat,
Et sous le clocher du village,
On dort bien mieux qu'au pied d'un mât.
Béni soit Dieu qui nous rassemble
Auprès de notre enfant si beau !
Nous chanterons, le soir, ensemble,
Pour l'endormir dans son berceau.

LE MERRIMAC ET LE MONITOR

FABLE

Un jour, le *Merrimac*, vêtu de sa cuirasse,
S'en allait en chasse
Pour mettre aux abois
Les vaisseaux de bois.
C'est un vieux corsaire créole
Qui méprise Neptune, et se moque d'Éole,
Comme dirait Viennet, classique sans rival.
C'est un flottant mastodonte
Qui tient la mer, et la dompte,
Tel qu'un bon écuyer, maîtrisant un cheval.
Sur les grands fleuves, semés d'îles,
Dans les golfes américains,
Il faisait fuir les crocodiles,
Il épouvantait les requins.
Un jour, comme au jeu des régates,
Il s'avançait joyeusement,

Lorsque, sur l'humide élément,
Il vit à l'ancre, trois frégates ;
Trois géants, avec de beaux noms,
Avec des membrures solides,
Et des mâchoires de canons,
A dévorer les Pyramides,
Le grand Sphinx et les deux Memnons.
Ces trois vaisseaux, affamés de batailles,
N'ayant pas un corsaire à mettre sous la dent,
Riaient sous cape, en regardant
Le nain qui s'avançait sous un manteau d'écailles,
Comme un esturgeon imprudent.
Le *Cumberland* disait : — Laissez faire, il approche,
Et je vais l'accueillir avec un feu roulant ;
Feu partout!... Et le nain, calme comme une roche,
Tira son poignard de sa poche,
Et poignarda le *Cumberland* !
Le *Merrimac*, tout fier de sa victoire,
L'inscrivait sur un promontoire,
Lorsque le *Monitor*, aussi plat qu'un radeau,
Montrant sa surface à fleur d'eau,
Vengea le *Cumberland* ! Il se mit sur la trace
Du pauvre *Merrimac*, et troua sa cuirasse :
Si bien que ce vainqueur demeura convaincu
Qu'il était vulnérable, et qu'il était vaincu.
Au fond du *Monitor* l'équipage s'embrasse !
Pendant que lord Armstrong, un de ces fabricants
Qui, pour la paix du monde, inventent des volcans,

Faisant rougir du fer, au fond de son étuve,
Contre le *Monitor* préparait un Vésuve
En attendant l'Etna, Cobden survint, et dit :
Ah ! voilà le progrès !... eh bien ! qu'il soit maudit !

Voilà le progrès qu'on annonce !
Grâce à la paix, il va croissant ;
Vous aviez des balles d'une once,
Nous avons des boulets de cent !
Dans la campagne de Crimée

On lançait des obus devant Sébastopol,
Et si la même guerre, un jour, est rallumée,
On lancera sur nous le dôme de Saint-Paul !

Tout l'or des deux Californies

Bardera les vaisseaux de cuirasses de fer,
Et les guerres seront finies

Quand on épuisera le soufre de l'enfer !

Américains, soyez plus sages ;
Reprenez vos anciens usages :
Sur vos fleuves, aux bois épais,
N'ayez qu'une seule patrie ;
Luttez par la noble industrie,
Semez le coton et la paix.

L'artillerie est aux enchères,
Mais ses dépenses sont fort chères
Pour Lincoln comme pour Johnston ;
Employez-les, soldats trop braves,
A racheter tous les esclaves,
Et filez un meilleur coton.

ENTRE LA MER ET LES BOIS DE PINS.

A C. G... Y...

1847

Oui, si tu me disais, sous cette verte arcade,
Où je vois deux soleils, lorsque tu m'apparais :
Explique-moi cet air que chante la cascade,
D'un ton soumis, voici ce que je répondrais :
Je veux passer un mois dans cette solitude,
Et, consacrant mes nuits à l'impossible étude,
Je ne serais pas clair, mais je l'expliquerais.

Oui, si tu me disais, avec ta voix touchante :
Sur ce roc où la vie est douce à peu de frais,
Ami, je veux savoir le beau duo que chante
Le pin avec la mer, aux échos des forêts ;

J'irais vivre dix ans dans un conservatoire,
J'apprendrais la musique, et, sur ce promontoire,
Je le chanterais mal, mais je le chanterais.

Et si tu me disais : Dans ce bocage sombre,
Où l'amour est brûlant, et le gazon si frais,
Des feuilles de ces bois je veux savoir le nombre,
D'un air humble, voici ce que je répondrais :
Dieu seul peut se livrer à ce travail immense.
— C'est vrai, me dirais-tu, mais n'importe, commence.
Je ne finirais pas, mais je commencerais.

CHANT DES BAIGNEUSES

A LESBOS

Chères à Vénus, vierges de notre île,
Filles de la mer, nymphes aux pieds blancs,
Le faune est bien loin, la mer est tranquille,
Le doux zéphir parle aux saules tremblants.

Suspendez au pin la lyre thébaine,
Et livrez sans crainte à ce flot joyeux
Vos cheveux, où l'or coule avec l'ébène,
Vos charmes divins, volupté des yeux.

La femme et la mer ont bien des mystères
Que le vieux Platon n'a jamais compris ;
Le deuil a couvert les flots solitaires
Jusqu'à l'heureux jour où parut Cypris.

Quand elle naquit, la déesse blonde,
L'autel de l'hymen s'éleva plus beau ;
La mer nous rendit la terre féconde,
Amour prit un arc, Hymen un flambeau.

L'autel de l'Hymen n'a plus de fidèles,
Les femmes alors doivent bien s'unir,
Doivent ramener les hommes près d'elles,
Pour rendre meilleur un triste avenir.

Ne regrettez pas, vierges ingénues,
La robe tombée et le lin absent ;
Sur l'autel pieux les Grâces sont nues,
Sur le piédestal, leur marbre est décent.

Adorons Thétis, dédaignons Cybèle,
Le flot donne au corps un attrait plus doux ;
En sortant de l'eau, la femme est plus belle,
Et son amoureux devient son époux.

Livrant au zépbir leurs humides tresses,
Que toutes nos sœurs, dans l'air radieux,
S'élancent des flots, comme des déesses ;
Et tous les mortels se croiront des dieux !

DEVANT LA STATUE DE GUTENBERG

Strasbourg, 1834.

Depuis le premier jour où, créant la lumière,
Dieu fit à l'univers son aurore première,
L'homme a compris qu'il faut, pour éclairer ses pas,
Encor d'autres rayons que le soleil n'a pas.
Cet astre, en dissipant l'obscurité profonde,
Où vagissait alors l'enfance de ce monde,
Illumina les corps ; mais, brusquement surpris,
Le chaos ténébreux resta dans les esprits,
Et la terre tournait, emportant avec elle,
Autour de son soleil, la nuit originelle,
Cette nuit de l'erreur, que, sur les hauts sommets,
L'aurore, en se levant, ne dissipe jamais !

Quand une vérité du céleste domaine
Descendait, en passant par une bouche humaine

Elle expirait, pareille à la lointaine voix
Que l'écho du vallon ne redit qu'une fois.
Quand un cri généreux, une noble pensée,
Se révélaient parfois sur la terre oppressée,
Ils s'éteignaient, pareils aux rapides éclairs
Qu'aucune main ne peut retenir dans les airs.
Tous les sages, assis à l'ombre d'un portique,
Devant les flots d'Égée ou de l'Adriatique,
Tous les graves penseurs qui s'en allaient, semant
L'antique vérité, beau rayon d'un moment,
Savaient tous qu'en tombant, leur parole expirée
Au cap de Sunium, aux rives du Pirée,
Ne rebondirait pas aux horizons lointains
Où les feux du soleil, chaque soir, sont éteints !

Et les fronts s'inclinaient dans le calme des veilles !
Tout à coup, du trésor où Dieu tient ses merveilles,
Aux heures où la foi, pleine d'espoir, attend,
Deux hommes sont sortis, et presque au même instant.
L'un naît dans les rayons de la noble Italie,
L'autre sous le ciel froid que le soleil oublie :
L'un trouve l'Amérique, et sur le monde ancien,
Comme une double tige, il va greffer le sien ;
Et l'autre, en apprenant que la terre et les ondes
N'ont plus qu'un astre seul pour éclairer deux mondes,
Créa l'imprimerie, et Dieu, céleste auteur,
Trouve dans Gutenberg un collaborateur !

Jaillissez maintenant des cratères de l'âme,
Filles de la pensée, ô paroles de flamme !
Sortez des profondeurs des abîmes humains,
O vérités, qu'on doit semer à pleines mains !
Le mot qui tombera de tout front qui s'incline
Noircit mieux qu'autrefois la feuille sibylline
Qu'un souffle intelligent dirige dans les airs,
Oracles des cités, semences des déserts !
Les voilà ces rayons nouveaux que, dans son doute,
L'homme cherchait en vain à la céleste voûte ;
Il n'est plus d'horizon qui puisse retenir
La vérité du jour, promise à l'avenir !
En caractères d'or la lumière ruisselle ;
Un seul mot, s'il est grand, électrique étincelle,
Rencontre devant lui tous les sillons ouverts,
Et dans son auditoire il trouve l'univers !

Aujourd'hui, la vapeur emporte avec ses ailes
Tous ces rayons tracés sur des feuilles nouvelles,
Toutes ces vérités que le génie ardent
Lance aux peuples lointains du fond de l'Occident ;
La mer, dans des sillons de flamme et de fumée,
Voit passer, chaque jour, la flotte accoutumée,
Qui lutte en souveraine avec les vents soumis,
Et jette à tous les ports le message promis.
Lorsque notre cité, grande artère du monde,
Tantôt jardin de fleurs, tantôt volcan qui gronde,
Prononce quelques-uns de ces mots émouvants

Que tous nos frères morts ont légués aux vivants,
Il n'est pas, sur ce globe, un cap, une presqu'île,
Un rivage, une mer orageuse ou tranquille,
Un pays, qui ne soit joyeux en entendant
Cette voix de Paris, soleil de l'Occident !

A LA JEUNESSE

O vérité triste et récente !
Nous ne savons pas à trente ans
Combien il nous faut peu d'instant
Pour nous réveiller à soixante.

DEUXIÈME PARTIE



MON CALENDRIER

A L***

En janvier — que Dieu vous donne,
Au bon soleil, chaude maison,
Où la paresse s'abandonne
Entre la table et le tison !

En février — l'aube dernière
Froide et brumeuse au mont lointain !
La première aube printanière,
Premier rayon d'un doux matin !

En mars — un mois entier de trêve
Du vent, fléau de nos climats ;
Les flots dormiront sur la grève,
Et les pavillons sur les mâts !

En avril — le jour qui voit naître,
Lorsque l'hiver s'ensevelit,
Le lilas à votre fenêtre,
Et le soleil sur votre lit !

En mai — fleurs à pleines corbeilles,
Désertant jardins et sillons,
Vierges du venin des abeilles
Et du baiser des papillons !

En juin — cette villa sonore,
Où l'arbre et l'eau font un doux bruit,
L'alouette y chante à l'aurore,
Et le rossignol à la nuit !

En juillet — promenade douce
Sur le fleuve d'ombres couvert,
Qui baigne l'iris et la mousse,
Et gazouille sous l'arbre vert !

En août — les veilles embaumées
Au clair de lune; au pied des monts,
Sur les rives du ciel aimées,
Près des golfes que nous aimons !

En septembre — un tour en presqu'île,
De Gênes jusqu'à Portici,
Trente jours d'une mer tranquille,
Bon vent qui vous ramène ici !

En octobre — une pluie honnête,
Une seule, qui, sur vos pas,
Laisse toujours la rive nette,
Et ne vous emprisonne pas!

En novembre — un printemps d'automne
Du premier au dernier matin,
Tel que toujours Dieu nous le donne
Par la grâce de saint Martin!

En décembre — une tiède enceinte;
Des fourrures vierges du ver;
Chauds tapis, et l'amitié sainte,
Le plus doux des feux de l'hiver.

Gênes, décembre, le trente,
Par la poste de Milan,
Veille du premier de l'an
De l'an mil huit cent quarante.

TRENTE ET UN DÉCEMBRE

Encore un an qui s'envole
Dans le gouffre du trépas,
Un an que le temps nous vole,
Et qu'il ne nous rendra pas!

Quoi ! sitôt mortes que nées,
Il faut donc les voir toujours
Tomber, ces courtes années,
Aussi longues que des jours !

Toujours vitesse pareille !
Toujours, par un même élan,
Le lendemain et la veille,
Comme aujourd'hui, font un an.

PREMIER JANVIER

c ***

Lève-toi, jour serein ! aurore de l'année,
Lève-toi de splendeur et d'azur couronnée !
Que l'hiver se réchauffe à ta lumière d'or !
Transporte en Orient ce coin de notre globe ;
Beau jour, garde à ton soir la pureté de l'aube,
Comme un jour de moisson au brillant messidor !

L'an nouveau doit surgir dans les rayons ; Dieu même,
Qui toujours dans le ciel songe à vous et vous aime,
A ranimé les bois, les rives et les monts :
Voyez, un doux soleil, perçant les sombres nues,
A répandu ses feux sur les routes connues,
Qui nous mènent, le soir, aux lieux que nous aimons.

C'est pour vous que je veux qu'à cette aube première
Le ciel, à pleins rayons, épanche la lumière,
Afin qu'en vous levant, au lever du soleil,
La gaité des beaux jours de l'Orient venue
Puisse à votre chevet, sans brouillard et sans nue,
Mère de l'an nouveau, charmer votre réveil.

Oui, pour vous, ce beau jour doit prendre un air de fête
Toute l'année alors, comme lui, sera faite,
Faites de soie et d'or, et d'azur et de miel.
Ayez foi dans celui qui vous dit ce présage ;
Car le rayon qui luit sur votre beau visage,
Ce premier visiteur est un baiser du ciel !

Et maintenant, pour vous, que désirer encore ?
La beauté qui séduit, la grâce qui décore ?
Hier vous les aviez, vous les aurez demain.
Non, je fais d'autres vœux : que Dieu vous donne l'ange
Qui met l'azur au front, la paix au cœur, et change
En doux tapis de fleurs les pierres du chemin !

BON EMPLOI DU TEMPS

Par le long dimanche engourdi,
Je ressuscite le lundi :
C'est le printemps de la semaine ;
Tout le mardi je me promène ;
Je me repose au mercredi ;
Je ne fais rien tout le jeudi,
Jour de jeu pour l'enfance humaine ;
Je dors pendant le vendredi,
Ce jour que le malheur ramène ;
Et, comme dans l'hébreu domaine,
Je fais grève le samedi.

L'ORIENT

A THÉOPHILE GAUTIER

26 décembre 1839

Parlons de l'Orient : c'est un sujet de mode !
La terre qui donna tant de beaux vers à l'ode,
La terre de Memphis, de Thèbes, de Sion,
Abjure son passé, change de mission ;
En face du soleil, qui ne luit que pour elle,
Elle embrasse du Nord la lointaine querelle ;
Et, que son avenir soit heureux ou fatal,
L'Orient aujourd'hui se fait occidental.
L'Égypte, d'où tu viens et dont le noir squelette
Avait repris sa chair sous ta vive palette,
N'est plus ce désert morne, aux orages brûlants,
Qui, la nuit, écoutait, depuis quatre mille ans,
Ce drame solennel que jouait, en trois actes,
Le Nil avec les voix de ses trois cataractes.
La main qui civilise a pétri le limon
Que le fleuve dépose aux oasis d'Ammon :

La vieille pyramide, immense reliquaire,
Va paver un chemin d'Alexandrie au Caire ;
L'harmonieux Memnon, le colosse thébain,
Qui se lavait au Nil, comme un géant au bain,
Et chantait une gamme à cinq heures précises,
On va le diviser, au couteau, par assises,
Équarrir chaque pierre, et bâtir un palais
De ses os, pour loger quelque consul anglais :
Car un industriel doit arriver d'Écosse
Et fonder un comptoir sur l'orteil du colosse.
Déjà, vers Tentyris, on ne trouve plus rien
De la noble cité que bâtit Adrien.
Deux marchands de Brighton, alléchés par le lucre,
Ont fait de tout son marbre une usine de sucre :
Sa colonne est taillée en meules ; le marteau
Creuse une auge à rebords dans le vieux chapiteau,
Afin que les chevaux puissent y boire à l'aise
Lorsque passe, en hiver, la caravane anglaise.
Dans le lointain vallon, plein d'un sable mouvant
Où Cambyse mourut, étouffé par le vent,
Trois chimistes d'Oxford composent des remèdes
Avec les ossements des Perses et des Mèdes,
Ces insolents Anglais ! à la barbe du Nil,
Du temple de Karnak ils ont fait un chenil !
Ils ont forcé le fleuve, aux écluses voisines,
Ce saint fleuve ! à tourner la meule des usines.
Et puis, quand ils ont faim, ils vont dans l'oasis
Mettre leur grand couvert sur les genoux d'Isis,

Et dévorer un bœuf qui descend de la côte
D'Apis, dieu ruminant qu'adorait Hérodote,
Lorsque vers Méroé, presque au terrain sec,
Passa, mourant de faim, ce philosophe grec !
Oui, rien n'est respecté ! Le fellah, humble pâtre,
Pollue, avec son pied, les bains de Cléopâtre,
Ces bains délicieux que ton âme rêvait,
Sous l'aile d'un démon riant à ton chevet !
Pour deux ou trois sequins, comme des odalisques,
Au bazar de Louqsor, on vend des obélisques ;
On vend de graves sphinx, qui, loin du ciel natal,
Vont chercher, en pleurant, un frêle piédestal.
A vingt spéculateurs, qui ne sont pas timides,
On vend, par livraisons, les grandes pyramides,
Tombeaux de Pharaon et de ses successeurs ;
Deux colonnes du ciel, deux gigantesques sœurs,
Qui croyaient toujours vivre, et qui vont mourir : l'une
Attendait le soleil, l'autre attendait la lune,
Pour arrêter leur chute au jour du jugement,
Quand Josaphat, d'un cri, fendra le firmament.

L'Anglais n'a pas assez de continents et d'îles,
Il lui faut le Nil rouge avec ses crocodiles ;
Il lui faut pour ses parcs ces sphinx infortunés
Qui déjà, sous Cambyse, avaient perdu leurs nez ;
Il lui faut l'obélisque, aiguille impérissable,
Qui marquait midi plein sur le cadran de sable,
Quand le soleil, montant au trône du zénith,

Retire l'ombre aiguë à l'angle du granit.
Que lui faut-il encor ? L'éternel scarabée
Déployant ses couleurs sur la frise tombée,
Les pylônes massifs, les sévères Typhons ;
Le divin zodiaque, arraché des plafonds ;
Les langes du caveau, les poussières du crypte
Où dormit Israël en sortant de l'Égypte ;
Le canope où fumait le lock de nénufar,
Que buvait tous les soirs l'ardente Putiphar ;
La verge d'Aaron, par Moïse égarée
Sur l'antique chemin qui mène à Césarée.
Il lui faut tout enfin, depuis le Delta vert,
De raisins, de coton et de dattes couvert,
Jusqu'au désert lointain où la fauve girafe
Du tombeau de Cambyse a brisé l'épitaphe ;
Jusqu'aux monts de la Lune, où le Nil, jeune enfant,
Ne baigne qu'à demi le pied d'un éléphant !
Déjà l'ingénieur a posé le grand axe
Du chemin de Siam par l'Oronte et l'Araxe ;
L'Égypte ne sera qu'un long chemin sablé
Entre deux horizons de maïs et de blé ;
Et l'agile wagon, que la vapeur seconde,
Ira dans quinze jours de Dublin à Golconde.
Les Turcs sont supprimés ; le croissant a pâli.
Oui, j'ai vu le Joseph de Méhémet-Ali,
Ce matin, de ce mois de décembre le seize,
Qui lisait, comme nous, une feuille française !

« La presse, disait-il (la presse en général),
A son insu, messieurs, nous fait beaucoup de mal :
Elle pourrait pourtant nous être bien utile !
On croit que Méhémet au sultan est hostile ;
Erreur ! nous n'avons point un sentiment si bas.
Constitutionnel, Courrier, Siècle, Débats,
Partagent cette erreur, et sans le moindre indice !
Cela peut nous porter le plus grand préjudice.
Méhémet est puissant, mais il veut vivre en paix
Avec le Grand Seigneur comme avec les Anglais. »

Et voilà, sans ôter une seule syllabe,
Un discours tout français tenu par un Arabe,
Avec un accent pur et le geste élégant,
Comme un habitué du boulevard de Gand ;
Un discours tel enfin qu'ici je vous l'imprime,
Je crois même, ma foi, qu'il y mettait la rime.
Il faut donc, si déjà les Turcs parlent ainsi,
Oter le cours d'arabe à Garcin de Tassy.
La mode européenne en tous lieux se propage.
O progrès ! un brick turc versa son équipage
Sur le quai, l'autre jour. Quinze Turcs de Péra,
Au théâtre, le soir, écoutaient l'opéra,
Et, dans un français pur, adressaient des éloges
Aux dames qui brillaient comme un sérail en loges.
Ils avaient pour voisins six Arabes de Thor.
Ces jeunes Turcs portaient le chapeau de castor,
Le pantalon tendu, le col de crinoline,

Chemise à larges plis, jabot de mousseline,
Et redingote noire expirant aux genoux.
O Mahomet ! ils sont habillés comme nous !
Adieu donc pour toujours, costume poétique
Des hommes de Memphis, d'Abydos, de l'Attique !
Manteaux pris aux toisons des soyeuses brebis,
Turbans de cachemire, aigrettes de rubis,
Caftans aux boutons d'or, étoffes de l'Asie,
Où l'aiguille semait ses fleurs de fantaisie,
On ne les verra plus à l'an nouveau, je crois,
Que dans les cadres d'or d'Eugène Delacroix !

Enfants de Mahomet, du bramine, du mage,
L'Anglais bientôt va tous les faire à son image.
Le *rail* de Manchester au sable oriental
Fondera, l'an prochain, l'Appia du métal,
Et de la croix du sud à la polaire étoile
L'insecte d'Albion, tramant sa longue toile,
Sentira tressaillir sur la terre et les eaux
Cent peuples attachés au fil de ses réseaux.
Tout voile est déchiré, toute illusion morte !
Le bout de l'univers va s'asseoir à ma porte.
Plus de ces beaux pays d'un lointain fabuleux !
Adieu le fleuve Jaune et tous les contes bleus !
Que vas-tu devenir, fabuleuse planète,
Toi qu'un père Kircher vit avec sa lunette,
Petit monde greffé sur le nôtre, dit-on,
Et dont le péristyle est au port de Canton ?

On la nommait la Chine ; et, pour nos rêveries,
Elle existait au moins sur les tapisseries.
Fille du grand soleil, elle nous consolait,
L'hiver, quand nous prenions du thé noir dans du lait,
Derrière un paravent, et que, la tasse pleine,
Nos doigts avec respect serraient la porcelaine,
Riant tableau d'émail où, sur un palanquin,
Passait, au bord d'un lac, la femme de Nankin.
Dernier rêve de l'homme ! illusion dernière !
Laissez au fer anglais finir sa double ornière,
Et nous allons apprendre un jour, en nous levant,
Qu'il faut briser les dieux de notre paravent ;
Que la chinoiserie était folle dépense ;
Que la Chine n'est pas ce qu'un vain peuple pense,
Et qu'après sa muraille on n'a rien découvert
Qu'un sol inhabité sans magots ni thé vert !

Quelque prose du jour que le poète lise,
L'Orient, dit la prose, enfin se civilise ;
Il faut, pour conquérir de glorieux destins,
Que l'homme, rejetant des jouets enfantins,
Soit plein de gravité, car l'Égypte et l'Asie
Sont des lieux de travail et non de poésie ;
Car le jour est venu de rendre à leur néant
Tous ces rêves éclos d'un esprit fainéant.
Ainsi donc, qu'il soit fait selon cette parole !
Que le bel Orient commence un nouveau rôle !
Que le pacha, le bey, le sultan et l'émir,

Sur des coussins de fleurs honteux de s'endormir,
De l'isthme de Suez aux murs des Dardanelles,
Se façonnent aux mœurs constitutionnelles,
Suppriment le sérail, et marchent au progrès
Avec l'élection à deux ou trois degrés !

Toi, poète, qui sais le prix du temps qui vole,
Toi, le grave penseur, toi, le dandy frivole,
Théophile, demande à ton sphinx complaisant
Quel sera l'avenir de ce triste présent ;
Quel prêtre à Mahomet donnera le baptême.
Cependant le soleil, fidèle à son système,
De nos humbles débats témoin insoucieux,
A gardé son costume et son nom dans les cieux ;
Toujours il verse l'or au berceau de la terre ;
Il regarde toujours, d'un air froid, l'Angleterre,
Et, pour tes nuits d'hiver, il envoie, en riant,
Aux sphinx de tes chenets un tison d'Orient.

A UN AIGLE EN CAGE

Privé d'air et manquant d'haleine,
Qu'un mot te console, oiseau-roi :
Ton maître a vécu comme toi
Dans la cage de Sainte-Hélène.

LE VIEIL ARABE

La zone est brûlante,
Le désert est nu ;
Ta marche est bien lente,
Chrétien inconnu.
J'ai pour ta souffrance
Plus que l'espérance ;
Toi, qui viens de France,
Sois le bienvenu.

J'ai pour mon convive
Du lait et des fruits ;
Si ta soif est vive,
Je connais un puits.

Mes vieilles années
Marchent couronnées
De douces journées
Et de fraîches nuits.

Je vis au jeune âge
Ceux de ton pays,
Aux jours de carnage
De Ptolémaïs.
Leur main tutélaire
Respecta mon aire,
Ma source d'eau claire,
Mon champ de maïs.

Voilà pourquoi j'aime
Tes frères chrétiens ;
Ce champ que je sème,
De toi je le tiens.
Viens, j'ai sous mes treilles
De nocturnes veilles
Pleines de merveilles
Dans mes entretiens.

L'ÉTOILE DU MARIN

Le ciel est noir, la mer gronde,
Les dangers sont grands la nuit;
Seul fanal levé sur l'onde,
Une seule étoile luit.

Sa lueur blanchit la voile ,
Rayon serein,
Rayon d'espoir : c'est l'étoile
Du marin.

Sa douce clarté console
Le marinier qui s'endort;
C'est la divine boussole
Qui doit le conduire au port.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir : c'est l'étoile
Du marin.

C'est un flambeau tutélaire,
Dieu l'a placé de sa main,
C'est le phare qui l'éclaire
Dans les ombres du chemin.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir : c'est l'étoile
Du marin.

C'est la madone qu'implore
Le pêcheur au désespoir,
Et qui toujours à l'aurore
A sa sœur l'a fait revoir.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir : c'est l'étoile
Du marin.

MARSEILLE

A ALEXANDRE DUMAS

Tantôt j'étais assis près de la rive aimée,
La mer aux pieds, couvert de l'humide fumée
Qui s'élève des rocs lorsque les flots mouvants
S'abandonnent lascifs aux caresses des vents.
L'air était froid ; décembre étendait sur ma tête
Son crêpe nébuleux, drapeau de la tempête ;
Les alcyons au vol gagnaient l'abri du port ;
Le Midi s'effaçait sous les teintes du Nord.
La Méditerranée, orageuse et grondante,
Comme un lac échappé du sombre enfer de Dante,
N'avait plus son parfum, plus son riant sommeil,
Plus ses paillettes d'or, qu'elle emprunte au soleil.
Il le fallait ainsi : la mer intelligente,
Qui roule de Marseille au golfe d'Agrigente,

Notre classique mer, avait su revêtir
Le plaid d'Écosse au lieu de la pourpre de Tyr.
C'est ainsi, voyageur, qu'elle te faisait fête,
A toi, l'enfant du Nord, dramatique poète,
Le jour où, couronné d'un cortège d'amis,
La voile au vent, debout sur le canot promis,
Loin du port où la vague expire, où le vent gronde,
Loin de la citadelle où surgit la tour ronde,
Vers l'archipel voisin tu voguais si joyeux,
Et, pour tout voir, n'ayant pas assez de tes yeux.

Moi, l'amant de la mer et que la mer tourmente,
Moi qui redoute un peu mon orageuse amante,
Sur la brume des eaux je te suivais de l'œil,
Je conjurais de loin la tempête et l'écueil,
En répétant tout bas à ta chaloupe agile
Les vers qu'Horace chante au vaisseau de Virgile ;
Et puis, en te perdant sur les flots écumeux,
Mes souvenirs venaient noirs et tristes comme eux!...
Combien de fois, depuis mes courses enfantines,
J'ai contemplé la mer et ses voiles latines!
L'île de Mirabeau, rocailleuse prison,
Les monts Bleus, dont le cap s'effile à l'horizon,
Et les golfes secrets, où le flot de Provence
Chante de volupté sous le pin qui s'avance!
Alors, à cet aspect, je ne songeais à rien,
C'était un tableau calme, un rêve aérien,
Un paysage d'or. La vague, douce et lente,

Endormait dans l'oubli ma pensée indolente.
Aujourd'hui, toi voguant au voisin archipel,
La brise obéissant à ton joyeux appel,
Je ne sais trop pourquoi de tristes rêveries
Fanent aux mêmes bords mes visions fleuries,
Je ne songe qu'aux jours où le deuil, en passant,
A coloré ces flots d'une teinte de sang ;
Où la peste, vingt fois de l'Orient venue,
A frappé cette ville agonisante et nue ;
Où les temples sacrés du rivage voisin,
Meurtris du fer de Rome ou du fer sarrasin,
Se sont évanouis comme la vapeur grise
Que ma bouche aspirante abandonne à la brise.
Pèlerin, sur la mer, en détournant les yeux,
Ici tu ne peux voir ce qu'ont vu nos aïeux.
Cette île de maisons, près de la tour placée,
Oh ! non, non, ce n'est point la fille de Phocée :
Elle est bien morte, et l'algue a tissé son linceul ;
Son cadavre est visible aux regards de Dieu seul.
Peut-être sous les flots elle dort tout entière,
Et ce golfe riant lui sert de cimetière.
Hélas ! sur nos remparts trois mille ans ont pesé,
Le roc des Phocéens lui-même s'est usé,
Et chaque jour encor la vague déracine
Cette église qui fut le temple de Lucine,
Cette haute esplanade où tant de travaux lents
Avaient amoncelé les péristyles blancs.
Divine architecture, en naissant expirée,

Comme sa sœur qui dort dans les flots du Pirée,
Et qui, du moins en Grèce, aux murs du Parthénon,
En s'éteignant, laissa les lettres de son nom!...
Il ne nous reste rien à nous; rien ne surnage
De notre vie antique, et rien du moyen âge.
Une tour qu'épargnait notre peuple rongeur
Aurait pu t'arrêter un instant, voyageur!
Moi, je l'ai vue, enfant, noble tour! Elle seule,
A chaque Marseillais, rappelait son aïeule.
Un jour d'assaut, un jour d'héroïque vertu,
Nos mères à son ombre avaient bien combattu!
Elle avait des créneaux où la conque marine
Sifflait l'air belliqueux, lorsque la coulevrine,
S'allongeant, envoyait d'un homicide vol
Le boulet de Marseille au dévot Espagnol.
Sur cette haute tour, la tour de Sainte-Paule,
Flottait notre drapeau! là, le coq de la Gaule!
Et sur l'écu d'argent, si redouté des rois,
L'azur de notre ciel dessinait une croix!...
Elle s'est éboulée! O voyageur, approche,
Il te faut aujourd'hui visiter une roche :
C'est un fort monument qui résiste à la mer,
Se rit du feu grégeois, et méprise le fer.

Nous n'avons ni palais, ni temples, ni portiques;
Les seuls monts d'alentour sont nos trésors antiques;
Et même, tant Marseille a subi de malheurs,
Ils n'ont plus ni leurs bois ni leurs vallons de fleurs.
Tourne ta proue! oh! viens! la ville grecque est morte;

Oui, mais Marseille vit; elle t'ouvre sa porte!
La splendide cité, reine de ces climats,
Cache l'eau de son port sous l'ombre de ses mâts.
Elle est riche; elle peut, à défaut de ruines,
Couvrir de monuments sa plaine et ses collines;
Son nom, que sur le globe elle fait retentir,
Est plus grand que les noms de Sidon et de Tyr;
Elle envoie aujourd'hui les enfants de son môle
Aux feux de la torride, aux glacières du pôle;
Partout son pavillon, à l'heure où je t'écris,
L'univers commerçant le salue à grands cris.
Les trésors échangés de sa rive féconde
Illustrent les bazars de Delhy, de Golconde,
De Lahore, d'Alep, de Bagdad, d'Ispahan,
Que la terre couronne et que ceint l'Océan.
Notre voisine sœur, l'orientale Asie,
Couvre ce port heureux de tant de poésie,
Les longs quais de ce port, congrès de l'univers,
Sont broyés nuit et jour par tant d'hommes divers,
Qu'un voyageur, mêlé dans la foule mouvante,
Marbre aux mille couleurs, mosaïque vivante,
Croit vivre en Orient, ou dans les jours premiers,
Sous Didon de Carthage, au pays des palmiers.
Ainsi donc le commerce est chez nous poétique.
Poète, viens t'asseoir sous quelque frais portique.
Si je ne puis offrir à ton brûlant regard
Ni les temples nîmois, ni l'aqueduc du Gard,
Ni la vieille Phocée, à sa gloire ravie,

A défaut de la mort, viens contempler la vie :
Le cœur se réjouit à cet éclat si beau ;
L'opulente maison vaut mieux que le tombeau.

MISANTHROPIE.

Avec quel plaisir tous les soirs,
On mourrait, si sur ce vieux globe
On voyait toujours des fracs noirs
Et jamais une blanche robe.

ÉCRIT

DEVANT LE PORTRAIT DE VICTOR HUGO

PEINT PAR CHATILLON

1839

Comme le noble enfant que le peintre Lawrence
Couronna d'avenir, de gloire et d'espérance,
Loin des jeux du collège il s'asseyait souvent,
Et, parmi les jasmins qui pendent de la treille,
Sous le ciel espagnol il ouvrait son oreille
Aux voix qui parlent dans le vent.

Il écoutait les pins, orchestres des collines,
La molle sérénade avec ses mandolines
Sur les rives du Tage ou du Guadalété,
Les bruits mélodieux que l'ogive des Mores
Mêle au balancement des larges sycomores,
Dans les tièdes nuits de l'été.

Enfant, il a couru sur ces rives aimées
Que de ses belles fleurs l'Italie a semées
Du golfe de Venise à l'horizon toscan ;
Et, côtoyant les flots de la mer de Tyrrhène,
Il a vu Parthénope, indolente sirène,
 Qui dort d'amour sous un volcan.

Puis il est revenu, rapportant dans sa tête
Un souvenir immense, un monde de poète,
Étincelant chaos, arabesque sans fin,
Mêlé de bruit d'airain, de longs coups de tonnerre,
D'éblouissants tableaux, de fanfares de guerre,
 D'hymnes ravis au séraphin.

Il grandissait ainsi : ses premiers vers timides
Réveillèrent le Nil, ruisseau des Pyramides ;
Ils célébraient Moïse, autre sublime enfant,
Qui plus tard, rayonnant de sainte poésie,
Vers la terre de miel, par Dieu même choisie,
 Guida son peuple triomphant.

Il grandissait, chantant toutes les nobles choses,
Prenant pour lui l'absinthe, et nous donnant les roses,
Semblable à cet apôtre en tunique de lin,
Qui, voyant Rome au bout du chemin de Solime,
Et marchant, l'œil baissé, planta la croix sublime
 Sur le fronton capitolin.

Dans sa vive jeunesse, ardemment occupée,
Il a chanté tous ceux qui sont morts par l'épée,
Tous ceux qui furent grands, les peuples ou les rois,
Il a chanté la Grèce et les mille hécatombes
Que l'Archipel scella dans ses humides tombes
Ouvertes au nom de la croix ;

Il nous a fait rêver sous l'ogive gothique,
Où le prêtre romain entonne son cantique,
Sous le cintre païen d'un vieux temple toscan :
Muse sainte ou profane ont soufflé sur sa tête
Ces sons mystérieux qui viennent au poète
De l'Olympe ou du Vatican.

Un jour, le front chargé de rêveuse tristesse,
Debout sur Notre-Dame, il contempla Lutèce ;
Il évoqua les morts qui passaient sous ses yeux ;
Puis il laissa tomber, du haut des tours jumelles,
Des pages de granit, colossales comme elles,
Écrites la main dans les cieux.

Par lui, l'hymne lyrique a réchauffé nos âmes ;
Il a des feux de l'ode embrasé tous ses drames,
Il a voué sa vie au triomphe de l'art.
Quand on le voit passer, quand un ami le nomme,
On reste confondu de trouver un jeune homme,
Lorsqu'on attendait un vieillard.

Si de libres chemins s'ouvrent devant ce maître,
Et s'il nous donne tout, car il peut tout promettre,
Ce fils du ciel moderne et de l'Olympe ancien,
Aucun des monuments qui restent sur la terre
Pour marquer tous les pas de l'art héréditaire
 Ne sera plus beau que le sien !

Et nous, pour adoucir cette longue agonie
Qui dévore le cœur des hommes de génie,
Pour passer devant eux sans honte et sans remords,
Quand ils vivent, brûlons sur le seuil de leur porte
Un peu de cet encens que la foule leur porte
 A pleines mains quand ils sont morts.

BADEN

VERS ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADEMOISELLE DU ***

1852

Un jour que la nature était d'humeur charmante,
Elle ouvrit son trésor :
Elle prit l'arbre vert, la cascade écumante,
Le bel horizon d'or ;

La colline partout mollement arrondie
Sur le vallon riant,
Où flotte le matin le tranquille incendie
Des feux de l'Orient ;

La fontaine où toujours tombe et se purifie
L'eau qui sait tout guérir ;

L'air régénérateur qui prolonge la vie
De ceux qui vont mourir ;

La montagne féconde où largement s'étale,
Comme un sommet alpin,
L'arbre qui fait flotter sa branche horizontale,
Le sublime sapin ;

Les myrtes recueillis au sentier solitaire,
Plante qui craint le jour,
Et, depuis les vieux temps de la blonde Cythère,
Nous conseille l'amour ;

Et, voulant rendre à l'homme, en ce jour de largesses,
Le primitif Éden,
Elle mit sur un point l'écrin de ses richesses :
Elle créa Baden.

CONTRE L'ARBRE

L'arbre est vraiment en démente :
Lorsque le ciel est vermeil,
N'a-t-il pas le tort immense
De me voiler le soleil ?

PARADOXE SUR L'HOMME

ODE

- En quelque endroit où Dieu le place,
L'homme est un larmoyant bouffon ;
Aucun chapitre ne le classe
Dans les ménages de Buffon.
De tous les habitants de l'arche,
C'est le seul aujourd'hui qui marche
Sur deux pieds sans ailes d'oiseau,
Seul qui pleure au sein de sa mère,
Et qui, dans la vieillesse amère,
Chemine à l'aide d'un roseau.

Puis, il a d'autres privilèges :
Quand sa vie est à son matin,

Il va sur les bancs des collèges
Pour ne pas savoir le latin ;
Il passe des auteurs antiques
Aux calculs des mathématiques ;
Il déjeune avec du pain sec,
Et, sur une chaire pédante,
Il voit Virgile, Horace et Dante,
Qui semblent tous lui parler grec.

Après dix ans de servitude,
Il sort, un accessit aux mains,
Courbé par Tissot et l'étude,
Raillant les Grecs et les Romains.
Son père lui dit : — « Tu dois être
Avocat, médecin ou prêtre :
Choisis des trois, il en est temps ;
Voyons, mon fils, que veux-tu faire ? »
Le fils répond : — « Moi, je préfère
Me promener jusqu'à vingt ans. »

En effet, le fils se promène,
En souvenir des doux jeudis ;
Il en met sept dans la semaine :
Il a trouvé le paradis.
Le jour, il arpente la ville ;
Le soir, il siffle un vaudeville,
Ou, dans un café babillard,
Fume avec des amis intimes

Un cigare à trente centimes
En carambolant au billard.

Souvent (voilons bien cette chose)
Une Aspasia aux cheveux noirs,
Cachant l'épingle sous la rose,
L'appelle dans l'ombre des soirs.
Il accourt, beau d'étourderie.....
Et, pour sa lecture chérie,
Dès ce jour, il n'a qu'un auteur :
Il n'a que la brochure unique,
Cours de morale hygiénique,
Œuvre de Boyveau-Laffeteur !

Un soir, dans une comédie,
Au théâtre, il voit un cousin
Lancé dans une intrigue ourdie
Avec la femme du voisin.
Pour cet innocent badinage,
Il cherche dans son voisinage
Un ami d'enfance et de cœur ;
Sa femme est jeune, blonde et belle,
Longtemps il la trouve rebelle,
Puis l'heure sonne, il est vainqueur.

Mais, pour payer à la patrie
La dette qu'on paye à trente ans,
Il prend des mœurs et se marie,
Lassé des amours inconstants.

Cela marche bien deux années...
Après tant d'heures fortunées,
Ce gendre, ayant un peu grossi,
Se brouille avec sa belle-mère,
Qui, dans une tristesse amère,
Voudrait être sa fille aussi.

Dès ce jour, la querelle abonde
Dans la nuptiale maison,
Un éternel tonnerre gronde,
L'azur déserte l'horizon.
Au sein d'une oasis voisine,
Le mari cherche une cousine
Pour lui confier ses douleurs ;
Et l'Ariadne délaissée
Cherche déjà dans sa pensée
Le Bacchus qui sèche les pleurs.

Alors le mari devient grave ;
Il écrit de nombreux essais
Sur le sucre de betterave
Ou les cachemires français.
Parfois, il se fait antiquaire,
Ou d'une caisse hypothécaire
Il devient agent principal,
Et, de ses électeurs l'idole,
Promet à son front l'auréole
Du conseiller municipal.

SOUVENIR DE LONDRES

A Londres, j'habitais une petite rue
(*King's William street Strand*), qui n'était parcourue
Que par un vieux passant habillé de papier,
Lequel portait au dos l'enseigne d'un drapier.
Quand je rentrais chez moi, j'allais à la fenêtre,
Et toujours ce passant se faisait reconnaître,
Avec son uniforme et son enseigne au dos,
Prospectus ambulants, placard de chair et d'os.
Eh bien ! quand cette ville immense et souveraine
Frappe mon souvenir dans sa pompe de reine,
Je ne sais trop pourquoi dans un coin, à l'écart,
Je vois toujours cet homme habillé d'un placard.

A GÉRARD DE NERVAL

Voici le printemps, poète,
Penseur, voici le printemps ;
Chaque jour est une fête ;
Le waggon dit : « Je t'attends ! »

Le doux printemps te délivre
De la prison des hivers ;
Enfin nous allons revivre :
Les eaux et l'arbre sont verts !

Tu vas, selon ton usage,
Revoir autour de Paris
Le hameau, le paysage,
Le vallon que tu chéris.

Quelle artiste la nature !
Que son paysage est vrai !
Rien ne vaut, dans la peinture,
Meudon ou Ville-d'Avray !

Le matin, quand la rosée
Le couvre de diamants,
Comme il est beau, ce musée
Rempli de tableaux charmants !

Plus beau je le trouve encore
Encadré d'azur serein,
Lorsque le soleil le dore
Bien mieux que Claude Lorrain :

Encore plus beau peut-être
Lorsqu'un nuage vermeil,
Mieux que Corot, ce grand maître,
Peint un coucher de soleil !

Voyager est ton envie,
Rien n'arrête ton élan ;
Tu recommences ta vie
Tous les vingt mars, comme l'an.

Si dans ta bourse l'or sonne,
A toi-même souriant,

Tu ne dis rien à personne,
Et tu pars pour l'Orient.

Mais, si tu n'as dans ta poche
Que la bourse de Bias,
Alors tu vas au plus proche
Voir les arbres de Diaz.

Les zones les plus lointaines,
Tu les trouves près d'ici,
Le détroit de Morfontaines,
Le cap de Montmorency ;

Le frais archipel d'Asnières,
Où sur la grève et les flots
On voit hisser les bannières
D'hydrophobes matelots :

Là, les vainqueurs des régates
Gagnent les prix décennaux,
Avec d'agiles frégates
Grandes comme des canots.

Qu'importe, pourvu qu'on marche
Au mois du gui de l'an neuf,
Qu'un fleuve coule sous l'arche
D'un pont vieux ou d'un pont neuf !

Marcher est chose si douce,
Dans la campagne, au hasard,
Sans regretter sur la mousse
L'asphalte du boulevard,

Après l'hiver qui nous cloue
Au coin d'un salon bien noir,
Entre la neige et la boue
Qui décorent le trottoir.

Oui, ta sagesse est profonde ;
Pars sur les sillons fleuris :
Tout ce qu'on voit dans le monde
Est aux portes de Paris.

À VICTOR HUGO

Aux jardins d'Hyères, 13 novembre 1838

Quand Paris, l'autre soir, assis dans une salle,
Couronnait de rayons ton œuvre colossale,
A cette joie immense, à ce divin banquet,
A ce nouveau triomphe, un seul ami manquait :
J'étais dans ces jardins que la mer amoureuse
Semble avoir apportés de l'Arabie Heureuse,
Colline d'Orient, comme aux âges premiers
Couverte de parfums, d'azur et de palmiers.
Paris était bien loin ; c'était le soir, à l'heure
Où le jeune opéra chante, où le drame pleure ;
Je disais : « Maintenant, au bout de ces chemins,
A *Ruy Blas* qui se lève un monde bat des mains,
Victorieuse enfin dans la publique arène,
La grande poésie a son trône de reine ;

Et l'œuvre s'accomplit ! et tout généreux cœur
Palpite en écoutant le poète vainqueur ! »
Je regardais la mer, trait d'union qui lie
Deux magnifiques sœurs, l'Espagne et l'Italie ;
J'écoutais pour savoir si du septentrion
Quelque bruit me venait sur l'aile d'Orion,
Quelque lointain écho de ce cirque superbe,
Où ta faucille d'or, poète, a fauché l'herbe.
Non, jamais vers le Tage et la Guadalété,
Sous les acacias, dans les nuits de l'été,
Des murmures plus doux n'ont coulé de la nue.
Novembre se parait d'une robe inconnue ;
Le ciel avait écrit sur son divin feuillet
Toutes les lignes d'or des splendeurs de juillet,
Et l'hymne de minuit, que l'été seul entonne,
Monta pour réjouir le firmament d'automne.
De l'histoire du siècle aujourd'hui qu'un lambeau
M'apporte le récit d'un triomphe si beau,
J'aime à me rappeler la nuit mélodieuse,
Le palmier, l'oranger, l'étoile radieuse,
Tous ces divins auteurs dont l'organe puissant
Conta l'œuvre sublime au voyageur absent.
Ces hymnes de la mer, ces saintes mélodies,
Ces voix des horizons par le ciel applaudies,
Ces nocturnes parfums d'un automne riant,
Reçois-les, fils du Nord, poète d'Orient,
Comme un dernier *bravo* qu'à la fin de l'année
Jette au drame espagnol la Méditerranée.

ADIEU A MADEMOISELLE TAGLIONI

1837

Vous avez vu souvent cette image citée,
Fresque d'Herculanum, ville ressuscitée ;
Légère vision aux contours éclatants,
Qui, sur un fond d'azur, se glisse dans l'espace,
Fantôme élyséen qui nous séduit et passe
Comme un doux songe de printemps ;

Sur un vase d'albâtre et de sainte origine,
Sorti de l'atelier d'un artiste d'Égine,
Vous avez vu, parmi les peupliers tremblants,
La nymphe qui se livre à la danse ionique,
Et laisse dérouler les plis de sa tunique
Sur la pointe de ses pieds blancs ;

Dans vos rêves passés, océan du jeune âge,
Entre vos souvenirs une femme surnage ;
Elle charma l'ennui des classiques leçons ;
C'est Camille qui court dans les vers de Virgile,
Et qui, vers l'Éridan, jamais d'un pas agile
 Ne courba l'épi des moissons.

N'avez-vous pas aussi rêvé de quelque fée
Qui, d'un palais de marbre habite la nymphée,
Remplit de ses parfums l'éclatant corridor ;
Folâtre dans la conque où pleuvent les eaux vives,
Et, le festin venu, donne aux heureux convives
 Sa corbeille d'oranges d'or ?

Dans un loisir d'été, sous l'arbre des fontaines,
Avez-vous entrevu, vers les îles lointaines,
La Péri d'Orient, sur son lit de corail,
Qui danse de ce pas que tout le Gange admire,
Et fait mourir d'amour le roi de Cachemire
 Dans le kiosque du sérail ?

L'air glacé de nos jours ne l'a point étouffée,
La Péri d'Orient ou la divine fée ;
Herculanum la livre encore à nos pinceaux,
La nymphe qui volait sur les fleurs des corbeilles,
Plus vive dans ses jeux que ses sœurs les abeilles,
 Plus légère que les oiseaux.

Nous l'avons applaudie ; elle était revenue
Du trône aérien que lui garde la nue ;
Les yeux s'étaient fermés de peine en la cherchant ;
Les bravos dominaient l'orchestre et sa cadence ;
Et puis on se taisait pour écouter sa danse
Harmonieuse comme un chant.

Elle était, cette fois, la sylphide rêvée
Que, sous le ciel d'Écosse, un poète a trouvée :
Divinité qui suit les pâtres au sillon,
Aime les laboureurs, visite les chaumières,
Et, pendant la veillée, agite les lumières
Avec son vol de papillon.

Regardez-la courir ! rien de mortel en elle :
On craint de la blesser lorsqu'on touche à son aile ;
Quand elle prend son vol, les regards soucieux
Semblent la retenir au sol qu'elle abandonne,
Comme si le lutin que l'Écosse nous donne
Quittait la terre pour les cieux.

Jetez à pleines mains des fleurs pour sa couronne,
Qu'un immense bouquet en tombant l'environne,
Que de tant de parfums le concert lui soit doux ;
Que la Péri, la fée, ou la nymphe, ou Camille,
Parmi toutes ces fleurs se trouvant en famille,
Se décide à vivre avec nous !

AVANT L'HOMME

L'air est voilé de brume, et l'Océan inonde
La planète, volcan où doit fleurir le monde ;
Aucun être ne voit ces bouleversements,
Ce globe désolé, sous de lugubres teintes,
Ces montagnes en feu, ces montagnes éteintes,
Ces cratères morts ou fumants.

Combien a-t-il duré cet âge de la terre,
Quand la planète en deuil, l'Océan solitaire,
Ensemble mugissaient pour notre enfantement ?
Dieu, pour qui jamais rien ne finit, ne commence,
Connait seul la longueur de ce travail immense,
Mille siècles pour lui durent moins qu'un moment :

Mais un jour Dieu souffla sur la terre embrasée ;
Un nuage d'iris fit pleuvoir la rosée,
Et le roc s'amollit sous des panachés verts,
Et du nouveau limon, caressé par l'eau douce,
Jaillirent à la fois la fougère et la mousse,
Premiers joyaux de l'univers.

Et l'Océan fuyait, abandonnant aux plaines
Les rayons de soleil, et les fraîches haleines
Qui descendaient du haut des cratères éteints ;
L'arbre, se révélant dans sa grâce première,
Déploya, sur un fond d'azur et de lumière,
Ses rideaux de verdure aux horizons lointains.

Sous les tièdes climats et sous l'ardente zone
Aucune voix encore dans les airs ne résonne,
Aucune plainte, aucun soupir d'être vivant ;
L'Océan seul gémit aux grèves désolées,
La cataracte parle à l'écho des vallées,
Les arbres répondent au vent.

Tout à coup des arceaux de la forêt profonde
Sort un cri, le premier qu'entendit notre monde !
Par un monstre géant le globe est habité !
La terre, qui s'émeut sous sa masse étouffante,
Regarde avec effroi le démon qu'elle enfante,
Et maudit les trésors de sa fécondité.

La vie est sur la terre ! et les plus hautes cimes,
Les antres noirs, la mer aux lugubres abîmes,
Se peuplent d'animaux et de monstres géants ;
Ils traversent la plaine au vol, l'onde à la nage,
Et, la nuit descendue, enivrés de carnage,
S'endorment sur les océans.

La terre, qui déjà semblait être engourdie,
Rouvrit ses arsenaux de lave et d'incendie ;
Sa colère mugit, l'horizon s'embrasa :
Animaux et volcans étaient de même taille :
Les monstres et le roc se livrèrent bataille,
Et le roc, s'écroulant sur eux, les écrasa !

Lorsqu'on fouille aujourd'hui dans les flancs de la terre,
Ces monstres, engloutis par le feu d'un cratère,
Épouvantent encore avec leurs ossements ;
Et nous croyons, devant le sombre reliquaire
Où vient les exposer un pieux antiquaire,
Entendre leurs mugissements !

Le grand travail se fait !... Que de siècles encore
Avant que l'univers se calme et se décore
Pour recevoir enfin l'homme qui doit venir,
Et trouver, en naissant avec la race humaine,
Des arbres généreux pour son premier domaine,
Des fleurs pour l'embaumer, et Dieu pour le bénir !

L'homme arrive ! et bientôt à son côté se lève
Avec toutes les fleurs, la fleur vivante d'Ève !
Alors les chants d'oiseaux, l'hymne des arbres verts,
Mélodie inconnue, et soudain entonnée,
Annoncèrent partout que la femme était née,
Donnant l'amour à l'univers !

PESSIMISME.

Aux broussailles de sa route
Le monde n'enlève rien ;
Le bien se fait mal sans doute
Mais le mal se fait très-bien.

A L'AMÉRIQUE

4 juillet 1852

Monde nouveau, lancé comme un navire immense
Entre deux Océans, ton avenir commence.

Tu ne regrettes rien dans un passé lointain :
Sous la glace du pôle et sous la zone ardente,
Rien ne peut ralentir ta course indépendante ;
Tu commandes à ton destin.

Tu n'as pas de voisins qui convoitent en rêve
Un grain de sable, un brin de roseau sur la grève,
Pour élargir le sol de leur royaume étroit ;
Et tu n'as pas un Nord qui va chercher querelle
Au Midi, pour sortir de sa glace éternelle,
Quand il trouve son soleil froid.

Chez toi, place pour tous, au soleil comme à l'ombre.
Veut-on de la fraîcheur : Dieu seul connaît le nombre
De tes vastes forêts, pleines d'arbres géants ; —
Et veut-on labourer la campagne ou les ondes :
Toujours on trouve aux bords des savanes fécondes
Cent fleuves et deux Océans.

On y trouve partout l'Éden du premier âge,
Le jardin virginal et le tiède rivage,
Et la douceur des fruits et la douceur des eaux,
Et ces riches couleurs dont la grande nature
Pour éblouir les yeux se fait une ceinture
Avec des fleurs et des oiseaux.

On y trouve partout la rivière tranquille,
Le golfe, le port vierge et la vierge presque île,
Qui n'ont, jusqu'à nos jours, que Dieu pour possesseur !
Où sans doute, demain, une ville va naître,
Et des vieilles cités se fera reconnaître,
Ou comme fille, ou comme sœur !

Oui, l'avenir est là, pour les races futures,
Quand tous les Océans uniront leurs ceintures :
Croyez-moi, ce n'est point un présage trompeur ;
Et notre Europe alors, regrettant d'être antique,
Pour mieux se rajeunir, passera l'Atlantique
Sur les arches de la vapeur.

Le soleil et la mer, dans un grand hyménée,
Ont fécondé la lave où l'Amérique est née,
Et nos neveux unis, d'âge en âge, verront,
Dans un sublime orgueil, ce qui déjà commence,
Les trésors épandus de sa mamelle immense
Où les peuples s'abreuveront !

L'isthme de Panama, vieille écluse du monde,
Tombera ; le vaisseau, libre enfin sur son onde,
Vers l'Océan du Sud bondira d'un élan,
Et laissera bien loin, dans les glaces polaires,
Le cap de Horn, broyant d'inutiles colères
Sur les écueils de Magellan.

L'or fera rayonner de nouvelles filières
Dans l'écrin éternel des hautes Cordilières
Pour payer tant de bras, qui creuseront enfin
Les déserts d'Amérique, où le sol est en friche,
Cette moitié du globe, où la terre est si riche,
Quand l'autre moitié meurt de faim.

Car ces mines d'or pur, que l'Amérique étale,
Et qui bordent partout sa rive occidentale,
Dieu, sur le flanc des monts, ne les mit pas en vain ;
Toujours les défricheurs de ce vaste domaine
Trouveront leur salaire au bout de la semaine :
Il est dans un trésor divin !

Aussi, gloire immortelle au héros de génie
Qui, fondant l'avenir de votre colonie,
Déploya le drapeau d'*Union* dans les airs !
Gloire au quatre juillet ! votre aigle, avec sa serre,
Grava le chiffre d'or de cet anniversaire,
Et prit son vol dans les déserts !

Aussitôt, dans les bois et sur le bord des fleuves
S'élevèrent partout les toits des cités neuves ;
Le laboureur reprit sa première fierté,
Et du fond des déserts la peuplade accourue
Du glaive des combats fit un soc de charrue,
Seule arme de la liberté !

Vous qui n'avez jamais vu que des jours prospères,
Fils des Américains, continuez vos pères :
L'avenir du vieux monde est encor dans vos mains ;
Que tout peuple abordant votre terre chérie
Au pied de chaque mont rencontre une patrie,
Et la paix sur tous vos chemins !

Abreuvé par le Rhin, la Seine ou la Tamise,
Si chacun a sa part dans la terre promise,
Et ses fleuves de lait, et ses rayons de miel,
Sous l'étendard de France ou la bannière anglaise,
- On ne se battra plus, si chacun est à l'aise
Comme le soleil dans le ciel !

A ROGER DE BEAUVOIR

NOTRE CONVIVE.

Jeune seigneur du moyen âge,
Qui, par la mort, fut oublié,
Noble artiste en pèlerinage,
Avec Van Dyck il fut lié.

Il a visité la Castille,
Le front ombragé d'un cimier ;
Il fut reclus à la Bastille
Au siècle de François Premier.

Seigneur de joyeuse folie,
Comme tous ceux que nous aimons,
Avec Brantôme en Italie,
Il courait au delà des monts.

Il a revêtu la cuirasse,
Il a fondé les rose-croix ;
Sur des chevaux de noble race,
Il a couru dans les tournois.

Artiste, chevalier, poète,
Il a parcouru l'univers,
Tenant à sa main, toujours prête,
Le pinceau, l'épée ou les vers.

Il s'est fait, en galant jeune homme,
Notre contemporain ce soir ;
Ainsi qu'au vieux temps, on le nomme
Le sire Roger de Beauvoir.

EN ABORDANT L'ITALIE

ÉCRIT SUR LA PROUE DU PAQUEBOT.

Quels frissons de respect et de sainte allégresse
J'éprouve en te voyant, noble sœur de la Grèce,
Toi qu'un ciel généreux couronna de splendeurs,
O lumineux berceau de toutes les grandeurs !
Sol fécond où Dieu même a choisi son argile
Pour créer Rossini, Raphaël et Virgile,
Trinité des beaux-arts, qui sur la terre a lui,
Et ferait croire en Dieu, si l'on doutait de lui !

ÉCRIT

SUR LE TOMBEAU DE CECILIA METELLA

C'est là que tu fus enfermée :
Je ne te retrouve plus là,
Ombre de femme tant aimée,
O poétique Metella !

Ce fut dans Rome un deuil immense
Quand tu tombas, fleur de beauté,
A l'âge où la femme commence
A sentir son cœur agité.

Ton père, qui ne pouvait croire
A l'éternité du néant,
Pour éterniser ta mémoire,
Fit élever ce monument,

Et sur ces routes consulaires,
Que Rome foulait chaque jour,
De tant de gloires tumultueuses
Aucune ne valait la tour

Où dormait, comme au gynécée,
La jeune fille que le sort,
Un beau matin, avait placée
Sous la froide main de la mort!

De cette merveilleuse tombe,
Chère à l'empereur Adrien,
Chaque jour une pierre tombe ;
Demain il n'en restera rien.

Oh ! les ravageurs sont infâmes,
Ce sont bien les fils de l'enfer !
Même sur les tombeaux des femmes,
Ils plongent leurs griffes de fer !

N'élevons plus de mausolée
Pour le sot orgueil des vivants ;
Que toute morte soit brûlée,
Et jetons ses cendres aux vents !

PAQUES

Pâques ! dans ce grand jour toute chose renaît :
L'iris au bord des eaux, sur les monts le genêt,
 Au pré la marguerite-reine,
La pervenche à l'abri sous les pins odorants,
L'algue verte au milieu des rochers murmurants,
 Que vient baiser la mer sereine.

Tout ce que l'hiver sombre au sépulcre avait mis
N'attendait que ce jour au ciel même promis
 Pour boire l'azur et renaître.
Les oiseaux, enivrés de rosée et de thym,
D'une joyeuse voix ont chanté ce matin
 L'hymne pascal à ma fenêtre !

Vous, fille du soleil, fleur de Malte, sortez
Du linceul que le Nord vous impose ; écoutez
 La voix du ciel qui vous excite :
Partez, la route est verte, et le printemps est beau ;
Choisissez pour sortir vivante du tombeau
 La semaine où Dieu ressuscite.

ASPIRATION

O toi qui sais remplir le vide de mes jours !
Étoile de mes nuits, soleil de mes amours,
Un instant lève-toi, dans cette nuit brûlante,
Où le ciel est pour moi de plomb, où l'heure est lente ;
Un seul instant fais voir ton visage riant
A ton balcon désert, mon céleste Orient...
Et je pars, et je vais m'endormir dans des songes,
Charmanes vérités qu'on appelle mensonges,
Et je vais de mon lit reprendre le chemin
En espérant de voir un heureux lendemain !

ABSENCE

A L*** G***

Décembre 1839

Dans la ville du froid et de la boue immonde,
Dites, que faites-vous en hiver, fleur du monde ?
N'est-ce pas que Paris est beau dans la saison
Où la neige, aux jardins, remplace le gazon ;
Où le château royal étale, sous ses arbres,
La glace de l'allée et la glace des marbres ;
Où l'on passe la Seine, auprès de ce jardin,
A pied sec, comme un Juif traversa le Jourdain ;
Où du pont d'Austerlitz jusqu'aux Champs-Élysées
Les ondes des bassins se sont cristallisées ;
Où d'un coin de sa vitre on voit d'un seul coup d'œil
Paris agonisant sous un immense deuil ?

Oh ! parlez-moi de vivre alors dans cette zone !
Dites, n'allez-vous pas souvent, belle amazone,
En robe à longue queue, en toque de velours,
Pressant de votre pied un cheval aux pas lourds,
Dans le bois de Boulogne, à l'éternelle allée,
Respirer la fraîcheur d'une belle gelée?...
Doux plaisir, qui toujours donne le lendemain
Un rhume à la poitrine et l'onglée à la main !
Car il est doux de prendre un cheval de manège,
Pour ses menus plaisirs, de labourer la neige,
De subir un froid rude aux doigts, au nez, au cou,
Et de parodier les malheurs de Moscou !
Dites, n'aimez-vous pas aller aux Tuileries,
Au fond d'une calèche avec des armoiries ;
Et sur un trottoir nu, que la neige a poli
Dans toute la longueur du quartier Rivoli,
Descendre en fin cothurne et de fort bonne grâce
Goûter quinze degrés de froid sur la Terrasse ;
Voir passer des Lapons de fourrures couverts,
Avec des chapeaux blancs sur des visages verts ;
Regarder les héros de Virgile et d'Homère,
Pauvres dieux exilés de la Grèce, leur mère,
En costume d'Éden, sur le blanc piédestal,
Frissonnant à Paris, loin du beau ciel natal ?

Oh ! que n'êtes-vous donc restée en robe blanche,
Auprès de votre sœur, la frileuse pervenche,
Sur nos bords où l'hiver est splendide et riant !

Le dernier paquebot venu de l'Orient.
Dans l'île maternelle, en faisant une halte,
A pris pour passager votre soleil de Malte,
Et l'astre paternel, comme un humble vassal,
Est venu réchauffer notre hiver provençal.

Je vous l'ai déjà dit en prose non rimée,
Pour vous, sur notre sol, la neige est supprimée;
Point de feux allumés dans nos salons étroits,
De nos quatre saisons, il n'en reste que trois.
O miracle! aujourd'hui jeudi, douze décembre,
Ma croisée est ouverte et j'ai chaud dans ma chambre,
Je vois dans mon jardin le mois de mai charmant,
Qui prodigue l'insulte à l'almanach qui ment,
Et remplit sous mes yeux toutes ses cassolettes
De roses, de lilas, d'œillets, de violettes,
Et vous fait en hiver, pour vos pieds adorés,
Un tapis de gazon et de boutons dorés.
Madame, venez donc, le ciel vous le conseille,
Car l'été passera tout l'hiver à Marseille!

A MADAME ***

QUI M'AVAIT DEMANDÉ MON VOYAGE D'ITALIE

L'Italie est pour moi comme une belle femme,
Sous un dôme d'azur couchée entre deux mers,
Une femme qu'on aime avec l'amour de l'âme,
Un amour sans orage et sans regrets amers !

Si sur un grand tableau je peignais l'Italie,
Ce serait une brune au front pur, à l'œil noir,
Joyeuse ou sous les pins gravement recueillie,
Délirante au soleil et rêveuse le soir.

Or, j'ai fait ce portrait un jour sans vous connaître,
Je l'ai tracé d'un doigt inhabile et tremblant,
Et sur mon horizon lorsque je vous vis naître,
Madame, je trouvai ce portrait ressemblant.

PHARE

Il est à l'horizon une tour qui se lève
Sur une île, un écueil, pleins d'une humide grève,
Incessamment battus par le vent et les flots ;
Un homme est là, tranquille au milieu des orages,
D'un œil indifférent il assiste aux naufrages,
Et voit du haut des mâts tomber les matelots.

Il est sur la colline un couvent, doux asile,
Où l'âme qui gémit avec bonheur s'exile,
Et, calme, voit passer le monde et ses douleurs ;
Planant sur les cités, c'est bien là que le sage
Voit en pitié la foule et donne à son visage
Un sourire éternel sur l'océan des pleurs !

A ROSSINI

1849

Que de fois on a dit : « Expliquons ce mystère :
Pourquoi s'obstine-t-il dans Bologne à se taire,
Le poète divin qui descendit un jour
De son palais d'azur élevé sur les nues,
Pour nous chanter ici les choses inconnues
De l'harmonie et de l'amour? »

Eh ! pour l'homme oublieux aux ingrates oreilles,
N'a-t-il pas assez fait de sublimes merveilles ?
Laissez-le s'endormir dans son noble sommeil.
N'a-t-il pas fait jaillir à flots des mélodies,
Que les hommes d'élite ont trente ans applaudies,
Sous le lustre et sous le soleil ?

Chantez, chantez toujours les airs qu'on divinise,
OTHELLO, sombre amant de la blonde Venise ;
MOSE, frère divin de son GUILLAUME TELL ;
SÉMIRAMIS, écho de la ville superbe,
Qui, dans les vieux débris ensevelis sous l'herbe,
Légua son parfum immortel.

Chantez aux saints accords des harpes de Solime
Les airs religieux de son *Stabat* sublime !
Lui qui, sur le théâtre, a semé tant de fleurs,
A chanté les amours des femmes et des vierges,
Vient pleurer cette fois, à la lueur des cierges,
Sur la mère des sept douleurs !

Chantez encor les airs de sublime folie
Où Rossini sema les fleurs de l'Italie,
Et les charmants éclats de son rire joyeux !
Et que dans cet ennui qui toujours nous dévore,
Après mille ans et plus, les fils chantent encore
Les airs que chantaient les aïeux.

Quand le chant a fini, que le chant recommence,
Que pour lui l'univers devienne un chœur immense.
Songeons que dans les cieux un doigt de séraphin
Épuisa, pour ces airs, les plumes de son aile,
Et les anima tous de jeunesse éternelle,
Comme il fit pour l'hymne sans fin !

LES DEUX SOURCES

Allons aux sources à l'heure
Où le ciel se fond en or ;
L'une chante, l'autre pleure :
C'est la basse et le ténor.

L'une dit : « Voyez cette onde
Qui cache un gouffre béant ;
Elle est calme, mais profonde,
C'est la mort et le néant ! »

L'autre dit : « Voyez les astres,
Trône de la Trinité :
C'est après tous nos désastres
La vie et l'éternité. »

MÉLANCOLIE

Chère à mon souvenir, jamais je ne t'oublie,
Éternel sujet de mes pleurs,
Sois toujours avec moi, douce mélancolie,
Volupté des nobles douleurs !

Attachons notre esprit au malheur qui nous blesse,
Qu'il suive chacun de nos pas ;
Soyons fiers de souffrir sans indigne faiblesse :
Souvenons-nous, n'oublions pas !

Éternel entretien de ma sainte pensée,
Ange adoré que je perdis !
Sur la terre un instant le ciel l'avait placée.
Elle a revu le paradis !

Dans la divine erreur où parfois tu me plonges,
Sommeil, baume délicieux,
Je la vois, sur le fond azuré de mes songes,
Qui m'ouvrent la porte des cieux !

Elle est plus belle encor : c'est la beauté première
Des jeunes vierges du Jourdain,
Quand l'ange du Thabor dorait de sa lumière
Ces lis du céleste jardin !

Elle mêle sa voix mélodieuse et tendre
Au concert de l'hymne sans fin ;
O douce illusion, je crois encor l'entendre,
Comme l'entend le séraphin !

Puis je la vois courir sur des fleurs inconnues
Aux jardins du terrestre lieu,
Fleurs d'or et de saphir, qui descendent des nues
A chaque sourire de Dieu !

Et son visage alors exprime une allégresse
Que notre monde cherche en vain ;
L'âme seule ressent cette angélique ivresse,
Épurée au souffle divin.

Et je la vois aussi, pour quelque chant sublime,
Saisir la noble harpe d'or.
Celle qui faisait taire autrefois dans Solyme
La voix des sibylles d'Endor.

O mensonges du rêve, ô vérité divine,
Venus du firmament vermeil,
Qui montrez à mes yeux tout ce que je devine
Avant les heures du sommeil ;

Songes d'or et d'azur, oh ! revenez encore !
Aux douleurs un remède est dû :
A travers ces vapeurs, qu'un doux rayon décore,
Rendez-moi le bonheur perdu !

Oui, je le sens, un ange écoute ma prière,
Ce monde fuit devant mes yeux ;
Un invisible doigt a touché ma paupière,
Le sommeil va m'ouvrir les cieux.

Dors, ô mon bien-aimé, dors, me dit-elle ; oublie
Les tourments de l'esprit, les orages du cœur ;
Je me souviens toujours du serment qui nous lie,
Notre corps peut mourir, mais non l'amour vainqueur !

Tu viendras dans un monde où Dieu n'a plus de voiles :
Je t'attends sur les fleurs de ce jardin béni,
Où nos jours sont dorés par des gerbes d'étoiles,
Où, d'un regard, nos yeux embrassent l'infini !

CHANT DES BORGIA

Lierres au front, pampre à l'oreille,
Les doigts rougis par les raisins,
Quel vin Bacchus, dieu de la treille,
Buvait sur les coteaux voisins ?

Il buvait l'eau douce
Et le cristal pur
Qui baigne la mousse
Des bois de Tibur !

Il n'avait ni table ni nappe,
Les buveurs l'invoquent en vain :
Bacchus n'a trouvé que la grappe,
Nous avons inventé le vin.

Honte à la Grèce, notre mère !
Dans l'île blanche de Milo,

A la santé du vieil Homère,
Les bacchantes ont bu de l'eau.
Avant la nuit noire,
Tombant sur la mer,
Phœbus n'a pu boire
Que le flot amer.

Le vainqueur de l'hydre de Lerne
N'a pas connu ce jus divin,
Horace a mangé le falerne,
Et nous avons trouvé le vin.

Le vin, c'est le feu qui pétille
En pleurant sous un ciel vermeil,
Aux rocs de Chypre ou de Castille,
Comme une larme du soleil.

Nobles jeunes hommes,
Les coupes en mains,
Oui, c'est nous qui sommes
Les seuls vrais Romains.
De leur gloire si peu féconde
Nos aïeux se targuent en vain ;
Nos aïeux ont conquis le monde,
Et nous avons conquis le vin.

MOÏSE

ÉCRIT DEVANT LE MOÏSE DEBOUT, STATUE QUE J'AVAIS VUE
DANS L'ATELIER DU SCULPTEUR ROMAIN BEZZI.

Quand les Hébreux courbaient le front sous l'esclavage,
Quand le Nil les voyait pleurants sur son rivage,
Moïse leur montra de loin des cieux amis
Et déploya pour eux, aux déserts d'Idumée,
Son sublime drapeau de flamme et de fumée
Sur la route des champs promis.

Pour étancher leur soif dans les ardentes courses,
Des artères du roc il fit jaillir les sources ;
Pour les nourrir, il fit pleuvoir d'un ciel serein
La manne, pain de Dieu, qui, l'aurore venue,
Descendait lentement des greniers de la nue
Sur tout un peuple pèlerin.

Le désert est franchi, voici vos jours prospères :
Soyez libres, Romains, libres comme vos pères ;
Mais, pour mieux ressaisir votre antique fierté,
Pour dominer encor la superbe Italie,
Romains, il faut chez vous que le travail s'allie
Avec sa sœur la liberté.

Il faut semer le blé, manne de vos prairies,
Sur le sein de Cybèle, aux mamelles taries,
Car le chariot volsque et la mule au pied sûr,
Pour rendre à vos enfants la liberté facile,
N'apportent plus les blés récoltés en Sicile,
Du môle de Brinde ou d'Anxur.

Sur nos plaines en deuil, aux salutaires ondes,
Ajoutons le trésor de nos sueurs fécondes ;
Au soc de la charrue habituons nos mains ;
Et souvenons-nous tous dans Rome, notre mère,
Que le travail, avant tous les faux dieux d'Homère,
Fut le premier dieu des Romains.

Demain changeons en soc le fer de l'esclavage :
Sur les marais Pontins que le fléau ravage
Réveillons en sursaut tout un peuple qui dort ;
Par mon indigne voix Dieu même vous convie
A semer les jardins et les fleurs de la vie
Sur ce domaine de la mort.

Moïse, c'est le chef que des femmes timides
Sauvèrent de la mort devant les Pyramides,
Comme pour annoncer aux siècles à venir
Que toute grande chose aux femmes sera due,
Et que sur elles Dieu tient sa main suspendue,
Toujours prête pour les bénir.

Les femmes sauveront ainsi l'œuvre nouvelle,
La sainte liberté que ce jour vous révèle ;
Elles auront aussi des paroles de miel
Pour le chef inconnu, le travailleur d'élite,
Qui viendra nous donner, comme à l'Israélite,
L'eau du roc, la manne du ciel.

A UNE PERSONNE

QUI VOULAIT AVOIR MON PORTRAIT.

Cet heureux portrait que j'envie
Restera donc auprès de vous :
L'original sera jaloux
Du beau destin de sa copie.

FRAGMENTS D'ÉPOPÉE LYRIQUE

L'HOMME DU XIX^e SIÈCLE ET LE GÉNIE DE L'HISTOIRE

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HOMME DU XIX^e SIÈCLE

La moitié de ce siècle a passé comme un rêve,
Et rien ne s'accomplit encor, rien ne s'achève ;
Tout languit au chantier ; toujours le monument
Doit grandir, et toujours son architecte ment.
Aux premières lueurs du jour, quand je m'éveille,
Je vois l'œuvre à peu près au niveau de la veille,
La parole stérile a tué l'action,
Et ce siècle, oubliant sa noble mission,
N'a plus qu'un pas à faire, et l'autre moitié tombe,
Ainsi que la première, au néant de la tombe,
Sans nous laisser un ciel serein, sans avoir mis
Une pierre de plus au monument promis !

La guerre est toujours là devant nous, qui se lève,
 Prête à changer le soc de la charrue en glaive,
 A fermer brusquement les portes des bazars
 Et du temple où la paix donne la vie aux arts !
 Oh ! tout espoir s'éteint ! car au siècle où nous sommes
 Ce ne sont pas les bras qui manquent, mais les hommes.
 Les travailleurs sont prêts, mais, la truelle en main,
 Ils se sont endormis sous l'arbre du chemin ;
 Tout l'œuvre est en ébauche, et, sans finir sa tâche,
 Le bûcheron lassé laisse tomber la hache,
 Désespérant d'abattre, aux deux flancs des vallons,
 Les chênes attendus pour des travaux si longs.
 C'est fini... de ma foi la dernière étincelle
 Est morte... Mon esprit dans le doute chancelle,
 Et moi-même, à ce jour niant un lendemain,
 Découragé, je tombe au milieu du chemin.

(Il s'assoit dans une attitude d'épuisement.)

SCÈNE II

LE GÉNIE DE L'HISTOIRE, L'HOMME

LE GÉNIE.

Relève-toi ! je viens secourir ta faiblesse,
 Arracher de ton cœur ce doute qui te blesse,
 Et faire rayonner dans tes yeux abattus
 La flamme du génie et des mâles vertus.

L'HOMME

Quel est ton nom ?

LE GÉNIE

Attends, tu le sauras ; écoute
D'abord... Qui t'a permis de t'arrêter en route ;
D'engloutir au néant un siècle tout entier ;
De désertier enfin à midi ton chantier ?

L'HOMME

J'ai douté, j'ai fléchi ; si Dieu fait un prodige,
Je me relèverai...

LE GÉNIE

Relève-toi, te dis-je !
Et suis-moi, car je veux exhumer à tes yeux
Tout ce qu'ont fait de grand les siècles, tes aïeux,
Non dans l'histoire écrite, où la lettre qui tue
Montre le piédestal et cache la statue ;
Non dans un livre étroit, où le lecteur bénin
Voit passer un géant sous la forme d'un nain ; —
Mais tu verras sortir de leurs antiques fosses
L'Égypte avec ses rois, ses dieux et ses colosses,
Vivante et jeune, ayant sous ses mille oasis

Les chantiers de l'artiste et les autels d'Isis ; —
Puis Athènes, non pas cette ville expirée
Sous le bec du croissant au sable du Pirée ;
Mais celle que Minerve honora de son nom,
Celle que Phidias ceignit du Parthénon
Comme reine des arts, quand du haut promontoire
Sunium sur la lyre entonnait son histoire ; —
Puis Rome avec ses dieux, ses pontifes, ses rois,
Ses monuments scellés par la louve ou la croix ;
Son Forum, beau jardin tout semé de portiques,
Où dans l'ombre passaient les triomphes antiques ;
Enfin son Vatican, où le travail des arts
A su rendre aux chrétiens la Rome des Césars.
Homme de peu de foi, viens, relève la tête !
La résurrection de tout ce monde est prête ;
Le voile du passé va déchirer ses plis ;
Viens, et quand tu verras quels travaux accomplis,
Quels torrents de sueur ont illustré ces âges,
Tu voudras prendre encore un nom parmi les sages,
Et me donner aussi, ranimant tes efforts,
Un grand siècle, héritier de ces grands siècles morts.

L'HOMME se levant.

Il est donc des conseils qui rendent le courage,
Des rayons ranimant les fleurs après l'orage !
La force me revient au son de cette voix :
Oui, viens les exhumer, ces choses d'autrefois.

De mon sommeil si lourd puisque tu me réveilles,
Je te suivrai partout ; montre-moi ces merveilles
Dont l'histoire nous parle et qu'on ne voit jamais,
Car nul livre ne peut atteindre à leurs sommets.
Si tu me fais toucher du doigt, dans mon voyage,
Ces travaux de granit, merveilles d'un autre âge ;
Si, par ton sceptre d'or, tu tires du néant,
Sur le Tibre et le Nil, tout un peuple géant,
Tu tires du tombeau les œuvres immortelles
Qu'Athènes vit éclore aux mains de Praxitèles ;
Avec leur auréole, oui, si tu me les rends,
Ces peuples autrefois civilisés et grands,
Je sens qu'on doit revivre au souffle de leurs âmes,
Que je retremperai ma force dans leurs flammes,
Et que je puis, avec ce noble souvenir,
D'un sublime passé faire mon avenir !

ACTE II

L'ATELIER DU SCULPTEUR CHRINIAS, A ATHÈNES.

Au lever du rideau, Chrinias donne le dernier coup de ciseau
à la statue d'Apollon. Olympia est en extase devant le chef-
d'œuvre.

OLYMPIA

Quelle fête ! quel jour de gloire et d'allégresse !
Apollon redescend au milieu des humains !

Le myrte et le laurier manqueront à la Grèce
Pour couronner ce dieu ciselé par tes mains !

CHRINIAS

Olympia, c'est toi qui, par un doux mystère,
As conduit mon ciseau pour le rendre immortel ;
Je voudrais que ce dieu, dédaigneux de la terre,
Remontât vers l'Olympe et te laissât l'autel.

Femme, je t'ai jadis aimée
Sur d'autres bords, sous d'autres cieux,
Dans quelque oasis parfumée,
Douce aux mortels et chère aux dieux.
Cette terre, où tu fus si belle,
Nous vit mourir le même jour,
Mais notre âme n'est pas mortelle,
Et notre âme, c'est notre amour !

OLYMPIA

Oui, comme toi, je crois entrevoir à cette heure,
Dans un songe lointain, ma vie antérieure ;
J'ai comme un souvenir vague, mais émouvant,
De rameaux de palmiers agités par le vent,
De colosses taillés d'un bloc dans la carrière,
De temples défendus par de grands sphinx de pierre,
Et dans ce beau pays, mystérieux berceau,
Ville sans fin, ayant un fleuve pour ruisseau,

Je ne vois que toi seul, je crois entendre encore
L'hymne que tu disais au lever de l'aurore,
Lorsque des travailleurs le chœur mélodieux
Se rendait au chantier en invoquant les dieux.
Peut-être sommes-nous, comme disent les sages,
Ces deux rayons vivants qui traversent les âges,
Et, quand un siècle meurt, rallument son flambeau
En promettant à l'homme un avenir plus beau.

Oui, notre faible trame,
La mort la brise en vain ;
Car qui peut briser l'âme ?
C'est un rayon divin !
D'un autre ciel bannie,
Après l'œuvre finie,
Après le but atteint,
Notre âme rajeunie
Porta dans l'Ionie
L'amour et le génie,
Flambeaux que rien n'éteint !

A MÉLINGUE

• APRÈS BENVENUTO CELLINI

Oui, voilà bien l'artiste, avec sa vie amère,
Soit qu'il chante des vers, comme le vieil Homère,
Soit qu'il jette sa fresque aux murs du Vatican,
Qu'il bâtisse un palais ionique ou toscan,
Ou qu'il donne à des blocs les formes immortelles
Transmises par l'Olympe aux mains de Praxitèles :
C'est toujours un travail acharné de lutteur,
Toujours la bête fauve et le gladiateur,
Toujours au pic d'un mont le hardi Prométhée
Livrant à son vautour sa chair ensanglantée.
L'artiste n'a point d'autre existence ici-bas :
Il souffre, et ses travaux ne sont que des combats.
Oui, tu l'as bien comprise, aux feux de l'insomnie,
Cette lutte de mort que soutient le génie,

Cette vallée aux pleurs que le doigt du destin
Ouvrit devant le pied du géant florentin,
Et qu'il a parcourue, avec l'ombre du Dante,
En jetant aux tisons de sa fournaise ardente
Son airain et son âme, afin que le métal
Coulât sous la statue et fit le piédestal.

SAGESSE ÉGYPTIENNE

Sur le sol que le Nil débordé rend humide
Que fait-il, ce grand sphinx, couché dans le limon,
Les yeux toujours fixés vers les sables d'Ammon
Comme un monstre géant, fils de la pyramide ?

Au passant cherchant l'heure aux ombres du gnomon
Il propose une énigme, et la bouche timide
Que dessèche le feu de l'ouragan numide
Ne peut pas s'entr'ouvrir pour répondre au démon.

Alors le voyageur veut sonder le mystère
Que lui garde au désert le roc silencieux,
Ce mot jamais redit par l'écho solitaire.

Mais devant le granit, qui s'obstine à se taire,
L'obélisque, debout comme un doigt de la terre,
Le console du doute en lui montrant les cieux.

CHANT DES COMPAGNONS DE GUTTEMBERG

Oui, notre œuvre sera bénie,
Travaillons du matin au soir
Pour la pensée et le génie,
Vin nouveau qui sort du pressoir.

Le travail est le dieu du monde ;
Il ennoblit nos quatre noms ;
Qu'au présent l'avenir réponde ;
Travaillez, mes chers compagnons.

Second soleil, œuvre sublime,
Tout l'univers va vous bénir,
Et chaque feuille qu'on imprime
Est un rayon pour l'avenir.

Aux feux d'une clarté nouvelle,
La raison brille et l'erreur fuit.
Voici la première étincelle :
L'univers n'aura plus de nuit.

PENSÉE D'UN JOUEUR

Chacun paye au jeu sa dette,
Le jeu partout est ouvert.
Ce globe est une roulette,
Sa campagne est un tapis vert.

MORALITÉ D'UNE TRAGÉDIE

Lorsque la grave Melpomène
Rend des services, notons-les ;
Le long récit de Théràmène
A détruit les cabriolets.

LA BETTERAVE ET LA CANNE A SUCRE

FABLE

Un jour, la canne en main, se promenait aux champs
 Une orgueilleuse betterave ;
 Elle avait une mine grave,
Et contre les colons lançait des traits méchants,
Lorsque, pour réclamer une part de son lucre,
Dans le même sentier survint la canne à sucre,
Roide comme un bambou, secouant dans les airs
 Les feuilles de sa chevelure,
 Riante et vive en son allure,
Mais dans son cœur si doux cachant des soins amers.

— Que viens-tu faire ici, vile plante exotique ?
 Dit la betterave en courroux ;
 Va déposer ton sucre roux
Sur les écueils lointains de la mer Atlantique ;

Ici nous nous passons de toi :
Je suis reine, mon sucre est roi.
Ah ! je devine ton manége,
Mais de tes ruses je me ris ;
Je fais des pains blancs comme neige
Et règne au Café de Paris. •
Désormais tu ne saurais plaire :
Tu vieillis, on veut du nouveau ;
Va-t'en donc, ou, dans ma colère.
Je te brise comme un roseau.

— Je ne viens point ici pour te livrer bataille,
Dit la canne, riant du plus haut de sa taille ;
Malgré toi, mon sucre est chéri ;
Aux vrais gourmands je fais envie,
Et n'ai fréquenté de ma vie
Le pourpier ni le céleri.
Je suis le sucre, quoi qu'on die !
Le tien est arrivé trop tard
Aux fabriques de Normandie,
Et tu n'es jamais qu'un bâtard.
Ainsi, reconnais ma puissance,
Dans ta voix mets plus de douceur ;
Brûle ton extrait de naissance :
Il ment, s'il t'appelle ma sœur !

La betterave alors, rougissant de colère,
Vint heurter au logis de son doux fabricant.

Il déjeunait. La plante au discours éloquent,
Pour demander vengeance, explique son affaire.
La canne vint ensuite, et, droite comme un I,
Plaida l'antique droit de son sucre banni.

Le tribunal était mauvais pour elle :
Le juge fabriquait la betterave, et, quand
Une canne passait au nez du fabricant,
Toujours il lui cherchait querelle.
A cette heure pourtant il était seul chez lui,
Et, ne redoutant pas la censure d'autrui,
Il rendit grâce à la fortune,
Prit les plaignantes au collet,
Fit une salade de l'une.
Et de l'autre il sucra son lait.

AU MISANTHROPE

Tout vous blesse, tout vous afflige ;
Ah ! je comprends votre courroux :
Le sort trop cruel vous oblige
A vivre sans cesse avec vous.

LE VINGT MARS

A ALEXANDRE DUMAS

Je rêvais de grands bois aux cimes éclatantes,
Où l'on s'endort l'été sous mille fraîches tentes,
Sur un lit de gazon ; déjà j'étais heureux
Decourir au hasard, près des ruisseaux sans nombre,
En plein soleil, ou bien sous des arcades d'ombre,
Quand nous revient l'hiver hideux.

Oui, la nature change, et tout change autour d'elle !
Ce soir j'ai salué la première hirondelle,
Pauvre folle qui croit annoncer le printemps !
Elle mourra demain pour s'être trop pressée ;
Car la loi des beaux jours, hélas ! est renversée,
Le monde est trop vieux de cent ans.

J'ai vu des amandiers, là-bas, sur nos rivages,
Entremêlant leurs fleurs à mille fleurs sauvages ;
Ce soir, tout était mort, flétri comme en janvier !
Mars tombe, avril renaît ; n'importe ! l'hiver dure :
Il ne reste aux jardins que la pâle verdure
 Qui grisonne sur l'olivier.

Ce n'était point ainsi dans le berceau des âges,
Nous répètent souvent nos vieux pères, les sages :
Pour la première fois, je crois qu'ils ont raison.
Je crois que le vingt mars, autrefois dans le monde,
A jour fixe, versait le chaud rayon sur l'onde,
 Et l'eau froide sur le tison,

L'hirondelle et la fleur ne savent pas ces choses !
Elles viennent toujours pour annoncer les roses
A la date qu'Adam écrivit de sa main.
Hélas ! depuis Adam la terre est refroidie !
L'hirondelle se meurt sur nos toits engourdie,
 Et la fleur sur notre chemin !

A LA SOURCE D'EAU SALÉE

D'où peux-tu donc venir, ô source d'eau salée,
Qui tombes dans le flot amer ?
Cette terre est de pleurs une triste vallée ;
La terre pleure dans la mer.

Elle pleure, et, semblable à ces amantes fières
Qui veulent cacher leurs douleurs
Et voilent de leurs mains leurs humides paupières,
Ces brillantes sources de pleurs,

Elle a trouvé bien loin, à l'écart de la foule
Un lieu secret qu'on ne peut voir,
Un coin mystérieux où chaque larme coule
Dans un immense réservoir.

Puis elle a revêtu sa somptueuse robe
D'écarlate aux reflets ardents,
Parure de gaité, beau voile qui dérobe
Les amertumes du dedans.

Elle a mis à son front, que tant d'azur décore,
Une aigrette de pins joyeux,
Ondoyant éventail qui rafraîchit encore
L'ardente rougeur de ses yeux.

Et de l'aube à la nuit et de la nuit à l'aube,
Ce roc, sensible monument,
Confident des douleurs qui désolent ce globe,
Doit pleurer éternellement.

ÉNIGME.

Cinq consonnes, une voyelle
En français composent mon nom,
Aux demandes je suis rebelle
Mon silence dit toujours : Non.

TOUJOURS LA MER

A l'heure où le ciel se constelle,
Aux lieux que j'ai cent fois dépeints,
Parmi le thym et l'immortelle,
On voudrait s'asseoir sous les pins ;

Voir à ses pieds la mer sereine
Ou mugissante tour à tour,
De la vie image incertaine
Et mobile comme l'amour.

La mer est une œuvre sublime,
Un monde toujours en travail ;
Le même flot qui fait l'abîme
Fait les perles et le corail.

Venez aujourd'hui, la mer gronde,
La colère agite son flot ;
La blanche écume de son onde
Couvre navire et matelot.

Venez demain : elle sommeille...
Passez, vaisseaux, le flot est sûr ;
Dans les rayons elle est vermeille,
Dans les ombres elle est d'azur.

Et le marinier qui s'éveille
Retrouve un tranquille chemin ;
Souvent l'orage de la veille
Fait la beauté du lendemain.

QUATRAIN

Le nuage noir de l'aurore
A l'horizon s'est effacé ;
L'orage du ciel est passé,
L'orage du cœur dure encore !

LES TROIS MARIE

A MADAME MARIE DORVAL

1836

Trois femmes, en ce siècle où l'art donne les trônes,
Dans nos scéniques jeux ont conquis des couronnes.
Le monde, en les voyant, s'est fait silencieux ;
Triangle étincelant, et trinité divine,
Parés d'un même nom que tout homme devine,
Car il luit au plus haut des cieux.

Tout sublime talent de nos jours se marie
Au nom par excellence, au doux nom de Marie :
Malibran le reçut d'un céleste parrain ;
Taglioni le porte, et vous aussi, madame,
Vous la fille d'Hugo, vous qui tenez le drame
Sous votre sceptre souverain.

16.

De tant de dons en vous admirant le mélange,
Chacun, à vos côtés, peut dire comme l'ange
Ce verset immortel et d'un parfum si doux :
Salut, salut à vous, qui régnez sur nos âmes !
Femme, soyez bénie entre toutes les femmes,
Car le génie est avec vous.

QUINZE AOUT

Cette date aujourd'hui n'épouvante personne ;
Et sur le haut clocher lorsque l'airain résonne
Parmi les chants d'amour et de sainte gaité,
Il dit au monde, en proie à sa douleur amère,
Que le pardon descend de la céleste mère
Dans les doux rayons de l'été.

A GEORGES BELL

Fils des hautes Pyrénées
Foulant, par monts et par vaux,
Les routes abandonnées
Par Roland de Roncevaux,
Comment faites-vous pour vivre,
Un journal sous une main
Et sous l'autre main un livre,
Dans le faubourg Saint-Germain?
Heureux le garde champêtre
Du Béarn, pays béni,
Le berger qui mène paître
Ses moutons à Gavarni !
Heureux, dans leur vie errante,
Heureux s'ils avaient reçu

Quinze mille écus de rente,
Et gagnés à leur insu !
Oh ! quel sort digne d'envie !
Jouir de tout dans la vie,
Avec de pauvres habits !
Boire avec une compagne
Vins de France et vins d'Espagne,
En conduisant des brebis !
Ainsi donc je vous invite
A gagner en feuilletons
Cent mille écus au plus vite
Pour acheter trois moutons.
Je ne sais quel goût m'attire,
Depuis que j'ai réfléchi,
Vers le métier de Tityre,
Mais d'un Tityre enrichi.
Puis les heures fortunées,
Ami, pour vous sonneront :
Vous irez aux Pyrénées
La résille sur le front ;
Vous aurez l'air pur, l'eau vive,
A table plus d'un convive,
Et des appétits gloutons,
Et vous mangerez vos rentes
Sur des rives odorantes,
En conduisant vos moutons.

A MADAME H. DE BALZAC

QUI PARTAIT POUR NAPLES

L'hiver est un été quand le flot de Sorrente
Se déroule à vos pieds sur la rive odorante,
Quand, les yeux attachés aux nuages du soir,
Dans le mois de décembre on peut venir s'asseoir
Vers Misène, devant la riante colline
Où le volcan noircit les galères de Pline,
Un jour où Naples vit un spectacle bien neuf,
Sous le divin Titus, l'an soixante-dix-neuf,
Depuis ce mauvais jour, en s'ornant d'un cratère,
Le Vésuve enfantin changea de caractère :
Sur le calme rivage et le coteau voisin,
Où sur des grappes d'or s'arrondit le raisin,
Il suspend nuit et jour sa colère ennemie ;
Parfois, après un siècle, on la croit endormie,

On se dit : Le Vésuve est mort; ses feux ardents
Sont éteints; vieux lion sans griffes et sans dents,
Nous ne le craignons plus... Et ce mort de la veille
Le lendemain s'émeut, soupire, se réveille,
Lance à l'azur des cieus tout son feu prisonnier,
Agite les maisons de la cave au grenier,
Et de sa grande voix, que Pline Jeune vante,
Dans les hôtels garnis il jette l'épouvante !
Jouissez de l'hiver sur ce sol étranger,
Madame, c'est pour vous que le tiède oranger
Va fleurir dans le mois où le tison s'allume,
Où le Nord est transi par la neige ou le rhume ;
C'est pour vous que l'aurore, au ciel napolitain,
Promettra de beaux jours suivis d'un doux matin.
Goûtez donc ces splendeurs et que dans tous vos rêves
La voix de Naples chante à minuit sur ses grèves ;
Mais revenez bientôt vers le pays toscan,
Car Florence est meilleure et n'a pas de volcan.

LA SULTANE DU SOLEIL

PANTOUN INDIEN

Si tu veux la connaître, écoute
Ce qu'on dit de Daï-Natha ;
Pour la regarder, sur sa route,
Un jour, le Soleil s'arrêta.
Elle dormait, la belle fille,
Et nous vimes, à son réveil,
Sur son front, où la grâce brille,
Un baiser couleur de soleil.

Sur ces fraîches rives,
Où croît le palmier,
Le roi des Maldives
L'aima le premier.

Jamais Dieu n'en fit de plus belle !
Daï-Natha, trésor d'amant,

Prête ses pieds à la gazelle,
Et ses rayons au firmament.
Il faut la voir avec ses charmes
Qui sont le paradis des yeux :
Quand elle pleure, on a des larmes ;
Quand elle rit, on est joyeux.

Sous un ciel que dore
Un soleil fécond,
Le roi du Mysore
L'aima le second.

Quand aux collines du Mysore
Les étoiles d'or ont pâli ;
Quand le palmier dit à l'aurore
Le premier chant du bengali,
Moi, je dis aux forêts profondes
Le premier chant de mon amour,
Et le dernier, quand sous les ondes
La nuit d'ébène éteint le jour.

Tous deux sur leur trône
L'aimèrent deux jours,
Et moi, sans couronne,
Je l'aime toujours !

LES HÉROS.

Tous les héros, pour vivre peu de temps,
Se sont battus et d'estoc et de taille ;
Et le corbeau, qui vit plus de cent ans,
Les a mangés après chaque bataille.

MONSIEUR ***

Il est menteur comme une horloge,
Il est bête comme un huissier,
Il est laid comme un créancier,
En trois mots voilà son éloge.

MONSIEUR ***

Chez les illettrés on le vante,
Parmi les lettrés on en rit !
Quelle est cette énigme vivante ?
C'est un imbécile d'esprit.

HERCULANUM

OU

L'ORGIE ROMAINE

Ils étaient mille, tous de race militaire et patricienne,
qui avaient suivi Titus en Judée;
hommes de débauche et grands contempteurs de vertu.

AMM. MARC.

HERCULANUM

NAPLES, 1834

La première éruption connue du Vésuve eut lieu sous le règne de Titus, l'an de J.-C. 79 ; elle détruisit Herculanium.

Jeunes contemporains, poétique auditoire,
Sourds au bruit de la rue, écoutez une histoire
Dont nulle bouche encor n'a fait ses entretiens,
Mystère qui remonte à l'ère des chrétiens :
Aux secrets de là-haut toujours ce qui se lie,
Quoique empreint de raison, ressemble à la folie ;
Or, écoutez ce chant de plaisir et d'horreur !
Titus régnait, Titus, le divin empereur,
Qui porte un nom si beau parmi les rois d'élite ;
Titus, le destructeur du peuple israélite ;
Lui qui brûla Sion, et s'en revint suivi
Des enfants de Juda, des enfants de Lévi.

Le monde était tranquille et la paix était faite.
Le triomphe volait sur son chemin de fête ;
L'empire s'endormit dans un bruyant repos ;
Le soldat se fit homme ; on ploya les drapeaux :
Prévoyant, cette fois, une trop longue attente,
Le vieux centurion brûla ses pieux de tente ;
On éleva partout des autels à Vénus,
Et le prêtre ferma le temple de Janus.

Rome la belliqueuse avait brisé sa lance ;
Alors vinrent des jours de splendide opulence,
De somnolent bonheur, de suaves ennuis,
Des jours de volupté, de parfums, et des nuits
Telles que la bacchante, aux aguets sous les treilles,
Dans les fêtes de Pan n'en vit point de pareilles !
L'homme était fort et brun ; dans ses festins si lents,
Il exerçait sa faim sur des mets succulents ;
A ses tricliniums, invitant ses intimes,
Il découpait les corps des laineuses victimes,
Comme aux repas d'Homère, où la main des héros
Sur la table de chêne allongeait des taureaux.
La femme, avec son œil, l'œil céleste des Gaules,
Sa chevelure d'or ruisselante aux épaules,
Sa gorge de statue et son air sibyllin,
Et son beau corps trahi par sa robe de lin,
La femme ressemblait aux nymphes d'Arcadie,
Qui dans un cœur de faune allumaient l'incendie ;
Et l'on voyait courir tout Rome aux jeux du soir,

Où, pour se faire aimer, elle venait s'asseoir.
L'or abondait : Titus, vainqueur en Palestine,
De retour, pour calmer la légion mutine
Et réjouir longtemps sa grande nation,
Morcela les trésors du temple de Sion.
Un jour, il fit jeter aux petillantes flammes
Le cèdre de Moïse orné de riches lames,
Les coupes d'Aaron, tous les vases d'or fin,
L'arche que protégeait l'aile du séraphin,
Tous ces riches métaux qui, sous le saint portique,
Brillaient selon la loi gravée au Lévitique.
Le fondeur souilla tout de ses profanes mains,
Et de l'or du vrai Dieu fit des écus romains.
Cette fois, nul fléau ne vint de la nuée
Pour accorder vengeance à l'arche polluée ;
Il fut long et complet le sacrilège : eh bien,
L'impunité régna partout, Dieu ne fit rien !

Et l'été vint ; l'été, saison des douces fêtes,
L'été, que salua le cri de leurs poètes ;
La litière volante et la mule au pied sûr
Emportèrent de Rome, aux blancs rochers d'Anxur,
Tous ces hommes heureux qu'en odes sibyllines
Parthénope appelait sur ses belles collines ;
Le rameur, sur son banc, transportait ces colons
A l'autre bord du golfe, à ces tièdes vallons
Où deux cités, deux sœurs, l'une à l'autre groupée,
L'une fille d'Hercule et l'autre de Pompée,

Aspirant la fraîcheur sous le Vésuve ami,
Allongeaient leurs pieds blancs sur le flot endormi.
Celui qui les créa, ces deux villes éteintes,
Les colora partout d'harmonieuses teintes ;
L'artiste ingénieux y jeta mollement
L'arabesque sans fin d'un songe heureux qui ment,
Les fêtes du dieu Pan, les courses des Ménades,
Les choses de Vénus au front des colonnades ;
Les nymphes accourant à la danse du soir,
Sans effleurer le sol, blondes sur un fond noir ;
Les roses et les fruits qu'effleuraient aux corbeilles
L'aile des papillons ou le dard des abeilles ;
Pour ces villes d'amour l'azur fut prodigué,
Tout, jusqu'à leurs tombeaux, était riant et gai,
Comme dans Sybaris, autre ville odorante
Qui dort au bruit des flots du golfe de Tarente.

Un jour de cet été, jour que le vieux Destin
Avait caché longtemps à tout Napolitain,
Un jour, Herculanium, sur la rive sonore,
Ne fit qu'un sommeil court et vit lever l'aurore :
Le riche Pollion, arrivé le matin
Dans sa villa de marbre, illustre un festin ;
Sa table se courbait sur sa fraîche terrasse,
Et mille conviés, Romains de noble race,
Célébraient ce grand jour où l'Hébreu fut vaincu,
Où sa voix en pleurant dit : « Sion a vécu ! »
On avait disposé sous la main du convive

Le lierre toujours frais avec sa feuille vive ;
 Le vin se reflétait sur les tempes en feu,
 En desséchant les fleurs, les fleurs qui durent peu ;
 Mais l'archipel voisin envoyait jusqu'aux frises
 Les parfums voyageurs sur les ailes des brises,
 Et le doux vent du soir, tout le jour attendu,
 Enflait le tissu rouge aux colonnes tendu.
 Heure d'orgie ! alors la volupté circule
 Sous les pins embaumés de la ville d'Hercule :
 L'esclave a dénoué le blanc voile du sein ;
 Le convive amoureux, levé sur son coussin,
 Désignant aux lambris de suaves peintures,
 Aux filles de Sion enlève leurs ceintures,
 Et Pollion le riche, élu roi du festin,
 Pour les exciter mieux, leur dit ce chant latin :

« Enfants ! que la coupe soit prête !
 De roses couronnons le vin ;
 Amis, buvons le vin de Crète
 A Titus, l'empereur divin !
 Que jusqu'à la dernière goutte
 La patère se vide toute ;
 Tendez la patère à l'enfant,
 Selon la coutume latine,
 Au vainqueur de la Palestine,
 A Titus, le dieu triomphant !

Amis, le falerne ruisselle

Dans les celliers de ma villa ;
Portez-nous l'amphore que scelle
Le cachet vierge de Sylla :
Buvons aussi ce vieux falerne
Au vainqueur de l'hydre de Lerne,
Protecteur de notre cité :
Il faut que cette nuit décide
Qui de nous est digne d'Alcide,
Qui de nous l'a ressuscité !

Aux épaules de nos maîtresses
Nous qui jetons des bras nerveux,
Qui faisons ruisseler leurs tresses
Ainsi qu'un torrent de cheveux ;
Nous dont l'allure libertine
Fait rougir la vierge latine
Qui passe devant les Censeurs,
Qui savons tout ce qu'on exprime
De vif plaisir et de doux crime
Avec nos filles et nos sœurs,

Montrons aux sœurs des Juifs rebelles
Qu'en notre pouvoir nous tenons,
A ces filles brunes et belles,
Des Romains dignes de leurs noms !
Depuis nos mères les Sabines,
Jamais de plus de concubines
Nous n'avons jonché nos coussins :

Embrassons de toutes nos âmes
La femme sur un lit de femmes ;
Que nos lèvres brûlent leurs seins !

Loin d'ici la Pudeur et les Grâces décentes,
Vertus qui font notre dédain ;
Flétrissons à la fois de caresses puissantes
Ces fraîches roses du Jourdain !
Le vin brûlant se mêle au feu de notre veine,
Les parfums montent des récifs,
Notre beau lit d'ivoire embaume de verveine :
Tout excite aux baisers lascifs.
Venez toutes ici, venez, femmes exquisés,
Vos doux maîtres sont amoureux ;
Au prix de notre sang nous vous avons conquises,
Pleurez bien pour nous rendre heureux.
Oh ! les pleurs valent mieux que le fade sourire,
Filles au visage abattu ;
Écoutez donc ces mots que l'on ne peut écrire
Et qui font rougir la vertu :
Aux conseils importuns de vos sages matrones
La volupté seule répond,
Et nos lits avec vous sont plus beaux que les trônes
Des rois de la Perse et du Pont. »

Un vif éclair blanchit la sonore terrasse
Où Pollion chantait sur le mode d'Horace ;
Un vieil esclave hébreu, qu'on ne connaissait pas,

Entrait avec l'éclair dans le lieu du repas.
Sa face de bélier avait un teint livide ;
Il frappa d'un doigt fort sur une amphore vide,
Selon l'usage antique, et cet étrange son
Suspendit le vers libre et donna le frisson.
« Hommes heureux, dit-il, savez-vous que la nue
A revêtu, ce soir, une forme inconnue ?
Que l'ardente vapeur qu'exhale votre sol
Comme un pin lumineux s'élève en parasol ?
Voyez cette colonne au feuillage d'acanthé
S'agiter convulsive, ainsi qu'une bacchante :
Le falerne a donc mis sur vos yeux un bandeau ?
La cendre tombe ici comme une trombe d'eau ;
Sur ce marbre disjoint, comme un navire à l'anse,
En mouvements légers votre lit se balance.
Entendez-vous ces cris de vieillards et d'enfants ?
Tout le vallon est plein d'atomes étouffants.
Herculanum se meurt ! la plaine est une étuve ;
Cette ville s'assoit sur l'orteil du Vésuve ;
Vos marbres ont craqué ; la flamme va sortir,
Elle va vous brûler sous vos pourpres de Tyr !

— Que nous veut ce vieux faune, à la voix de Cassandre
Avec son noir sayon tout constellé de cendre ?
Dit Pollion ; amis, que l'esclave africain
Nous verse le massique ; il faut boire à Vulcain !

Que d'autres fleurs ceignent nos tempes !

Bravons le feu sous ces abris ;
 Esclaves, suspendez les lampes
 Aux chaînes d'or de ces lambris ;
 Pour soleil de nos chastes scènes,
 Il nous faut ces lampes obscènes
 Qui parent ma salle de bain ;
 C'est l'œuvre des eunuques perses ;
 Je les achetai cent sesterces
 De Clymodore le Thébain. »

Et les voix du dehors criaient : — « La mer écume ;
 Voici les temps prédits par la vierge de Cume ;
 La mer brûle ; les rocs fondent comme du miel ;
 Pas un rayon de jour ; pas une étoile au ciel !
 Dieux grands ! dieux immortels ! c'est notre heure dernière !
 Les pins sont secoués ainsi qu'une crinière ;
 Le Vésuve indigné rugit comme un lion ;
 N'offense pas les dieux, écoute, ô Pollion !

— Divins faunes aux pieds de chèvres,
 O vous qui pouvez tout oser,
 Prêtez-nous ce feu de vos lèvres
 Qui s'accroît dans un long baiser !
 S'il nous faut subir la mort pâle,
 Mourons comme Sardanapale,
 Ce sage du bel Orient ;
 Pour mourir au milieu des flammes,
 Il nous faut un bûcher de femmes :
 Nous y monterons en riant ! »

Et les voix : « Fuyez donc, fuyez, la lave approche !
 Nos pas laissent partout l'empreinte sur la roche !
 — Viens ici, nautonier ; tourne ton bec d'airain ;
 Prends ces trente écus d'or ; voguons au lac Lucrin.
 — Voici, voici le feu ! — c'est un fleuve qui roule.
 — Dieux ! le temple d'Isis ! voyez comme ils s'écroule !
 — Oh ! si je puis revoir le soleil radieux,
 Demain je sacrifie une hécatombe aux dieux !

— Que maudit soit le Romain lâche
 Qui baise l'autel de la Peur !
 Tressons-nous des couronnes d'ache :
 Elles dissipent la vapeur.
 Gloire, gloire au père Lyée !
 Que la pudeur soit oubliée,
 Jetons la tunique aux cent plis :
 Dans notre débauche nocturne,
 Jetons aux flots toge et cothurne :
 Nous voilà nus, broyons nos lits ! »

Et les voix : « La mer monte, et la terre s'abaisse.
 — Tout le sol disparaît sous une cendre épaisse.
 — Quoi ! les temples aussi dans l'abîme s'en vont !
 A quoi pensent les dieux ? — La montagne se fond !
 — Hercule est contre nous, — fuyons d'un pas agile ;
 Allons sous le laurier du tombeau de Virgile :
 C'est un arbre sauveur. — Comme la terre bout !
 — Nous n'aurons pas demain une maison debout !

— Quand on est mille à boire ensemble,
Dans la vapeur d'un gai repas,
Étendus sur des lits, il semble
Que la terre ne tremble pas !
Approche donc, livide esclave,
Va remplir ma coupe de lave :
Je veux boire ce vin d'enfer.
Buvons tous ce vin du Cocyte,
Sachons quels désirs il excite
Dans une poitrine de fer !

— Pollion, hâte-toi : du pied de la colline
Tu peux gagner encor les galères de Pline ;
Sors avec tes amis... Non, ne sors pas : le flot,
Embrassant ton palais, en a fait un îlot ;
Tes poutres ont craqué ; la campagne est si noire,
Qu'on ne voit plus Misène et son haut promontoire ;
Tout est mort ; ouvre-moi, je suis un soldat, seul
Je t'apporte ton aigle ; elle est dans un linceul.

— A toi donc, divin fils d'Alcmène,
Protecteur de ces régions,
Je donne cette aigle romaine
Qui brilla sur mes légions ;
Et meurs content ! que le feu tombe,
Ce lit me servira de tombe ;
C'était l'espoir qui me suivait.
Viens, oh ! viens, fille d'Idumée,

Viens, et que ta joue embaumée
Soit à moi mon dernier chevet! »

Ici finit le chant : de la haute solive
La lampe s'écroula, pleine de jus d'olive ;
Et tout fut fait. Un cri de vive l'empereur
Domina d'autres cris d'amour et de terreur ;
On entendit encor les caresses dernières
Murmurant sur le col des belles prisonnières,
Et la cendre massive étouffa dans leurs lits
Ces mille conviés sur l'heure ensevelis :
Tout disparut... Après l'épouvantable scène,
Un nautonier craintif, venu du cap Misène,
Laisant flotter sa voile abandonnée au vent,
Sur Herculanium mort vit un Hébreu vivant !

LA PROMENADE DU RHIN

3 août 1864.

L'Allemagne est l'Italie de
l'âge mûr.

(Un voyageur.)

I

Le Rhin est le roi des fleuves,
Il console avec sa voix
Cent ruines, nobles veuves
Des châtelains d'autrefois ;

Pour les rois des tragédies,
Pour les ténors triomphants

Il dicte ses mélodies
Aux artistes ses enfants ;

Pour inspirer le poëme
Et le chant de l'art divin,
Dans le cristal du Bohême
Il verse l'or de son vin.

Embarquons-nous sur son onde,
Par un beau matin d'été,
Quand le soleil nous inonde
Des rayons de sa gaité.

La cloche sonne à Mayence,
Un cri strident lui répond ;
La promenade commence,
Tout le monde est sur le pont.

Voilà *Biebrich*, sur la plage,
Château du Duc souverain ;
Plein de fleurs, voilé d'ombrage,
C'est le Trianon du Rhin.

Que tout voyageur s'incline
Devant le *Berg* sans pareil,
La verte et noble colline
Du Johannisberg vermeil !

Ici, le fleuve est immense ;
Bingen resserre les monts ;
Le Rhin burgrave commence,
C'est celui que nous aimons.

Là, partout, il nous ménage
Des surprises pour les yeux ;
Nous rentrons au moyen âge,
Nous devenons nos aïeux.

Ehrenfels, dont les ruines
Attristent toujours les yeux ;
Rudesheim, et ses collines
Aux vignobles si joyeux ;

Sur l'écueil formant une île,
Voilà la tour des Souris,
Puis l'*Assmannshausen* fertile
Avec ses vins si chéris.

Rheinstein, château de plaisance
Qui fut ruine autrefois ;
Sonneck, rajeuni, s'avance,
Beau comme au temps des tournois.

Bacharach, où l'on vit naître
Le jeu du *huit* et du *neuf*,

Et qui voit de sa fenêtre
Le noir *Stahleck*, jadis neuf.

Gutenfels! au moyen âge
Il avait tours et beffroi,
Devant *Pfalz*, lieu de péage,
Où fut inventé l'octroi.

Dans ton horizon superbe,
Oberwesel, je te vois,
Sous *Schönburg*, tombé sous l'herbe
Par le crime de Louvois.

II

Lurley, qui nous réserve encore
Pour surprise, sa roche à pic,
Et l'Écho, l'artiste sonore
Tant applaudi par le public.

Saint-Goar! les vertus antiques
Revivent aux pieds de ces monts,
Peuplés de pêcheurs poétiques,
Tous enrichis par les saumons.

Voici *Velmich*, et sa ruine
Joyeuse sur les prés fleuris,
C'est *mus*, dans la langue latine,
Ici, *Maus*, et chez nous, *souris*.

Boppard, une ville coquette,
De celles qu'on aime à revoir ;
La verdure fait sa toilette,
Et le beau Rhin est son miroir.

A droite, *Marxbourg* qui s'élance
Du Rhin vers l'azur éternel ;
Prison qui, depuis sa naissance,
Attend encore un criminel.

Oberlahnstein montre sa gare ;
Le voyageur est emporté
Avant la fin de son cigare,
Dans Ems, ce paradis d'été.

Stolzenfels ! noble châtelaine ;
Sur le mont, elle semble encor
Déclarer la guerre à la plaine
Par son nain qui sonne du cor.

Elle avait un beau voisinage ;
Lahneck, que l'histoire cita,

Et qui, phénix du moyen âge,
De sa cendre ressuscita.

Coblentz, de mémoire française,
Où vingt nobles, saisis d'effroi,
Après la mort de Louis seize,
Sont venus pour sauver leur roi.

Neuwied, la ville tolérante,
Où la haine n'a point d'accès,
Où l'agio n'a pas de rente,
Où Thémis n'a pas de procès.

Andernach ; c'est la plaine immense,
Où le genre, qu'on nomme humain,
Fit une guerre qui commence
A César, Empereur romain.

Bientôt le Rhin découpe une île
Dont les arbres charment les yeux,
C'est *Nonnenwerth*, auguste asile,
Où sont éteints les chants pieux.

Rolandseck marque la limite
Des castels, des monts et des vaux ;
Là, Roland vécut en ermite
Après sa mort à Roncevaux !

C'est une pieuse croyance,
Une légende à grand crédit ;
De Cologne jusqu'à Mayence
Sur le paquebot on la dit.

A droite, *Drachenfels* se lève ;
C'est là, sur le flanc des sept monts,
Qu'un chevalier, avec son glaive,
Tua le serpent des démons !

Le Rhin va perdre son mystère,
Voilà son horizon dernier ;
Il a changé de caractère,
Il est bourgeois et jardinier.

Et pourtant saluons encore
Sur cet horizon trop uni
Bonn, où le monde artiste adore
Bethowen, roi de l'infini !

Et *Cologne*, la ville sainte,
Orgueil des pays allemands ;
Elle garde dans son enceinte
La merveille des monuments.

On s'arrête ici ; mais je gage
Que plus d'un voyageur, demain,

Laissant à bord tout son bagage,
Reprendra le même chemin.

Lorsque arrive la saison neuve,
Si tu tiens à vivre en santé,
O voyageur, de ce beau fleuve
Fais ta promenade d'été !

FIN.

TABLE

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.....	v
---------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE.

La Vie.....	1
Sur la terrasse des Aygalades.....	3
L'apparition au bal.....	6
Août et novembre.....	9
Les Heures.....	12
Sous les pins.....	14
La meilleure musique.....	16
Sérénade napolitaine.....	18
Avant le bal.....	21
Après le bal.....	25
Loin d'elle.....	28
En revenant de la mer.....	30
Épithalame sur le lac.....	32
Brune et blonde.....	35
En revenant de la campagne.....	37
Souhais.....	39
La danseuse.....	41
Départ.....	44
Italia.....	46
Empoli.....	50
Épithalame aux bords de l'Anio.....	52
A l'île de Malte.....	54

La chanson de Raphaël.....	56
A Torquato Tasso.....	58
Trinité du poëte.....	60
Soupçon injuste ...	62
A Zoïle.....	64
A sa fille Zoé.....	66
Une veille de fête.....	67
L'amour de midi.....	69
Les femmes de Paris	74
Minora canamus.....	77
A Ovide.....	80
Naissance d'Ève.....	82
Paysage.....	85
To the same.....	86
A la statuette de Marie Taglioni.....	87
En valsant.....	91
Symbole.....	94
Consolation.....	97
A mademoiselle C. G.....	99
Retour.....	101
Tristesse.....	102
Thébaïde.....	104
Quand elle regardait.....	106
Imité d'Apulus.....	107
Le dimanche.....	108
Un souvenir	110
Le laurier de Virgile.....	112
Sur une feuille de laurier.....	113
Anniversaire.....	114
Imité d'Horace	115
Dans la rue.....	116
La fille de l'air.....	118
Un jour d'avril.....	120
Chanson de Rhodes.....	121
Chant de l'almée.....	123
L'émir de Bengador.....	125
La fille de Golconde.....	128

TABLE.

315

A une créole.....	131
A une perruche multicolore.....	136
Chant de Mounoussamy.....	139
Épitaphe de madame Bosio.....	143
La sœur de charité.....	144
Ballade corse.....	146
L'éventail.....	148
Gérard de Nerval.....	150
A madame Gueymard.....	152
Une traversée.....	155
La vie d'un cigare.....	157
Au bois sous la montagne.....	159
Crésus, à Bade.....	161
Le Credo des quatre saisons.....	162
A la ruine de Munzenberg.....	164
Le voyage en comète.....	166
Jean Noël.....	169
Le Merrimac et le Monitor.....	172
Entre la mer et les bois de pins.....	175
Chant des baigneuses.....	177
Devant la statue de Guttenberg.....	179

DEUXIÈME PARTIE.

Mon calendrier.....	185
Trente et un décembre.....	188
Premier janvier.....	189
Bon emploi du temps.....	191
L'Orient.....	192
Le vieil Arabe.....	200
L'étoile du marin.....	202
Marseille.....	204
Écrit devant le portrait de Victor Hugo.....	210
Baden.....	214
Paradoxe sur l'homme.....	216
Souvenir de Londres.....	220
A Gérard de Nerval.....	221

A Victor Hugo	225
Adieux à mademoiselle Taglioni.....	227
Avant l'homme.....	230
A l'Amérique.....	234
A Roger de Beauvoir.....	238
En abordant l'Italie.....	240
Écrit sur le tombeau de Cecilia Metella.....	241
Pâques.....	243
Aspiration.....	244
Absence.....	245
A madame ***.....	248
Phare.....	249
A Rossini.....	250
Les deux sources.....	252
Mélancolie.....	253
Chant des Borgia.....	256
Moïse.....	258
Fragments d'épopée lyrique.....	261
A Mélingue.....	268
Sagesse égyptienne.....	269
Chant des compagnons de Guttenberg.....	270
La betterave et la canne à sucre.....	272
Le vingt mars.....	275
A la source d'eau salée.....	277
Toujours la mer.....	279
Les trois Marie.....	281
A Georges Bell.....	283
A madame H. de Balzac.....	285
La Sultane du Soleil.....	287
Les Héros.....	289
Herculanum.....	291
La Promenade du Rhin.....	305

Wien 59

(770)

NOUVELLE ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

NB

MÉRY



POÉSIES

INTIMES

— MÉLODIES —

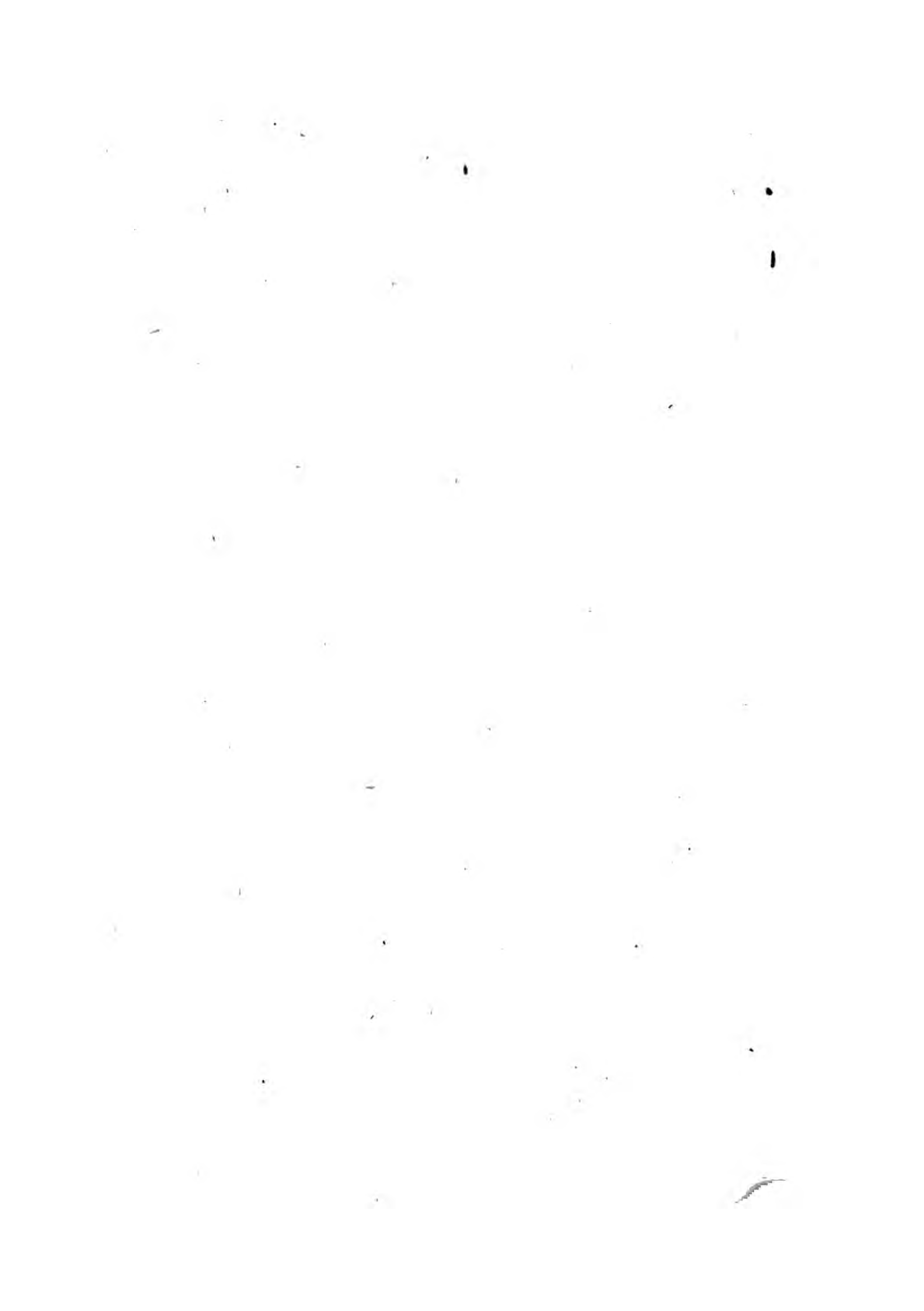


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
À LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864





LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES PARUS FORMAT GRAND IN-18,
à 3 francs le volume.

- LES CHASSES EN FRANCE ET EN ANGLETERRE
Par PAUL CAILLARD 1 vol.
BLANCHE ET MARGUERITE
- Par ARSÈNE HOUSSAYE. 1 vol.
QUELQUES PAGES D'HISTOIRE CONTEMPORAINE
2^e série. Par PREVOST-PARADOL 1 vol.
LES BONSHOMMES DE CIRE
- Par l'Auteur des *Salons de Vienne et de Berlin*. . . 1 vol.
LA PIÉTÉ AU XIX^e SIÈCLE
- Par JULES LEVALLOIS 1 vol.
LES LOIS ET LES MŒURS ÉLECTORALES
EN FRANCE ET EN ANGLETERRE
- Par A. LEFÈVRE-PONTALIS. 1 vol.
LE PRINCE VITALE
- Par VICTOR CHERBULIEZ. 1 vol.
LA COMTESSE DIANE
- Par MARIO UCHARD. 1 vol.
CALLIRHOË
- Par MAURICE SAND. 1 vol.
LE CHEVALIER DES TOUCHES
- Par BARBEY D'AUREVILLY. 1 vol.
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU
- Par MÉRY. 1 vol.
EUREKA
- Par EDGAR POE, traduct. de CHARLES BAUDELAIRE. . 1 vol.
UN PRÊTRE EN FAMILLE
- Par EDMOND THIAUDIÈRE. 1 vol.
LETTRES DU MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD
Précédées d'une notice par M. SAINTE-BEUVE. 3^e édit. 2 vol.
LES TRISTESSES HUMAINES
- Par l'auteur des HORIZONS PROCHAINS. 5^e édition. . . 1 vol.
LES DEMOISELLES TOURANGEAU
- Par CHAMPFLEURY. 1 vol.
SALAMMBO
- Par GUSTAVE FLAUBERT. 5^e édition. 1 vol.
TROIS GÉNÉRATIONS. 1789, 1814, 1848
- Par M. GUIZOT. — 1^{re} édition. 1 vol.
LETTRES INÉDITES DE J. C. L. DE SISMONDI
Suivies de lettres de BONSTETTEN, de M^{me} STAEL et de SOUZA, avec
une introduction par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.. 1 vol.
MADEMOISELLE LA QUINTINIE
- Par GEORGE SAND. 3^e édition 1 vol.
NOUVEAUX LUNDIS
- Par C.-A. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. . . 2 vol.

E. E. F. C.

